

Projet de redynamisation et mise en valeur de la centralité vizilloise



RAPPORT D'ÉTUDE HISTORIQUE

LA CENTRALITÉ VIZILLOISE : STRUCTURATION, DYNAMIQUE ET TRANSFORMATION D'UNE VILLE-INTERFACE

Quentin Jagodzinski
WZA
Alice Raconte

Janvier 2025

Page de garde :
Illustration de la Rampe René Coty
(c) Alice Raconte / 2024

SOMMAIRE

- P5 **La structuration d'un bassin**
 - P5 Un bourg en eaux troubles
 - P11 Assainir et rayonner : Lesdiguières et le territoire comme entreprise
 - P12 Le Château de Lesdiguières et les premiers aménagements modernes de Vizille
- P24 **La marche du progrès**
 - P24 Aux Origines de la Fabrique Vizilloise : La manufacture Perier
 - P28 Économie localisée, économie mondialisée
- P33 **La soie, glorieuse industrie**
 - P33 La première ère de la soierie lyonnaise 1830-1850
 - P35 De nouvelles implantations 1850-1880
- P42 **La vie d'un bourg en mutation**
 - P42 Une mutation socio-économique
 - P46 Un désenclavement total
- P58 **Une ville en crise ?**
 - P58 Du mouvement social
 - P62 Une ville pour les ouvriers
 - P64 Vers la fin d'une ère
 - P67 Changement de paradigme
- P72 **Conclusion - La belle endormie**
- P74 **Liste des abréviations**
- P75 **Bibliographie et sources**

Située au carrefour des routes menant au cœur des Alpes et à Grenoble, Vizille occupe depuis toujours une position stratégique en tant que territoire d'interface. A chaque époque, elle fut un nœud essentiel pour les échanges régionaux. Porte d'entrée vers les vallées alpines, elle a joué un rôle central dans les dynamiques sociales et économiques du Dauphiné et des régions voisines. À travers ses fonctions multiples — commerciale, politique et industrielle — Vizille reflète les évolutions majeures du territoire national tout en conservant des caractéristiques propres à son identité locale. Depuis les années 2000, la ville semble cependant en perte de vitesse. Sa population diminue, la réalité économique est difficile, les logements se dégradent et les indicateurs de santé interpellent.

Pour exorciser ce mal et stimuler les imaginaires, un Conseil de Développement a été monté par la Métropole-Grenoble Alpes en 2022. Faisant suite à ce dispositif, le projet de « Centralité Vizilloise », porté par la Métropole et la ville de Vizille s'inscrit dans une dynamique de redynamisation et de valorisation de ce territoire. Menée dans ce cadre, la présente étude vise à éclairer les enjeux historiques, sociaux et urbains qui façonnent ce bassin de vie, en se concentrant sur une compréhension globale de son évolution. Trois secteurs prioritaires ont été identifiés pour ce projet : la friche Cros, la friche des Tissages de Vizille et la place du Château. Ces espaces, au cœur de l'histoire et du développement de Vizille, représentent des témoins privilégiés des transformations de la ville à travers les siècles.

Cependant, ce rapport ne se limite pas à une étude détaillée des trois secteurs prioritaires. L'objectif est d'offrir une analyse transversale et un récit global du territoire afin d'identifier les trajectoires historiques et les questions majeures qui ont marqué son évolution. En abordant les trois secteurs prioritaires comme des jalons significatifs, il s'agit de replacer leurs histoires dans un cadre plus large, permettant ainsi de mieux saisir la complexité et la richesse de ce territoire.

La méthodologie adoptée pour cette étude repose sur des bases académiques solides, mêlant sources primaires et secondaires. Cette démarche rigoureuse vise à produire un document accessible tant aux professionnels de l'aménagement qu'aux habitants désireux de mieux comprendre leur environnement et son histoire. Il s'agit ainsi de croiser les perspectives et de contribuer à un dialogue éclairé autour de l'avenir de Vizille. En fin de compte, cette étude se veut à la fois une exploration du passé vizillois et une ouverture sur ses potentialités futures, dans l'espoir de nourrir une réflexion partagée sur les enjeux contemporains de ce bassin de vie.

LA STRUCTURATION D'UN BASSIN UN BOURG EN EAUX TROUBLES

Il est un passé où les eaux, véritables maîtresses du territoire, régnait sans partage sur leurs vallées. Creusant leurs sillons, leurs flux incessants et opiniâtres rongeaient la terre, façonnant de larges avenues sinuueuses. Gonflées par la pluie et la neige, ces entités à priori paisibles ne manquaient pas de quitter les sentiers balisés qu'elles parcouraient pour s'aventurer au plus près des reliefs, couvrant d'un linceul boueux, plus ou moins épais, les terres mitoyennes.

A l'instar de nombreuses communes de l'aire métropolitaine de Grenoble (Fontaine, Seyssins, Echirolles, Sassenage, Seyssinet, Varces, Gières, etc.), le premier noyau urbain de Vizille, édifié à l'extrémité d'une langue rocailleuse s'élevant à une vingtaine de mètres au-dessus de la vallée, témoigne de la difficulté des hommes à côtoyer ces flux instables. Toisant le torrent, l'ancienne forteresse de Vizille semble être autant un rempart contre les hommes, qu'un refuge contre les excès de cette force naturelle et structurante du territoire qu'est la Romanche.

Une vallée capricieuse : la fureur et la fange

Premières occupantes des terres de Vizille, l'eau et la glace dévalant les massifs alentours ont su au cours du temps, par leur force tranquille et immuable, dessiner dans le manteau sédimentaire fragile de la jonction entre les roches cristallines du Taillefer et de Belledonne une large plaine alluviale. Dans ce bassin d'un peu plus de 11km², fermé à ses extrémités nord et sud par deux étranglements caractéristiques de sa morphologie, s'épanouissent les eaux capricieuses du torrent de la Romanche, qui au sortir du verrou de l'Etroit rejoignent le Drac.

Contrairement à ses homologues, l'Isère et le Drac, la Romanche, dans son aspect originel, ne forme qu'un réseau réduit de méandres dans son bassin inférieur du fait d'une pente assez forte et d'une course rapide. Ravinant le fond de la vallée, ses divagations entre Jarrie et Séchilienne la conduisent à creuser un lit relativement réduit au sein de son écrin. En revanche l'accumulation dans la plaine d'amas de sables et de cailloux, en font une rivière parsemée d'îles mouvantes que forme et déforme le courant. Au cours des crues et suivant le déplacement capricieux des alluvions de son lit, la Romanche se meut. En réputation, elle est une force polymorphe en constante évolution. Les toponymies de « L'Île Falcon », « des îles » et de « l'Île Coton¹ » gardent d'ailleurs la mémoire de ce profil mouvant.

Si la Romanche est globalement cantonnée au pied du massif du Taillefer, ce n'est pas pour autant qu'elle aime y rester. Les neiges ou les pluies abondantes ont tendance à la nourrir plus que de raison, à l'irriter et la faire sortir du sentier qu'elle s'évertue à labourer. Ainsi la plaine de Vizille reste soumise aux fulminations du torrent, à ses excès aussi bien liés à des questions topographiques (barrage naturel de Bourg-d'Oisans rompu à trois reprises entre le XIII^e et le XVII^e siècle), qu'à des aléas climatiques. Le recouplement d'études géomorphologiques et historiques convergent vers cette identification d'une rivière capricieuse, capable de recouvrir quasiment entièrement sa basse vallée lors des épisodes de crues les plus manifestes. De la croix du Mottet aux pentes des Mattons,



Carte géologique du canton de Vizille et zones inondées par les crues historiques de la Romanche depuis 1733. Source : D'après Préfecture de l'Isère, Direction Départementale des Territoires Service Prévention des Risques.

¹ ADI, 4P4/231, Cadastre Napoléonien, Vizille, Section D, 1823

jusqu'à la basse vallée de Vaulnaveys, les sautes d'humeur de la rivière promettent ainsi des débordements remarquables, capables d'engloutir l'entièreté des terres ordinairement émergées de la zone.



La Romanche vue de la route de Laffrey. Source : Alexandre Debelle, *Les gorges de l'Oisans*, XIX^e siècle, BMG, Hd.665 (23) Rés.

Au-delà de cette Romanche visible, la plaine de Vizille est également le territoire d'une autre Romanche, plus cryptique car souterraine. Bien qu'invisibles sur son profil global, les résurgences de ce torrent jumeau sont pourtant nombreuses. Elles sont, pour les plus manifestes, les sources du Maniguet, la Duy et du Chaudon². En aval, la Romanche souterraine se ralentit progressivement en

raison de difficultés d'écoulement ; peu à peu, elle devient une nappe presque stagnante, un réseau d'étangs souterrains qui affleurent en de nombreux points sans pour autant donner les sources claires et légèrement bouillonnantes de l'amont. Flaques immobiles presque à fleur de sol, ces sources marécageuses se multiplient au pied de la falaise du Matton et vers l'orifice de sortie du bassin, au pied de Cornage.

Le seul affluent que reçoit la Romanche dans la plaine de Vizille, est le Vernon. Ce ruisseau au débit relativement faible, venu de la vallée de Vaulnaveys, en contournant l'Aulp Morel, coule paresseusement dans les terres du Grand Plan. La vallée de Vaulnaveys étant trop large, le Vernon ne peut y exercer ni ravinement ni alluvionnement. Le manque de pente rend le petit ruisseau lent, ce qui le conduit à facilement s'engorger. Ainsi, il crée à l'ouest du bassin une vaste zone marécageuse. Lorsqu'enfin il arrive jusqu'au roc méridional du plateau de Champagnier, il débouche dans le bassin de la Romanche, mais à une altitude moindre que celle de la rivière. Coincé, il trouve difficilement son chemin en suivant les dépressions du terrain jusqu'à l'entrée de la gorge de l'Etroit, où la pente de la Romanche lui permet enfin de rejoindre un flux plus rapide.

Les reliefs et leurs creux au sein desquels s'écoulent ces eaux nous permettent de mieux entrevoir la nature première de ce territoire. D'est en ouest, du nord au sud, il est une terre humide, gorgée d'eau. Le territoire de Vizille, envahi par les joncs et autres plantes hydrophiles rassemblées autour de quelques étangs, dominé par les bois dévorant les pentes des monts alentours, apparaît à première vue comme assez hostile à l'installation humaine. D'autant plus comparé au plateau fertile dominant sa frontière nord.

² André Allix, « Vizille et le bassin inférieur de la Romanche. Essai de monographie régionale », In : *Recueil des travaux de l'institut de géographie alpine*, tome 5, n°2, 1917, pp. 129-327



Détail de la carte de Cassini (milieu du XVIII^e siècle), l'emprise de marécages sur territoire vizillois est remarquable. Source : Carte générale de la France. 119, Grenoble, N°119. Flle 120, Aldring sous la direction de César-François Cassini de Thury, 1777, BNF, GE FF-18595 (119)

Un château à la croisée des chemins

Bien qu'à priori défavorable à l'Homme, la basse vallée de la Romanche présente toutefois une position stratégique pour l'établissement d'une route transalpine permettant d'accéder à la plaine du Pô via l'Oisans et le col du Mont-Genève. A partir du 1^{er} siècle, il est certain qu'une station romaine est installée au lieu-dit des Grandes Vignes³, à la naissance de la pente de Montchaboud, à une vingtaine de mètres au-dessus de ce vaste bassin humide et marécageux en proie au dictat des éléments. Cette première colonie de peuplement situé sur l'axe Vienne-Grenoble-Briançon-

³ Chantal Mazard, *Vizille, La Grand'Vigne : rapport de sauvetage urgent, Conservation du patrimoine de l'Isère*, 1992

Suse, appelée à tort « *Castrum Vigiliae*⁴ », est un relais veillant sur l'une des rares portes des alpes méridionales de cette époque.

Par ses connexions, le bassin de la Romanche inférieure est donc destiné à devenir un important nœud routier et il est inévitable qu'il soit finalement occupé par une agglomération urbaine. Si du fait de la Romanche et de ses excès, la basse plaine, ne peut offrir un site confortable pour une ville, les reliefs (cônes de déjections, bosses glacières et verrou) qui la dominent sont en revanche bien plus susceptibles d'accueillir de petites colonies humaines. C'est donc sur ces pentes qu'apparaissent les premiers sites de Saint-Pierre-de-Mésage et les hameaux de Notre-Dame-de-Mésage autour du VIII^e siècle. Cependant ces villages, ne sont probablement accessibles jusqu'au XIII^e siècle que par Jarrie et Champ via des sentiers sur le Moutet. Situées en marge de la voie de l'Oisans et dans un relief encaissé à l'ombre de la ceinture de montagnes à l'ouest du bassin, ces localités souffrent à la fois d'une faiblesse stratégique et d'un manque d'ensoleillement. Ainsi, la ville carrefour préfère s'installer plus directement sur l'itinéraire routier dans un site à la fois bien exposé et propre à la défense, sur un éperon rocheux qui, « *dans le Nord du bassin, près des terres privilégiées du Matton et du Plan d'Agneau, s'avance comme une proie de navire entre la plaine de la Romanche et celle du ruisseau de Vaulnaveys*⁵ ».

⁴ Si les fouilles archéologiques de 1992 ont bien mis à jour des structures gallo-romaine du I^{er} au IV^e siècle, la thèse du « *Castrum Vigiliae* » popularisé par Aymar du Rivail au XVI^e siècle est remise en question depuis le début du XX^e siècle. La ville n'apparaît dans les textes comme « *Viceria* », « *Visila* », « *Visillie* » ou « *Visiliam* » qu'entre les VII et X^e siècle. Ainsi, rien ne rappelle au nom hypothétique de « *castrum Visilia* » ou « *camp des veillies* » à l'époque antique.

⁵ A. Allix, *op. cit.* p. 154



Le Rocher de Vizille et les ruines du château du Roi au début du XIX^e siècle. Source : Alexandre Debelle, Château du Roi à Vizille, XIX^e siècle, BMG, Hd.665 (20) Rés.

En plus des plaines et des coteaux fournissant tout le nécessaire à la subsistance d'une ville, le relief de l'éperon lui-même se prête naturellement à l'installation d'un poste fortifié. Les parois de lias calcaire, abruptes de tous côtés tiennent lieu de murailles et les encoches du relief glaciaire y servent de poternes d'accès faciles à garder. La principale « bosse », qui domine de 30 à 35 mètres les deux plaines de l'Est et de l'Ouest, s'offre alors à la construction d'un donjon pour défendre le carrefour.

Dans les années 990, cet ouvrage défensif est mentionné comme possession de la Maison d'Albon, famille à l'origine de la constitution du Dauphiné comme principauté territoriale⁶. Cet ensemble castral est composé de deux enceintes contiguës, la plus vaste de 330 mètres de longueur sur 44 mètres de largeur

⁶ A. Bruel et A. Bernard, Chartes de Cluny, t. III, p. 430-431, n°2307

forme le cœur du dispositif, tandis que la plus réduite de 40 mètres sur 4 mètres en contrebas, forme la cour du château. Résidence secondaire des Dauphins de Viennois⁷, le château devient entre le XI^e et le XIV^e siècle, l'épicentre d'un bourg en pleine expansion. Véritable centre politique périphérique, c'est de Vizille qu'émanent de nombreux actes de la chancellerie delphinale sous les dauphins Guigues VII, Humbert Ier, Jean II et Guigues VIII. Aux XII^e et XIII^e siècles, plusieurs chartes mentionnent l'édifice et témoignent de la vivacité du bourg se développant à ses pieds. Entre 1192 et 1227 les habitants de Vizille sont affranchis de la Taille par le dauphin André. En 1262 à nouveau, l'enquête ordonnée par le dauphin Guigues fixe la limite et l'étendue des franchises. Puis en 1310, le dauphin Jean II concède contre 130 livres aux bourgeois et habitants de la communauté de Vizille, des libertés apparentées à celles de Mens et La Mure⁸. Bénéficiant de son dynamisme agricole (à l'ouest, la vigne, le blé et le seigle principalement ; à l'est, le chanvre), Vizille se développe surtout grâce à la présence de son château qui permet l'épanouissement d'un monde d'artisan (charpentiers, maçons, charroyeurs) attirés par la proximité des fortifications et des travaux qui en découlent ainsi que par la richesse des équipements et commodités installés par le seigneur : four, moulin, halle couverte, boucherie, etc.

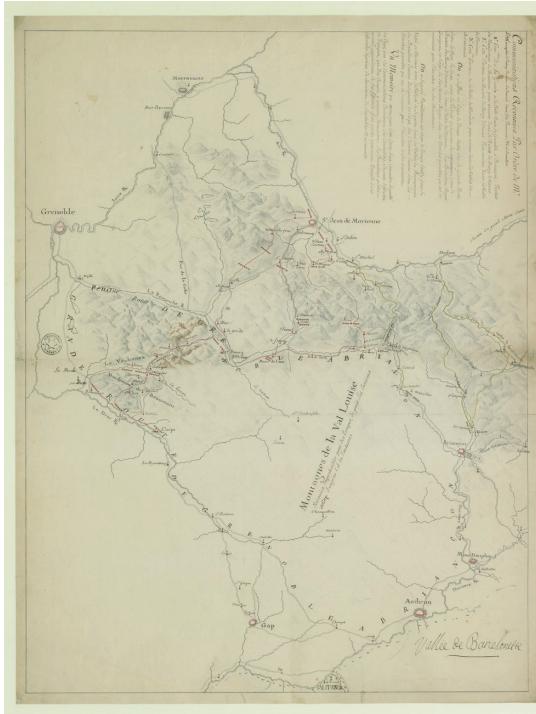
Tirant partie de ses routes, Vizille devient à partir du XIII^e siècle un centre échange. Son marché agricole est important, le commerce y est prospère et on assiste dès le XIV^e siècle, à la naissance d'une classe sociale que Vizille est la seule à posséder dans sa châtellenie : celle d'une bourgeoisie d'affaires, née du développement de la proto-industrie et des échanges. Cet « embourgeoisement » d'une partie des élites locales tient au rôle d'interface que représente Vizille à cette époque. La ville est à la convergence des flux et connecte les plaines du Dauphiné à la péninsule italienne via le Montgenèvre et le val de Suse, parfaitement située au débouché des voies alpines, à l'avant-garde de Grenoble et de la région Lyonnaise, au point de jonction entre « La Grande Route » de Matheysine et « la Petite Route » de l'Oisans⁹. De ce fait, Vizille voit transiter de riches marchands

⁷ C'est ici que mourut le dauphin Guigues en 1162 (Ulysse Chevalier, Regeste Dauphinois, t. I, n°414), et la dauphine Béatrix d'Albon, en 1228 (Chevalier, R.D., t. II, n°6975)

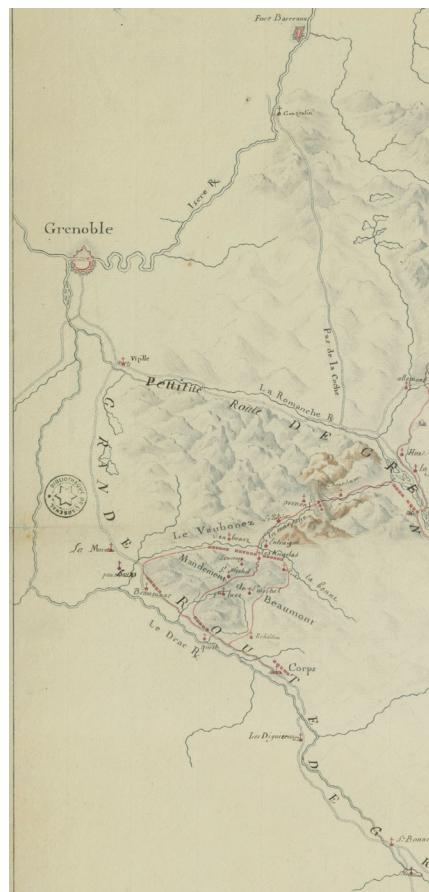
⁸ Pierre Vaillant, Les libertés des communautés dauphinoises (des origines au 5 janvier 1355, Lib. du Recueil Sirey, Paris, 1951)

⁹ A. Allix, *op. cit.*, p. 255

Lombards et possède, à l'instar de toutes les étapes importantes de la route d'Italie, des établissements bancaires et hospitaliers¹⁰. La conjonction de la présence d'une résidence delphinale et d'une économie de route fait ainsi naître à Vizille un certain luxe citadin et permet à la ville d'apparaître de bonne heure comme un centre économique du sud grenoblois et une ville prépondérante du maillage routier de la région¹¹.



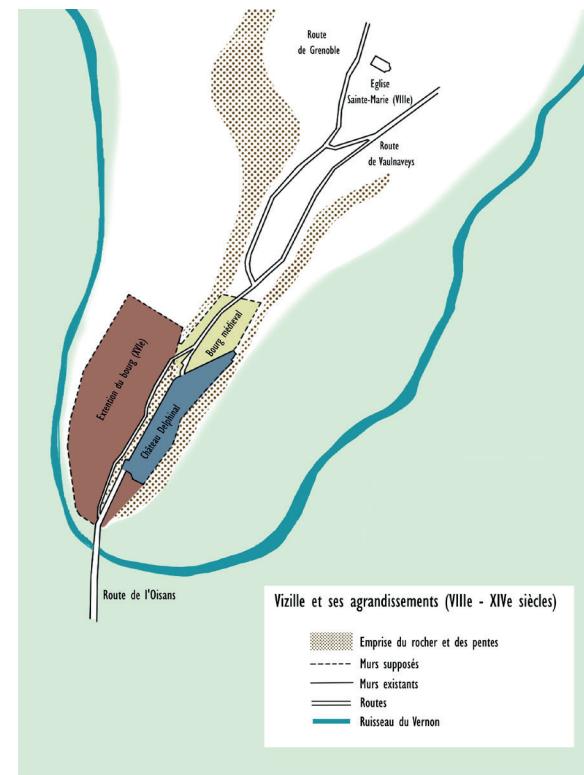
La Grande et la Petite Route des Alpes depuis Grenoble. Vizille y apparaît comme la première étape de ces voies depuis Grenoble. Source : Communications reconnues par ordre de M. le marquis de Paulmy pendant sa tournée dans les provinces méridionales, 1752, BNF, MS-6447 (349B).



10 Ulysse Chevalier, Regeste Dauphinois, t.II, Imprimerie Valentinoise, Valence, 1913, n°6975

11 Département de l'Isère, Centre d'Archéologie-PYC, notice 60143, Le Bourg Fortifié de Vizille, 1993.

En concentrant l'économie, les organes du pouvoir et les axes de communication majeurs de son territoire, Vizille est à la fin du moyen âge un petit centre urbain important. En 1339, l'enquête papale indique que le mandement est peuplé de 1200 feux, soit environ 4 à 5000 habitants, répartis en 12 paroisses. En dénombrant à elle seule un quart de ces feux, la cité connaît une pression démographique importante et commence timidement à explorer sa plaine malgré les risques d'inondations. Au début du XVe siècle, des clôtures de bourg sont mentionnées dans les archives, laissant entendre que le rocher seul ne défend plus les structures urbaines qui se sont éssaimées à ses pieds¹². Il semble qu'à l'ouest, la ville n'ait pas été fermée, mais seulement protégée par un canal (vraisemblablement du Vernon) jouant à la fois un rôle défensif de fossé, et productif pour le fonctionnement des moulins.



Evolution du bourg de Vizille, VIIIe-XIVe siècle. Source : Quentin Jagodinski, 2025, d'après Département de l'Isère, Centre d'Archéologie-PYC, notice 60143, Le Bourg Fortifié de Vizille, 1993.

En 1349, lors du transport du Dauphiné à la France, le château entre dans le patrimoine royal. Comme le prouvent les visites des maîtres d'œuvre du Dauphiné, le manoir féodal continue d'être entretenu bien que son rôle à partir du XVe siècle ne soit plus que symbolique. Si elle reste une ville stratégique pour le royaume de France, Vizille cesse d'être une demeure de pouvoir et devient avant tout une ville d'étape, particulièrement au XVIe siècle pour les troupes franchissant les Alpes lors des guerres d'Italie. Dès lors, il faut attendre le XVIIe siècle pour qu'une nouvelle phase de développement vienne profondément marquer le territoire et déterminer un nouveau cycle de vie pour Vizille en modifiant à la fois son aspect et son destin.

ASSAINIR ET RAYONNER : LESDIGUIÈRES ET LE TERRITOIRE COMME ENTREPRISE

Dans la seconde moitié du XVIe siècle, l'éclatement des guerres de religion opposant catholiques et protestants conduisent la France et le Dauphiné dans un cycle de guerre civile violente. Meurtrière, la période marque des temps sombres de déstabilisation politique et économique. Cependant, elle est aussi propice à l'élévation de nouvelles figures politiques, dont celle singulière de François de Bonne, futur duc de Lesdiguières.

Issu de la petite noblesse du Champsaur, ce dernier sait profiter des troubles qui ravagent le pays pour organiser autour de lui une petite bande armée naviguant dans une zone grise entre banditisme et véritable milice religieuse. A force de bataille, Lesdiguières accède à la position stratégique de Commandant général des forces protestantes du Champsaur. Il est alors âgé de 34 ans. A partir de ce moment, sa carrière militaire et politique connaît une ascension rapide. Devenu lieutenant général du Dauphiné en 1589 sous l'autorité d'Henri de Navarre, futur Henri IV, François de Bonne se voit confier l'administration de la province trois ans plus tard. S'il fait de Grenoble son fief politique, il nourrit également un intérêt manifeste pour Vizille. En 1593, il acquiert

pour la somme de deux mille écus d'or, la châtellenie, la mistralie¹³ et la juridiction de ce domaine pour lequel il nourrit de grands projets. Progressivement, il agrandit son patrimoine foncier en achetant plusieurs propriétés voisines du château du Roi et leurs dépendances, afin d'amorcer un ambitieux projet de transformation. En 1600 il pose les premières pierres d'un nouveau château et en 1607, il sollicite le roi afin d'obtenir la pleine jouissance des terres de Vizille en proposant en échange des terres d'une valeur équivalente. Enfin, en 1622, au faîte de son pouvoir et de sa reconnaissance, il négocie la création d'un marquisat, consolidant ainsi son prestige et celui de sa lignée. Avec toutes ces cartes en mains, Lesdiguières va enfin pouvoir développer Vizille et insérer la ville et son nouveau monument dans un plan de développement territorial au sens large.



Carte de la région Grenobloise au XVIIe siècle. Source : Jean de Biens, Le baillage de Greysivaudan & Tries, 1619 BNF, GE C-23577 (RES)

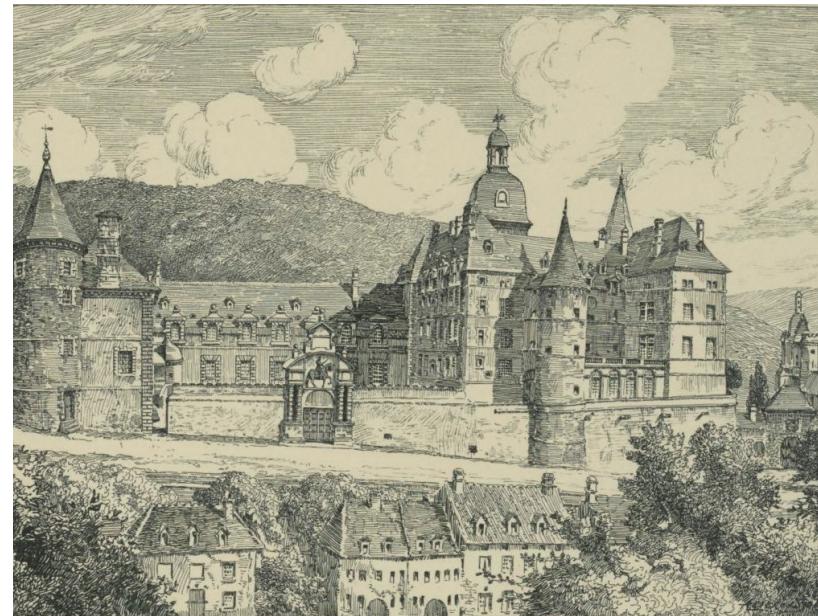
13 Subdivision territoriale du Dauphiné et de la Savoie sur laquelle s'étendait l'office d'un mistral.

LE CHÂTEAU DE LESDIGUIÈRES ET LES PREMIERS AMÉNAGEMENTS MODERNES DE VIZILLE

Alors en charge de la Province, Lesdiguières dont la figure a atteint les plus hautes sphères politiques, souhaite moderniser le Dauphiné et en faire un territoire attractif, en cohérence avec son temps et capable de rayonner au sein du royaume. Le Château de Vizille, vitrine de sa réussite et fer-de-lance de sa politique de grand bâtisseur, bien qu'il soit un projet personnel, s'insère en réalité dans une dynamique plus large : celle de l'édification du Pont-de-Claix et de la route de Gap, celle des digues de la plaine du Drac, de l'assainissement de la plaine du Bourg d'Oisans, celle encore de l'extension de la modernisation et de la nouvelle ceinture de fortification de Grenoble... En bref, cette demeure majestueuse est l'expression intime d'une entreprise régionale. Elle est le palais d'un homme qui ambitionne de révolutionner sa province. Ainsi il doit être grand et il doit être beau, car il doit être vu.



Le Château de Lesdiguières en 1823. Source : C.Bourgeois, Vue du château du connétable de Lesdiguières à Vizille près de Grenoble, 1823, MRF



Vue plongeante du château de Vizille, côté porche d'entrée. On aperçoit quelques habitations autour. La représentation des lieux laisse penser que la vue a été dessinée au cours du XVIIIe siècle ou premier quart du XIXe. Source : Anonyme, Château de Vizille, non daté, MD 2007.10.51

Le château de Lesdiguières témoigne d'ailleurs autant de ses ambitions que de son parcours. Bien qu'il ne soit pas défensif, le monument est érigé sur un lieu stratégique proche de Grenoble et sur la route des alpes. Doté d'un arsenal, le complexe permet l'entretien d'une garnison et « *l'armement de dix mille hommes de pied et de trois mille de cheval*¹⁴ ». Image de sa réussite, le domaine reste celui d'un chef de guerre ayant bâti sa réputation et surtout sa fortune durant des temps troublés. Cependant, bien que concerné par les questions de défense, c'est surtout l'aspect symbolique de Vizille qui entérine la construction de son nouveau château. Résidence de plaisance, le palais doit avant tout incarner le Dauphiné, une province parlementaire gouvernée par un représentant puissant, un proche du Roi qui accumule les titres prestigieux : marquis, duc, Paire de France, Maréchal de France puis Connétable.

¹⁴ Francis Salet, « Documents sur la construction du château de Vizille », In : *Bulletin Monumental*, tome 116, n°1, année 1958, p.70

Édifié en bout du rocher, intégrant l'ancienne tour méridionale en ruine dans son complexe¹⁵, sans pour autant utiliser la plateforme du château du roi, la demeure s'intègre symboliquement à l'héritage de la ville. Sans renier son passé princier, elle propose un cadre nouveau alors que les lumières de la Renaissance structurent les mentalités et les paysages. De plus, par ses dimensions monumentales, la demeure massive se dresse fièrement dans la plaine, si bien qu'elle peut être admirée depuis l'ensemble de la vallée et de ses reliefs. Éclipsant le vieux bourg et ses vestiges, elle impressionne le pèlerin cheminant sur les routes des Alpes et fait comprendre à quiconque que le territoire est en mutation, se transfigurant vers un ordre nouveau. Enfin, par son parc, le domaine témoigne de la capacité de l'Homme à transformer son environnement, à cesser de le subir, pour l'aménager selon ses besoins, voire ses envies. Les terres marécageuses et inhospitalières exposées aux crues subites et dévastatrices de la Romanche, laissent donc place à une vaste prairie jardinée parcourue par des eaux pures et contrôlées, ruisselant dans un paysage pensé et organisé pour se conformer aux goûts du nouveau maître des lieux.

Pour la protection de ses terres, Lesdiguières érige les premières digues sur le torrent et l'aménagement de son domaine entraîne la rectification du tracé des eaux de l'est de la plaine. Si un canal, dérivé de la Romanche existait déjà depuis le milieu du XVI^e siècle pour alimenter une papeterie, des forges et des martinets, les eaux sont à présent mises au pas pour le plaisir de profiter d'un jardin d'agrément. Les sources et ruisseaux de la Duy, de la Roche et du Maniguet sont canalisées jusqu'à un vaste plan d'eau où ils se joignent au Vernon avant d'être évacués vers la Romanche. Claude Expilly, contemporain du Connétable, louera avec une certaine emphase les aménagements du domaine de François de Bonne. Donnant à voir un territoire maîtrisé, apaisé du courroux des eaux. Il écrit en 1656 :



Représentation de la vallée de la Romanche au XVIII^e siècle. Le bourg, le château son enceinte son parc et sa nappe d'eau sont représentés et s'exprime dans une grande zone au bas de la carte

« Ces dragons, ces serpents, gardiens du château et de la fontaine qui baigne ses pieds, ce jeu de paume, cette ménagerie, ce parc enclos de longues murailles, ces allées, ces forges, ces martinets, ces remparts contre l'impétuosité de la Romanche, ces parterres, ces vergers, ces sources d'eaux claires et limpides si bien conduites, coulant avec tant de douceur, jamais enflées ni troublées, annonceront à nos derniers neveux que là, loin du faste et de l'orgueil, son esprit calme ne chercha d'autres récompenses que celles de sa vertu¹⁶».

¹⁵ Le 30 octobre 1593, la visite du maître-maçon nous révèle que le Château du Roi et son enceinte sont entièrement ruinés et démolis. Il ne restait que les fondements et une partie des murailles reliant le château au rocher.

¹⁶ Claude Expilly, *Les Poèmes de messire Claude Expilly*, Augustin Courbé, Paris, 1656, p.216



Vizille et le Parc du Château de Lesdiguières vers 1750. Source : Atlas de Trudaine pour la généralité de Grenoble, R. n° 110, Grenoble, Haut-Dauphiné, n° 2, Petite route de Grenoble à Briançon, Portion de route d'en deçà «Vizille» allant bien au-delà longeant le torrent de «Romanche», 1745-1752, AN CP/F/14/8478, n° 50 et n° 80

Les assises d'un dynamisme économique territorial

Si les investissements massifs du Connétable dans la plaine vizilloise transforment une partie de la vallée au XVII^e, le bourg en lui-même évolue peu. En effet, le projet de Lesdiguières s'inscrit à la fois personnellement et politiquement au sein de logiques territoriales très éloignées. Ce n'est pas la ville qui intéresse Lesdiguières, mais ses terres. C'est moins le noyau urbain en lui-même que son

histoire (question de prestige) et son environnement (questions productivistes et d'aménagement) qui donne un sens à son œuvre.

En tant que seigneur des lieux, François de Bonne puis ses descendants perçoivent des revenus du domaine et doivent de ce fait le gérer, le développer puisqu'en plus des taxes de la traversée du pont de Mésage et du péage d'entrée dans la seigneurie, elle tire des rentes de ses infrastructures (moulins à eau du bourg, pressoirs) et des matières premières extraites du sol. Vizille est un territoire à façonner et à développer selon une logique « entrepreneurial ». Là où le château et son parc sont des projets de majesté, ils s'insèrent plus largement dans une logique d'investissements « privés » pour développer la rentabilité du territoire. Au XVII^e siècle, l'élevage de chevaux, le travail du métal, du bois, du papier et du textile, notamment du lin¹⁷, de la soie¹⁸ et du chanvre¹⁹, sont autant d'activités lucratives permettant à la dynastie de faire fructifier sa fortune.

Ce développement ne se fait pas ex nihilo puisque la ville bénéficie des traces plus ou moins vives d'une économie pré industrielle ancrée de façon plus ancienne. Au même titre que l'exploitation textile, les fourneaux, forges et martinets installés au XVII^e siècle à Livet pour la fabrication d'armes²⁰ renoue en fait avec une tradition ancienne. En effet, la métallurgie est présente de façon cyclique sur le territoire depuis le Moyen-Âge. Des traces de ses infrastructures se retrouvent depuis 1319 à Vaulnaveys et réapparaissent à plusieurs reprises. En 1428 on en trouve à l'entrée bassin de Vizille, en 1428 à Saint-Pierre-de-Mésage, en 1593 dans la plaine elle-même²¹. Enfin, la papeterie présente depuis la seconde moitié du XVII^e siècle au niveau du parc du château, est conservée et simplement déplacée à son endroit actuel.

17 Guy Allard, *Recherches sur le Dauphiné. Description des communautés comprises dans cette province*, vol.6, t. II, p. 679-686. In : Allix, op. cit. p.226

18 Maginanerie et murier du château, *La splendeur des Lesdiguières, le Domaine de Vizille au XVII^e siècle*, Musée de la Révolution Française, 23 juin 2017

19 Des rotoirs, battoirs et fouloirs (dispositifs permettant de traiter fibres les crée du fil à partir du chanvre) sont ainsi arrentés (loués) en 1634, ADI, 11J21 6-23, Inventaire des archives du château de Vizille et de la famille Perier

20 Exploitation des martinets de Vizille pour la fabrication de mousquets et de piques, ADI 11J 8, actes notariés, fol. 684-693, 1626-1634

21 A. Alix, op. cit. p.208

De la même manière, les activités extractives qui bénéficient également à l'économie du domaine présentent les qualités d'industries ancrées et fonctionnelles bien avant l'arrivée du Marquis. Parmi les richesses naturelles du sous-sol, le tuf de la région est employé dans la construction du château de Lesdiguières, où il est utilisé pour les rampes d'escaliers et les balustrades. Exploités depuis l'époque médiévale, les gisements calcaires présents sur les reliefs du bassin (pentes de Montchaboud, de Laffrey et du Rocher de Vizille) approvisionnent les chantiers des habitations du bourg et de plusieurs monuments remarquables de la région (église Sainte-Marie, Commanderie ou chapelle de Saint-Firmin). Au début du XVII^e siècle, cette pierre légère et facile à travailler reste donc un matériau de choix pour la construction, et les cicatrices laissées dans la roche nue à la sortie du Grand Pont et à l'entrée de la gorge de l'Étroit dessinent toujours les traces d'une exploitation extensive de ce matériau.



Eglise de Saint Firmin dont la structure est composée des pierres de tuf des carrières du bassin vizillois.
Source : Alexandre Debelle Eglise de St Firmin : route de Vizille à Laffrey, XIX^e siècle, BMG, Hd.665 (26) Rés.

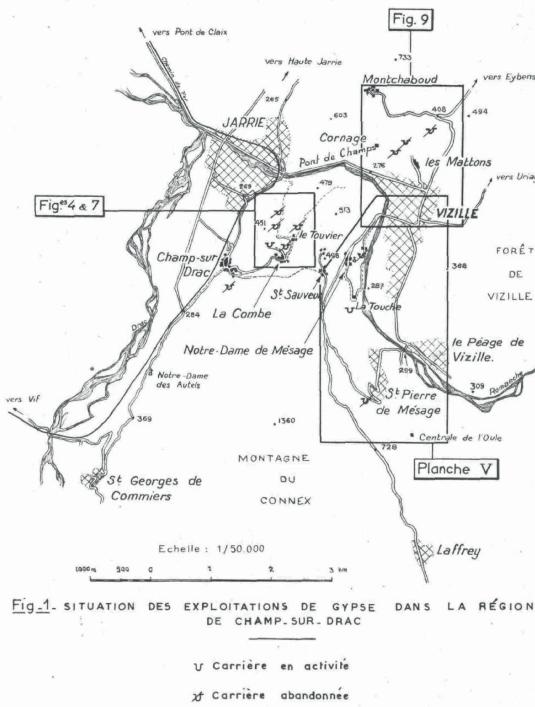
D'autres entreprises, présentes de longue date sur le territoire, mais sans doute moins profitables, sont cependant moins valorisées par les seigneurs de Vizille. Les filons de fer du parc, de Mésage de la Grande Combe et de Pierre Plate, pourtant exploités de longue date pour pourvoir aux besoins locaux²², sont laissés de côté durant la période. La piètre qualité de leur minéral et la présence à Allevard d'un fer de meilleure composition entraînant de fait une obsolescence de ce matériau local.

Par ailleurs, le XVII^e siècle semble marquer une pause dans l'extraction et la taille du gypse issu des affleurements des pentes des monts de la rive gauche de la Romanche. Pourtant exploités depuis le Moyen-Âge, l'accessibilité et la pureté remarquable des filons les ont conduits à être exploités comme pierre d'ornement au XIV^e siècle, sous le nom de « marbre de Vizille ». Jouissant d'une certaine reconnaissance en dehors du bassin, ce « marbre » se retrouve dans plusieurs possessions delphiniales et dans les régions voisines. On l'utilise en 1337 pour l'ornementation de L'abbaye de Hautecombe en Savoie et de 1378 à 1383 pour l'abbaye de Saint-Antoine en Dauphiné. Au XVI^e siècle, Aymar Rivail signale toujours l'exploitation des carrières d'albâtre et de marbre de Vizille et l'emploi de leurs produits dans plusieurs régions françaises²³. Si l'extraction et la taille du gypse semble s'éteindre au cours du XVII^e siècle, cette activité va réapparaître au début du XVIII^e siècle sous une nouvelle forme. D'un matériau d'ornement, le gypse devient une ressource stratégique de l'agriculture. Concassé, cuit et réduit en poudre, il se transforme en plâtre. Un matériau de construction, certes, mais surtout utilisé à l'époque comme agent d'amendement des sols. La première carrière de gypse

22 Émile Guemard, *Statistique minéralogique, géologique, métallurgique, et minéralurgique du département de l'Isère*, F. Allier, 1844, p.482

23 Jean-Pierre Moret de Bourchenu Valbonnais, *Histoire de Dauphiné et des princes qui ont porté le nom de Dauphins [...]*, t.II, Fabri & Barillot, Genève, 1722, p.333 ; ADI, B-33Q9, Comptes de la châtelenerie de Vizille, traité passé par le maître des œuvres du Dauphiné avec un batelier pour transporter sur un bateau un bloc de marbre depuis Vizille jusqu'au pont d'Iséron, mai 1383 ; Aymar du Rivail, delphinatis, de Allobrogibus libri novem, cura et sumptibus Aelfredi de Terrebasse, Vienne, Lyon, Paris, 1844 (1534), p. 51-70 ;

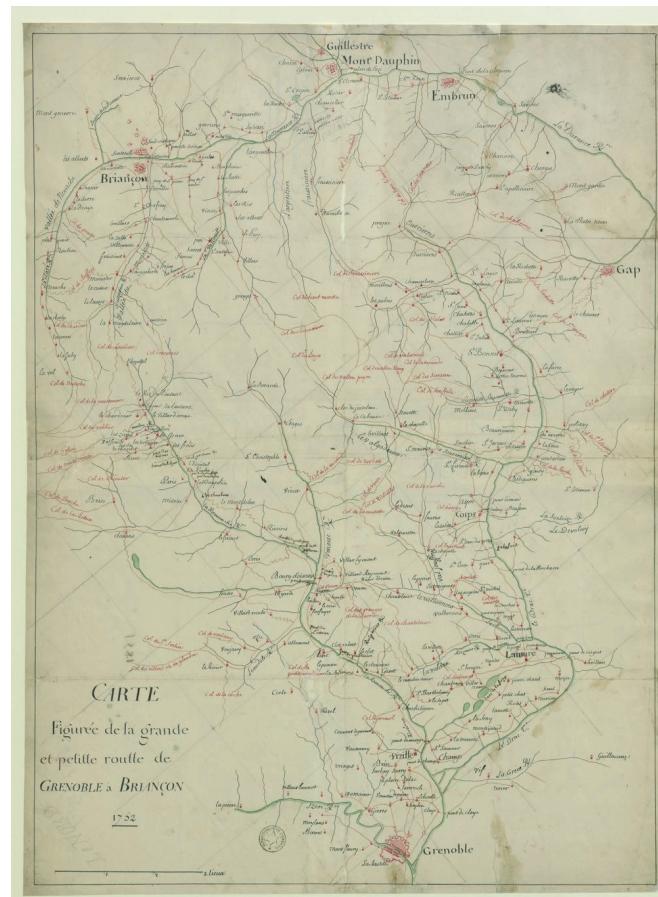
utilisée pour la confection de plâtre apparaît au-dessus de la Combe²⁴, au lieu-dit des grandes carrières à Champ-sur-Drac. A la fin du XVIIIe siècle, ce sont cependant les carrières de Vizille et de Notre-Dame-de-Mésage qui vont se développer du fait de la présence de gisements à la fois accessibles et très pourvus. Reconnue à la fois pour la qualité du matériau qu'elle travaille et l'abondance de leur production, ces carrières exporteront au début du XIXe siècle leur marchandise jusque sur les abords du Rhône dans la région de Lyon et de Vienne²⁵.



Bien qu'en position de nœud routier et privilégiée pour son aspect de ville étape, Vizille est en réalité jusqu'aux années 1750 partiellement en marge du réseau. En effet, on sait, grâce à la rectification au début du XVIII^e du tronçon de « La Grande Route » entre Champ, Saint-Pierre-de-Mésage et Saint-Sauveur, que cet axe ne traverse pas la ville. Il préfère traverser la Romanche à Jarrie et atteindre Laffrey par Champ sur Drac après avoir traversé « la Combe ». Cela laisse à penser qu'à cette époque une part importante du trafic vers le cœur des Alpes évitait la ville, en restant cantonné sur les pentes de la rive gauche de la Romanche. Seule la « petite » route de l'Oisans, une voie assez peu praticable au demeurant, n'était accessible qu'après avoir traversé le bourg ou le pont du péage.

Sous l'inspiration de l'intendant Delaporte, le réseau routier dauphinois, complexe par la nature de son territoire montagneux, est repensé pour être plus efficace. Comme projet pilote Delaporte choisit d'abord de rectifier un premier tronçon de la Grande Route des Alpes sur sa première portion de Grenoble à Vizille. Détournée pour gravir le plateau de Champagnier par Brié, la route est achevée en 1752. A l'entrée nord de Vizille, le nouvel ouvrage fait émerger une rampe de 1,5 km de long (actuelle avenue Gabriel Péri) et permet l'établissement d'un petit noyau d'habitations entre la route et le chemin du calvaire (rue des Jardins).

Un an plus tard, la construction du « Grand Pont » (Pont Lesdiguières) est terminée. Cet ouvrage va profondément profiter à l'extension de la ville et à son évolution. Construit dans un site bien plus prompt à l'inondation que celui de Mésage, son édification s'accompagne de la mise en place d'une série de digues assurant sa protection et donc celle d'une partie de la plaine. De plus, en permettant à la « Grande Route » d'attaquer la pente de Laffrey beaucoup



Le réseau routier Dauphinois (fin tracé rouge) en 1752

Source : Carte figurée de la grande et petite route de Grenoble à Briançon (détail), 1752, BNF, MS-6447 (352A)

plus tôt et de la gravir de façon plus douce et plus régulière, sur une voie plus large, cette infrastructure rend obsolète le passage par la Combe de Champ, et dévie la quasi-totalité du trafic routier vers le bourg en lui-même. Pour lier le bourg au pont, un axe perpendiculaire au torrent est installé, celui de la rue Neuve (rue Jean-Jaurès). Entre 1754 et 1824 cette nouvelle voie va progressivement se peupler pour créer une véritable extension du centre-ville vers l'ouest.

L'habitat descendant progressivement depuis la fin du Moyen-Âge vient définitivement coloniser les terres en contrebas des falaises qu'il avait jusqu'alors privilégié²⁶. L'urbanisation autour de ces nouveaux axes apparaît plus moderne que sur le rocher, avec des constructions plus cossues dont l'aménagement intérieur se tourne de plus en plus vers un but commercial alors que la ville bénéficie de l'attractivité de son nouveau pont. Les granges des rez-de-chaussée font place à des bars, des auberges et des échoppes dédiées au nombre croissant de voyageurs arpantant les routes menant à l'Italie²⁷. Les chaumières du rocher observent la poussée de nouveaux édifices en pierre de taille, hauts de deux à trois étages et subdivisés en petits appartements permettant d'accueillir une population toujours plus importante²⁸. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la mutation d'une ville « haute » vers une ville « basse » se termine par de nouveaux travaux ambitieux qui entérinent la métamorphose du bourg en faisant descendre dans la vallée les dernières grandes infrastructures de la ville (hôpital, église).

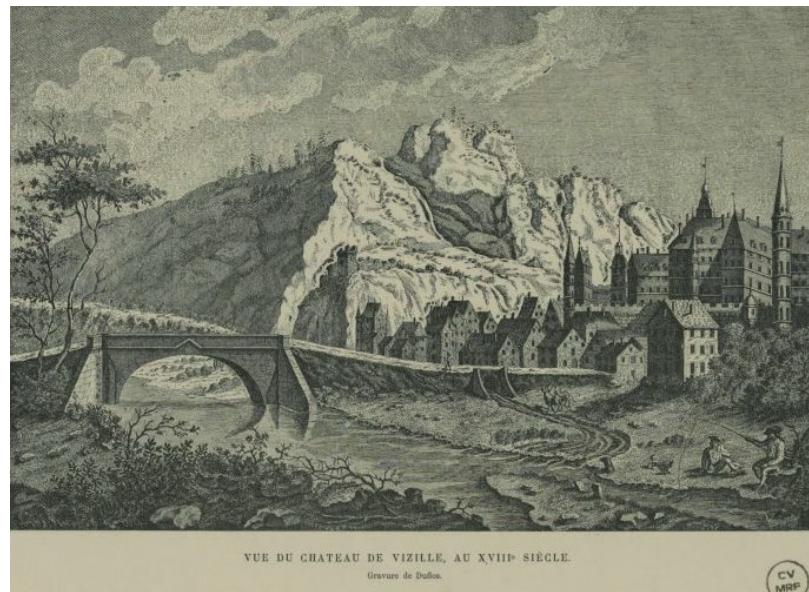
Ainsi, entre la seconde moitié du XVIII^e et la première moitié du XIX^e siècle, « *la nouvelle ville routière est complètement descendue dans la plaine, mais elle y reste concentrée le long d'une grande artère maîtresse et d'une place de carrefour au-delà de laquelle divergent deux tronçons de route. Les maisons continuent à s'y presser sur l'étroit espace cédé par les parcimonieuses aliénations de terre du château ; elles poussent en hauteur et rétrécissent la voie entre leurs façades sans élégance.*²⁹ »

²⁶ Dès le XVII^e siècle des bâtiments sont déjà présents au pied du rocher, comme en témoigne, en face de la mairie, la tourelle Renaissance.

²⁷ A. Allix, *op. cit.* p. 255

²⁸ *Idem*, p. 272

²⁹ *Idem*, p. 274



VUE DU CHATEAU DE VIZILLE, AU XVIII^e SIÈCLE.

Gravure de Duflos.

CV
MRF

Représentation d'artiste de Vizille après 1753, on y voit le pont et ses ouvrages de défense ainsi que la rue neuve peu urbanisée menant au bourg. Au premier plan, le canal des Martinet. Source : Duflos, Vue du château de Vizille, au XVIII^e siècle, seconde moitié du XVIII^e siècle, MRF, 1862.



La route de Laffrey en 1840, au fond Vizille et le Grand Pont, dit Pont Napoléon ou Pont Lesdiguières. Source : Monso, La route de Laffrey, Vizille Grenoble, from the road to La Mure, Litographie, 1840, MD, 2007.10.39



La côte de Laffrey au début du XXe siècle. Source : La Rampe de Laffrey et la Vallée de la Romanche, 1ère moitié du XXe siècle, Carte postale.



Le Grand Pont, au début du XXe siècle. Au second plan, sous le pont, on observe les « cabrettes », des petits ouvrages de défense contre les eaux. Source : Anonyme, Le Grand Pont, 1ère moitié du XXe siècle, coll. M.C Argoud



Le Grand Pont et les châteaux de Vizille vue de la pente de Laffrey. Source : Alexandre Debelle, Vizille vu depuis le départ de la rampe de Laffrey, 1830-1840, MRF, 2013.2

Les ouvrages installés au milieu du XVIII^e siècle pour contenir les crues du torrent et protéger le Grand Pont n'ont pas les résultats escomptés. Si la ville se modernise, une difficulté persiste, celle de la Romanche. En effet, si Vizille peut se développer dans la vallée du fait de l'apparente protection offerte par ses digues et grâce à la richesse énergétique de ses eaux canalisées, les protections censées la sauvegarder en cas de crues connaissent une défaillance structurelle. Leur conception, en réduisant le cours du torrent, aggravent en réalité ses risques de débordement. En quarante ans, entre 1740 et 1782, six crues

majeures³⁰ touchent le bourg et ses environs. Après l'inondation de novembre 1765 une nouvelle campagne d'endiguement, menée par l'intendance du Dauphiné, est décidée. Du fait de son rôle de carrefour, il est en effet primordial de protéger la ville et ses axes de communication afin de limiter les pertes économiques que de tels fléaux induisent aussi bien à Vizille, que pour toute la région.

Malgré ces efforts, la Romanche demeure féroce et difficilement contrôlable jusqu'au milieu du XIXe siècle. Cependant, le renforcement par les pouvoirs publics de leur capacité d'aménagement du territoire, l'accélération du flux commercial lié à l'exploitation des gisements d'anthracite de la Mure, l'installation croissante d'industries et la nécessaire protection de leurs infrastructures va progressivement conduire aux renforcements des digues du bassin vizillois. En apparence domestiquée, la Romanche reste pourtant au XXe et XXIe siècle une force antagoniste pour la ville. Si depuis 1968 les inondations majeures se sont faites rares (crue quinquennale de 2008), le Plan de Prévention des Risques Inondations (PPRI) Romanche aval, rappelle toujours combien la force sauvage des eaux est une menace pesant sur le bourg.

³⁰ Direction Départementale des Territoires Service Prévention des Risques Cellule Affichage des Risques, Synthèse des événements historiques liés aux crues de la Romanche dans son secteur aval, n°2, Août 2010



Détail de la carte de Cassini (milieu du XVIIIe siècle) représentant les voies de communication entre Vizille, Grenoble et le sud du Dauphiné après la construction du Grand Pont et la rectification des routes
Source : Carte générale de la France, 119, Grenoble, N°119. Flle 120, Aldring sous la direction de César-François Cassini de Thury, 1777, BNF, GE FF-18595 (119)

La rationalisation du fret Vizillois

Au début du XIXe siècle, Vizille est un territoire porteur. En 70 ans son économie s'est largement développée grâce à une industrie moderne bourgeonnante et son rôle dans l'économie des routes et chemins régionaux déjà importante au XVIIIe, est devenu primordiale. Cependant les difficultés de communication dues au relief entre Vizille et Eybens, la cherté des transports et la quantité très importante³¹ de biens (charbon et plâtre, fer, fonte et ardoises notamment) transitant de la Matheysine et de la vallée de la Romanche vers Grenoble par une voie mal entretenue, entraîne une nécessaire rationalisation du trafic pour désengorger cette artère encombrée. De ce fait, un an après la mise en service, la première ligne de chemin de fer française en 1827, un projet de voie ferrée entre Grenoble et Vizille est soumis à la préfecture de l'Isère. Le projet porté par M. Vezin, propose par le recours à l'emprunt dans « une puissante maison de Lyon » de financer « l'établissement d'un chemin de fer partant de Vizille et passant par la gorge de l'Etroit, les plaines de Champ et de Champagnier et le cours du pont de Claix jusqu'à Grenoble³² ». Ce projet, évolution d'une idée plus ancienne de voie navigable sur la Romanche entre Vizille et Jarrie ne vit jamais le jour. En effet, à l'aube des années 1830, une voie routière entretenue grâce à des fonds publics est déjà en construction dans la gorge de l'Etroit. Répondant aux intérêts économiques du sud grenoblois, cette voie, projetée à partir de 1822³³, satisfait une demande des industriels disséminés entre les basses vallées du Drac, de la Romanche et du plateau Matheysin³⁴.

31 Estimée à 290.000 quintaux métriques par an ; Marcel Blanchard, « Note sur le premier projet de chemin de fer dauphinois (1828-1829) », *Revue de Géographie Alpine*, 14-1, 1926, pp. 215-217

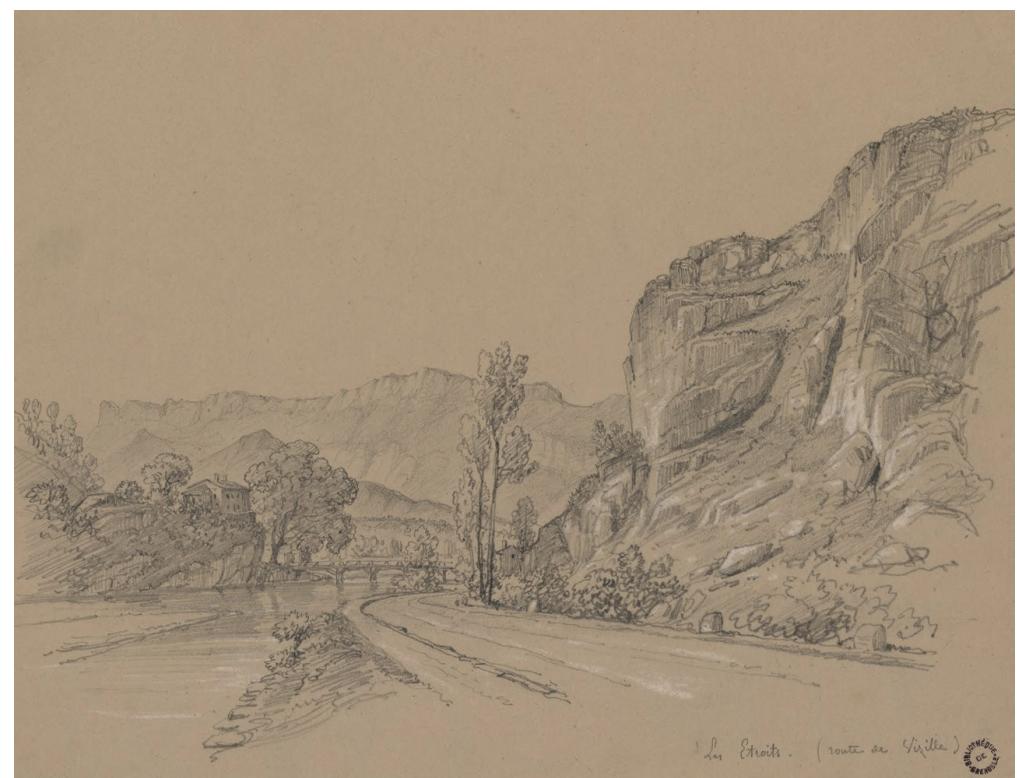
32 ADI, série S, chemin de fer, dossier 1

33 « Cette voie n'est pas faite dans les vues d'intérêt général, mais se rapporte aux intérêts particuliers, très majeurs, très essentiels, à la vérité, de ces localités », ADI 4 E 677 274, Route nationale n° 85 ou route de la gorge de l'Etroit. Délibérations de la commission syndicale pour son ouverture : registre, 1822-1828

34 ADI 34 J 3, Rapport de l'ingénieur des Ponts-et-chaussées Crozat du 3 avril 1829

Livrée à la circulation en 1833, la route de l'Etroit permet enfin d'éviter d'enjamber le plateau de Champagnier en passant par le bas de Jarrie puis en suivant les digues du Drac jusqu'au Pont-de-Claix. Au débouché dans la plaine de Vizille, ce chemin se déroule sur un axe rectiligne d'un peu plus d'1km avant de se connecter au carrefour entre la Grande Rue et la côte de Brié.

Ancêtre de l'actuelle avenue Maurice Thorez, la construction de cette route entraîne, au nord de Vizille, une importante modification du réseau hydrographique de la zone en captant le long de la chaussée les trois grands canaux alimentant la ville (canal du Gua, du Moulin et des Martinets).

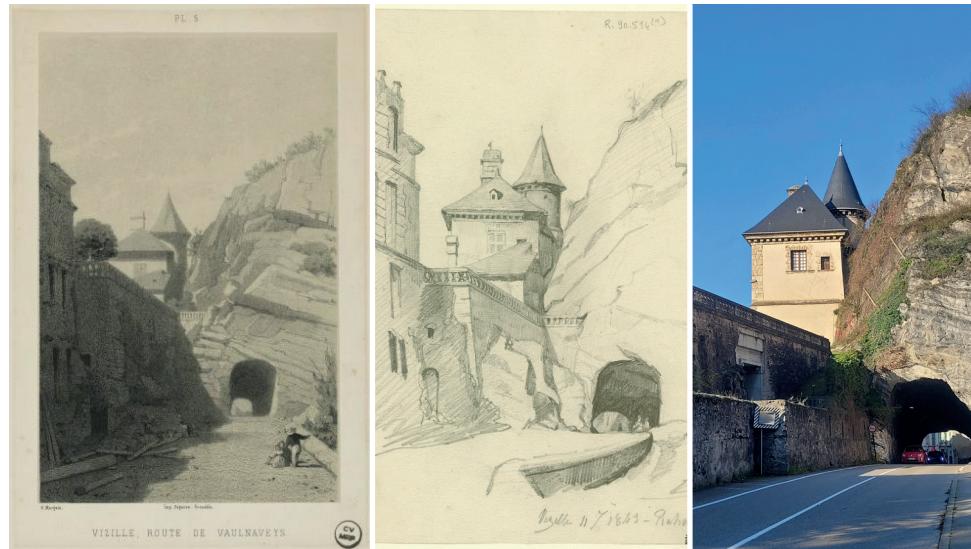


La Romanche et la route de la gorge de l'étroit percée en 1833, au fond le pont de Jarrie à Champ-sur-Drac. Source : Alexandre Debelle, *Les Etroits : route de Vizille, XIXe siècle*, BMG, Hd.665 (22) Rés.

Dans le même temps, en 1827, Augustin Perier, alors député de l'Isère, prend la décision de faire percer l'extrémité sud du rocher de Vizille pour ouvrir à la circulation un tunnel permettant de fluidifier le trafic vers Vaulnaveys et Uriage, alors une modeste station balnéaire en développement. Ouvert à la circulation en 1836 « la voûte » déporte la circulation de la rampe du château vers la Grande Rue (Rue Général de Gaulle) et agrandit l'emprise du nœud routier du centre-ville entre la place de « la porcherie » et le carrefour Rue Neuve - Rue d'Italie (Rue Jean Jaurès et Avenue Aristide Briand).



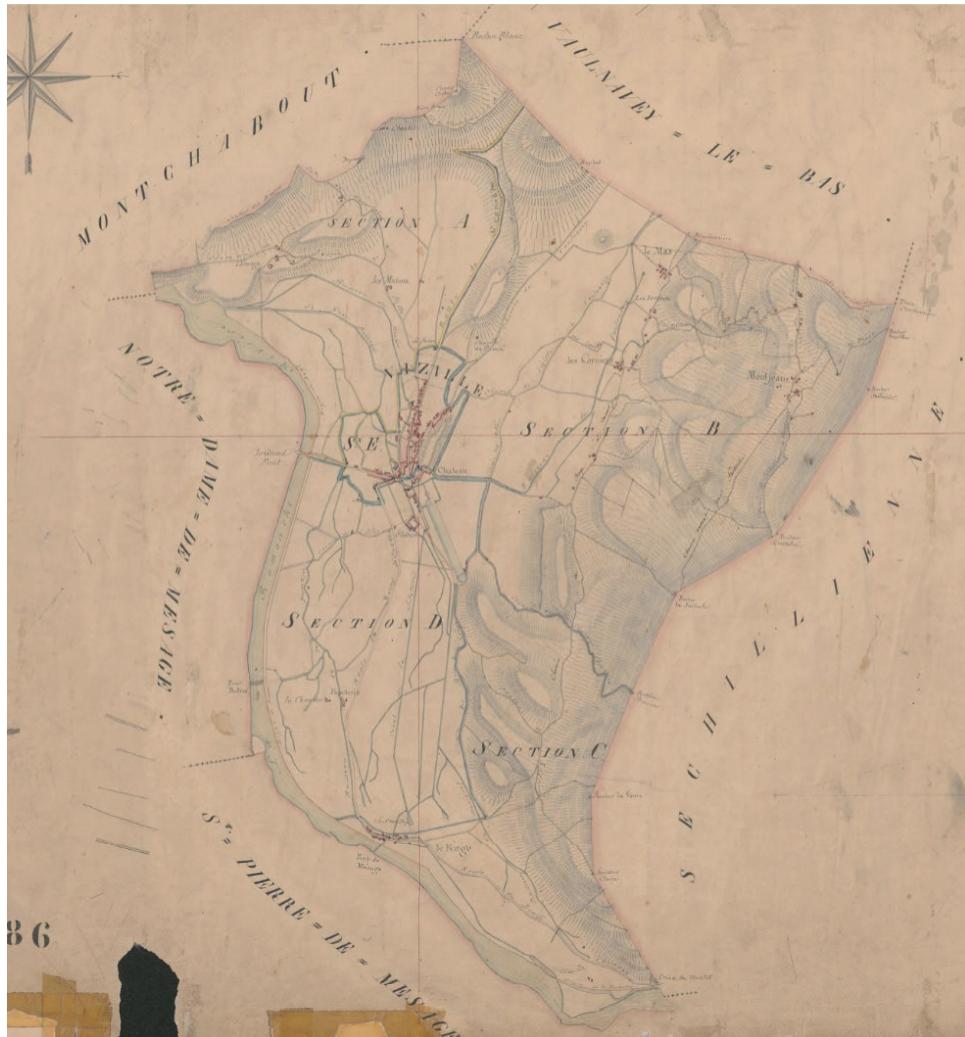
La rampe du château au début du XIXe siècle. On remarque à gauche le passage permettant de connecter le bourg à la route de Valnaveys avant le percement du tunnel. Source : Eugène Ciceri, Château de Les Diguierres à Vizille (Dauphiné), début du XIXe Siècle, MRF



Tunnel de « la Voute » de Vizille à Vaulnaveys en 1843 et 2024. Source : G.Margain, Vizille route de Vaulnaveys, 1862, MRF, 1862.12 ; Rahoult Diodore, Vizille 11 sep 1843, 1843, BMG, R.90514 ; Photo Quentin Jagodzinski, novembre 2024

Au terme d'une séquence de deux siècles, courants du début du XVIIe siècle au début du XIXe, les fondations du développement de Vizille sont solidement établies. L'exploitation des richesses économiques du bassin entre ces deux siècles et les investissements publics sur les infrastructures routières de la région, illustrent la structuration progressive d'une ville dynamique. Confirmant toujours davantage son rôle de nœud routier, la ville étend son réseau grâce à un pont moderne jeté sur la Romanche et emprunte la voie à un essor économique sans précédent. Pilier du réseau, la défense du pont contre les eaux permet au tissu urbain de se projeter vers l'ouest et plus globalement, l'appivoisement de la Romanche et de ses résurgences symbolisent le triomphe des aménagements humains sur les contraintes naturelles du territoire.

Mise au pas, la topographie du bassin est dépassée par l'ingénierie humaine et ni les reliefs, conquis et percés, ni les eaux contenues et canalisées, ne semblent à présent pouvoir résister aux velléités de la cité. Bien sûr, ces données restent structurantes, mais contrairement à l'emprise foncière du château, elles paraissent être, au début du XIXe siècle, des obstacles surmontables.



Extrait du cadastre Napoléonien de Vizille. Dressé en 1823, le document montre à la fois l'extension de la ville à l'ouest au début du XIXe siècle suite à la réalisation du Grand Pont et la rectification des canaux, notamment au nord de la ville. Source : Cadastre Napoléonien, Vizille, 1823, ADI 14P4/231

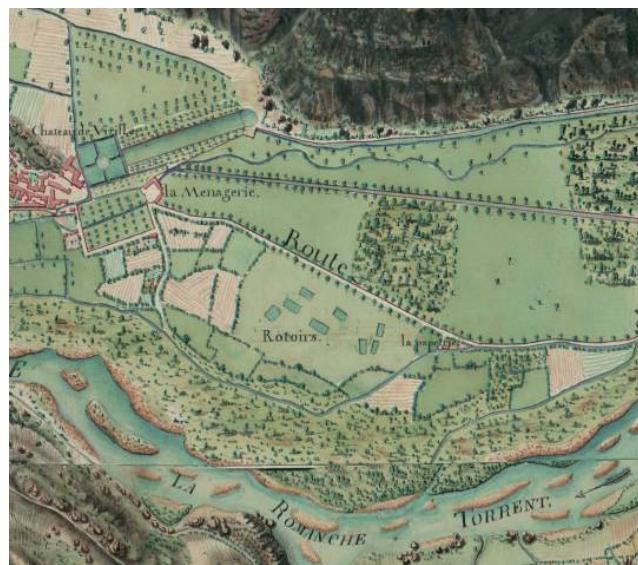
château les Perier, nouveaux maîtres de Vizille depuis 1778, apparaissent comme une dynastie clé d'une ville prête à recevoir l'onction de la Révolution Industrielle. En passe d'entrer dans la troisième phase de son histoire, Vizille bouillonne, fume. Entrant dans une époque de rupture, elle voit la coexistence des logiques d'Ancien Régime et la montée en puissance d'un capitalisme industriel. Elle se modernise et s'industrialise tandis que sa campagne éprouve un exode rural important. Ville cœur de son microcosme, elle témoigne à échelle réduite des dynamiques du territoire national et donne à voir une synthèse condensée des évolutions économiques, sociales et technologiques de son temps.

AUX ORIGINES DE LA FABRIQUE VIZILLOISE : LA MANUFACTURE PERIER

La présence de cultures de chanvre sur les terres humides du Grand Plan, dans la vallée de Vaulnaveys et sur les îles de la Romanche, témoigne d'une activité textile ancienne dans le bassin vizillois. Dès la période médiévale, la plante est cultivée du printemps à la fin de l'été puis ramassée pour être mise à rouir. Plongé dans des bassins d'eau claire, le chanvre est mis à pourrir pendant plusieurs semaines. Le processus vise à détruire certains éléments organiques fixant les fibres des tiges entre elles afin de rendre le matériau plus facile à travailler. Au XVIII^e ces plusieurs de bassins, alimentés par des canaux dérivés de la Romanche, sont présents au nord de la papeterie, à l'Île Rare³⁵. Après avoir été séchées et séparées des résidus d'écorce, les fibres râches sont travaillées par des battoirs mis grâce à un moulin à eau, puis peignées et filées en bobines d'étoffes prêtes à être tissées. Cette activité annexe réalisée en parallèle des travaux agricoles, alimente principalement

³⁵ Atlas de Trudaine pour la généralité de Grenoble, R. n° 110, Grenoble, Haut-Dauphiné, n° 2, Petite route de Grenoble à Briançon, Portion de route d'en deçà «Vizille» allant bien au-delà longeant le torrent de «Romanche», 1745-1752, AN

les besoins des foyers en cordages, vêtements, draps et sacs de toile. Les fibres les plus soyeuses sont quant à elles expédiées dans le midi où elles peuvent être vendues à bon prix³⁶.



Atlas de Trudaine pour la généralité de Grenoble, R. n° 110, Grenoble, Haut-Dauphiné, n° 2, Petite route de Grenoble à Briançon, Portion de route d'en deçà «Vizille» allant bien au-delà longeant le torrent de «Romanche», 1745-1752, AN CP/F/14/8478, n°80 (détail)

Dans le dernier quart du XVIII^e siècle, cette production artisanale va cohabiter avec la première véritable fabrique textile de Vizille fondée par la dynastie des Perier au sein même de leur château³⁷. Issue de la bourgeoisie dauphinoise politique et commerçante³⁸, Claude Perier s'engage à donner littéralement ses lettres de noblesse à la famille. En profitant de l'héritage de ces aïeux et en entreprenant une carrière dans le monde de la finance grâce à un établissement de crédit, il tisse de nouveaux réseaux. Maillon essentiel des circuits bancaires unissant Lyon à Grenoble, Claude Perier devient rapidement un acteur d'importance cruciale pour la

CP/F/14/8478, n° 80

³⁶ François de Neufchâteau, Dictionnaire d'agriculture pratique, PLXXIV, Aucher-Eloy, Paris, 1827

³⁷ Pierre Barral, *Les Périer dans l'Isère au XIX^e siècle*, Paris, PUF, 1964

³⁸ Son père Jacques et son grand-père maternel Claude Dupuy ont tous deux exercé les fonctions de consul (charge semblable au rôle de maire) à Grenoble. Notons que Jacques avait fait fortune dans le commerce du chanvre. Élément préfigurant le futur de la famille puisqu'elle s'oriente vers le commerce de toiles.

province, les capitaux lyonnais alimentant alors une partie des entreprises dauphinoises, notamment dans le secteur du textile³⁹.

Capitaliste préindustriel, Perier diversifie ses activités. En 1777 il loue une aile du Château afin d'y installer une manufacture. La fabrique, installée dans l'ancienne salle d'armes, produit d'abord des papiers peints avant de se transformer en une imprimerie d'étoffe spécialisée dans les Indiennes.⁴⁰

En 1778, sa réputation lui permet d'être nommé secrétaire du Roi à la Chambre des comptes du Dauphiné. La charge étant anoblissante, il bénéficia d'un nouveau statut et rachète alors le château de Vizille au duc de Villeroy, dernier héritier des Créquis-Lesdiguières. Une fois le domaine obtenu, Claude Perier va louer sa fabrique à de grands industriels genevois, les Fazy afin de minimiser les risques financiers et apporter la qualification technique manquant à l'entreprise pour se développer. Cette recherche de performance s'observe dans le recrutement d'une main-d'œuvre spécialisée et de techniciens étrangers suisses et alsaciens, alors en avance sur les connaissances des procédés de l'industrie textile. Débute ainsi une longue collaboration avec ces réseaux industriels, qui se poursuivra jusqu'à la Restauration et sera consolidée par des liens matrimoniaux et financiers que les Perier vont s'évertuer à nouer avec la bourgeoisie rhénane. Renforcée par ces alliances, la manufacture prospère rapidement. En 1787, elle emploie 69 ouvriers pour une production estimée à 12 000 pièces par an.⁴¹

39 Boris Deschanel Assignats et stratégies marchandes : l'exemple de la famille Perier et de ses relations d'affaires in « Les dynamiques économiques de la Révolution française », Colloque des 7 et 8 juin 2018, p. 375-391

40 Ces étoffes de coton peinte ou imprimée, fabriquée en Inde, puis imitée par les manufacturiers européens se présentent sous la forme de tissus ornant des motifs rouges du fait de la teinture de garance utilisée pour leur confection

41 Nicole Thévenet, Musée de la Révolution Française, Les Perier, l'ascension économique, politique et sociale d'une dynastie de bourgeois dauphinois, dossier pédagogique, p.3.



Le château de Lesdiguières à l'époque des Perier, avant l'incendie de 1865. La manufacture est dans l'aile sur la droite de l'image
Source : Dumoncel, Le château de Vizille avant l'incendie du 17 février 1865, MRF



Indienne sur coton de la fabrique Alsacienne
Source : Détail d'Indienne, Impression à la planche sur coton, Manufacture mulhousienne, vers 1760, Musée de l'Impression sur Étoffe de Mulhouse

En soutenant la Révolution, la famille Perier passe à la postérité en abritant dans son château la réunion des premiers États généraux du Dauphiné, le 21 juillet 1788. Cette position n'est pas étonnante et correspond en réalité assez bien au projet

d'une bourgeoisie capitaliste, pour qui l'accès à la noblesse à la fin du XVIII^e siècle fut un moyen et non une fin. En phase avec les enjeux de l'époque, Claude Perier fait partie d'une génération d'entrepreneurs à la fois témoins et acteurs de la Révolution Industrielle pour qui la richesse ne provient pas de la thésaurisation des revenus issus de privilège, mais bien de l'investissement et de la gestion d'entreprises rentables. En 1789, les Perier forment un véritable réseau hiérarchisé, profondément ancré dans les dynamiques économiques d'un territoire allant du Champsaur au Lyonnais. À sa tête, Claude Perier, ses fils et une branche cadette de la famille, dominent le secteur de la finance, tout en se consacrant simultanément à des activités de production et d'échange. Leur prééminence financière – associée à des alliances matrimoniales et entrepreneuriales – leur assure un contrôle sur un ensemble de négociants dauphinois de rang second, situés dans plusieurs villes clé du Dauphiné (Grenoble, Voiron, Gap, Serres). Ces commerçants intermédiaires assurent de leur côté des fonctions marchandes et financières dans leurs villes respectives et dans plusieurs sous-régions dauphinoises, où ils relaient aussi les intérêts des Perier.⁴²

A Vizille même, une large partie des habitants bénéficie directement ou indirectement des revenus de l'industrie qui y est installée⁴³. Ainsi, bien que l'épisode révolutionnaire laisse quelques séquelles au château et entraîne une diminution de la production de la fabrique d'indiennes, la demeure est relativement épargnée par les foudres de la population.

À la mort de Claude Perier en 1801, son fils Augustin hérite de la manufacture. Suivant les traces de son père, il s'engage dans l'aventure industrielle et construit dans le parc un atelier

⁴² Boris Deschanel, « Assignats et stratégies marchandes : l'exemple de la famille Perier et de ses relations d'affaires », In : *Les dynamiques économiques de la Révolution française*, acte de colloque, 7 et 8 juin 2018, p. 375-391

⁴³ François de Neufchâteau, *Dictionnaire d'agriculture pratique*, Aucher-Eloy, Paris, 1827, p.347.

de tissage de coton en 1810, et une filature dans l'ancienne ménagerie du parc neuf ans plus tard. À cette époque, les procédés techniques mis en place tentent d'imiter les fabrications anglo-saxonnes alors très en avance. Les Indiennes sont alors imprimées par des procédés mécaniques grâce à des machines alimentées par vapeur.

Malgré les efforts pour se moderniser, l'entreprise affiche des pertes. En novembre 1825, la situation devient critique. Un incendie, parti des vieux quartiers de la ville, ravage l'aile nord du château. La reconstruction est rapide et la mise en place d'ateliers provisoires permet de ne pas interrompre le travail des ouvriers. Le désastre apparaît rapidement comme source d'opportunités. Au début des années 1830, sous l'impulsion de Jean-Baptiste Lecomte, responsable de l'établissement aux ordres des Perier, une nouvelle direction est donnée à l'entreprise : le marché ayant évolué et la mode des cotonnades passée, les locaux seront à présent dédiés à l'impression sur soie et traiteront avec des maisons lyonnaises⁴⁴. Cette mutation est entamée avec l'aide de la famille d'imprimeurs sur étoffe Lyonnaise Revilliod⁴⁵, ayant en 1816, adapté les procédés de l'indiennage sur coton à la soie⁴⁶. En 1839, Adolphe Perier, fils d'Augustin, abandonne finalement la gestion de l'entreprise et la démembre, louant séparément la filature de coton à Martin Gassaud⁴⁷, et les ateliers d'impression à François Revilliod⁴⁸.

⁴⁴ Valérie Huss, « La manufacture Brunet-Lecomte de Bourgoin-Jallieu (Isère) », In : *Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie, Mémoires d'industries*, sous la direction de Chantal Spillemaecker, Jean Guibal et Marie Grenier, n° 2-4, 1996, pp. 65-78

⁴⁵ François Revilliod est décrit comme « l'un des plus habiles et des plus ingénieux dessinateurs d'étoffes de la fabrique de Lyon ; il a inventé les étoffes chinées imprimées sur chaîne » sa manufacture d'impression sur soie occupe 200 ouvriers en 1847. *Esmonin et alii, La révolution de 1848 dans le département de l'Isère*, Allier, Grenoble, 1949, p.XV ; A priori, son père, Charles Revilliod est un industriel spécialisé dans la transformation de la soie, installé à Lyon depuis au moins les années 1820. « Les archives des inventions nouvelles » de 1824 rapportent ses recherches pour la création d'une nouvelle étoffe de soie diaphane destinée à l'ameublement et la revue *Tablette* du 27 septembre 1823 nous apprend que M. Revilliod aurait donné un exemplaire de sa nouvelle création à la Duchesse du Berry lors d'une exposition des produits de l'industrie française.

⁴⁶ Syndicat des fabricants de soieries de Lyon, *La Soierie de Lyon : organe du Syndicat des fabricants de soieries de Lyon*, Lyon, 1928, p.216ww

⁴⁷ Choulet, Eugène, *La Famille Casimir-Perier, étude généalogique, biographique et historique, d'après des documents des archives de Grenoble, de Vizille et de l'Isère*, J. Baratier, Grenoble, 1894, p.350.

⁴⁸ ADI 11 J 124 (121-126), impression sur étoffe : bail sous seing privé passé par Adolphe Perier à François Revilliod de

Avec cette première fabrique moderne, Vizille, déjà profondément marquée par la proto-industrie, cède de façon précoce aux sirènes de la Révolution Industrielle et ouvre son territoire à de jeunes familles de soyeux lyonnais pour qui la région va être source d'opportunités et de développement. Leur influence, leurs d'investissements et leur capacité à lier une petite ville alpine à un marché mondialisé va permettre au bourg de connaître un rayonnement et un développement sans précédent à partir des années 1840. La concordance d'activité industrielle et commerciale avec des logiques agricoles toujours dominantes au début du XIX^e siècle, donne à voir une ville aux multiples facettes. Celle d'un bourg de campagne riche en patrimoine historique, côtoyant un environnement bucolique composé de vastes champs et de nombreux canaux aux rives arborées. Celle aussi d'un bourg agité, parcouru par un ballet incessant d'ouvriers, de marchands, de chariots et de calèches tirées par des mules ou des chevaux. Celle enfin d'un bourg parsemé d'activités industrielles et artisanales aussi nombreuses dans leur taille et leur forme que dans leur fonction.

Une description du château de Charles de Rémusat (époux d'une des filles de Claude Perier) au début du XIX^e siècle, permet de bien capter ce mélange des genres et l'amplification de cet écho de modernité dans l'écrin de verdure que constitue la basse vallée de la Romanche : « *Un bel étang régulier, bordé de vieux peupliers, formait le point de vue principal du château. Au-delà des rochers boisés commençait le premier gradin des montagnes, au pied duquel un heureux mélange de bocages, de pelouses, de longues allées, de sources d'eau vive et de ruisseaux clairs et rapides composait avec quelques cultures entremêlées, ce qu'on appelait le grand parc. Il y avait peu d'art et d'unité dans cet ensemble dont la richesse des végétations et des*

l'établissement d'impression à façon du château de Vizille, 20 août 1853



Vue de Vizille depuis Cornage. Le bourg est entouré de champs cultivés. Contrairement aux époques postérieures, ses bâtiments industriels sont perdus dans la masse du bourg. Dans le détail au milieu, le bâtiment au toit gris est celui de la filature du château. Source : Anonyme, Vizille depuis cornage, vers 1850, MRF, 2010.2



eaux faisait la vraie beauté. L'industrie employait ça et là ces prairies, ces ruisseaux, ces chutes pour le blanchissage, le séchage, le lavage et le mouvement des usines. Cette alliance d'un site agreste, grandiose comme la nature dans les montagnes, avec les souvenirs et les monuments de la féodalité, ou plutôt de l'aristocratie, et les œuvres remuantes et bruyantes de l'industrie moderne offrait un frappant spectacle et comme un tableau rassemblé des richesses combinées du sol et de l'histoire de France.⁴⁹ »

⁴⁹ Charles de Rémusat, *Mémoires de ma vie*, t. II, « La Restauration ultraroyaliste, la Révolution de juillet, 1820-1830 », Paris, Plon

ÉCONOMIE LOCALISÉE, ÉCONOMIE MONDIALISÉE

Tournée vers l'extérieur, l'économie Vizilloise profite des richesses naturelles de son territoire et les fruits de son industrie sont en partie mis à profit au sein même du canton. Ainsi, la ville bénéficie au XIX^e siècle d'éléments que nous définirons aujourd'hui comme faisant partie d'une « économie circulaire ». Bien que le terme soit anachronique et les enjeux différents, les logiques qui prévalent sont les mêmes : mettre à profit les richesses du territoire et entretenir des relations symbiotiques entre les structures afin de profiter d'une limitation des déplacements de matériaux et une utilisation optimale des ressources.

Une économie circulaire

Deux exemples sont assez représentatifs de ce phénomène. D'abord concernant le travail du plâtre. Cette industrie déjà bien développée au XVIII^e siècle va connaître un certain essor avec l'utilisation de plus en plus importante de matières non biologiques pour l'amendement des terres. En 1828 le rachat de terres par M. Sapey, permet de développer l'exploitation du plâtre de la rive gauche de la Romanche avec la construction quatre nouveaux piloirs et un moulin à moudre le plâtre blanc au niveau de la Commanderie⁵⁰. La construction de ces nouvelles infrastructures coïncide avec des difficultés pour l'industrie papetière à s'approvisionner en chiffon, matière première privilégiée pour la pâte à papier. Les fabricants papetiers de Vizille, comme d'ailleurs, cherchent donc à cette époque une substance pour « combler » la pâte et en augmenter la masse. Si le kaolin ou la porcelaine jouent ce rôle d'adjvant, le plâtre blanc, plus accessible et moins cher lui est rapidement préféré. Puisqu'il est produit localement, les établissements

⁵⁰ A. Bourne, *Op. cit.*, pp. 234-235

papetiers des Peyron au Chaudon vont pouvoir commander les poudres de gypse dont ils ont besoin aux usines de M. Sapey. Cette union commerciale et industrielle se traduit physiquement sur le territoire puisqu'un pont en bois dit « Pont Bottu » est construit pour lier les carrières de La Touche et Saint-Firmin au sud vizillois⁵¹. Le succès de cette alliance contribue probablement à la bonne réputation du matériau et les plâtres de la Romanche sont expédiés dès les années 1830 dans toute la France, en Italie, en Piémont, en Suisse, en Belgique, en Hollande, pour être aussi bien employés par les papetiers que les fabricants de toiles de coton, qui bouchent à bas coût les vides des tissus légers en y agglomérant ce même plâtre... Dans un retour d'usage inattendu, les plâtrières de Vizille profitent une nouvelle fois de l'industrie locale en venant répondre à des problématiques rencontrées à la fabrique de coton de la filature du château.



Vue du Grand pont et probablement du pont bottu reliant le Chaudon aux carrières de plâtre de Notre-Dame-de-Mésage en amont sur la Romanche. Source : Monso, La route de Laffrey, Vizille Grenoble, from the road to La Mure, Litographie, 1840, MD, 2007.10.39

⁵¹ Ce pont est tombé en ruines lors du ralentissement de l'exploitation, au grand regret des habitants de Notre-Dame-de-Mésage, à qui il permettait l'hiver de venir travailler aux papeteries de Vizille.

Le second exemple de ce phénomène peut être observé dans la symbiose unissant l'imprimerie sur soie du château et la fabrique de noir végétal du Chaudon⁵². Dirigée par Mr. Chatrousse et Mr. Minder, l'entreprise proche des bâtiments de la papeterie Peyron exploite le bois de châtaignier pour produire de l'acide gallique. Réduit en copeau, le bois mis à macérer dans des cuves permet en effet d'obtenir un suc concentré de couleur noire propre à être utilisé en tant que teinture. Remplaçant la teinture aux brous de noix, deux fois plus chère, le noir de châtaignier est utilisé au milieu du XIXe siècle par les teinturiers lyonnais⁵³. Aux vues du contexte, il est très probable que le bois de châtaignier, très présent sur le territoire ainsi que l'usine d'impression du château de M. Revilliod où avait travaillé M. Minder, ait conditionné l'installation de cette fabrique de noir végétal. Par ailleurs, un second débouché territorial a sans doute permis l'épanouissement de cette petite usine. En effet, dans les années 1850 deux tanneries sont présentes à Vizille. Or le travail des peaux à cette époque requiert également l'utilisation de tannins végétaux, notamment extraits du chêne et du châtaignier.

En 1867, alors que les progrès de la chimie permettent de produire du colorant synthétique à moindre coût, la petite fabrique de noir végétal disparaît. Pourtant la fin de cette « première vie » n'est que le début d'un nouveau cycle. En effet, l'usine sera transformée successivement en scierie, battoir à céréales, fabrique de feutre avant d'être absorbée en tant qu'annexe de la papeterie voisine. Ce mouvement n'est pas particulier à cette fabrique de teinture. En réalité, il peut être observé dans la majorité des lieux de production du territoire vizillois, à différentes échelles. Symptôme d'une vivacité industrielle, la « régénération permanente » des

52 En 1855, la fabrique est représentée dans le catalogue officiel de l'industrie ; Weltausstellung : E. Panis (1855, Paris), 1855, p.71

53 Jean-Baptiste Dumas, Précis de l'art de la teinture, Bechet Jeune, 1846, p.304

structures de production apparaît comme le témoignage d'une époque d'évolution rapide des technologies et savoirs-faire autant qu'une intensification du dynamisme économique de la ville.

Une régénération permanente

La fonderie Saint-Joseph inaugurée en 1851⁵⁴ est un exemple parlant de la détermination à utiliser les ressources locales et de la capacité des lieux de production à se réinventer contextuellement. Ses origines peuvent être identifiées dans le projet de fonderie mené par la Société Anonyme des Fonderies de Vizille en 1824, qui visait l'installation le long de la Romanche⁵⁵ en aval du grand Pont, d'un haut fourneau capable de traiter la fusion des minerais de fer du bassin de la Romanche par une combustion à l'anthracite, un charbon local inondant alors le territoire. Cependant les tests réalisés lors des premières années de fonctionnement de l'usine ne permettent pas d'obtenir un métal de valeur, l'anthracite amalgamant trop d'impuretés dans la fonte lors de sa fusion⁵⁶.

Après quatre années d'essais infructueux, les Fonderies de Vizille sont liquidées et vingt ans plus tard, un nouvel essai est tenté par M. de Certeau, un magnat des mines, responsable de la Société des Mines d'Oulles. Sur les terres nouvellement gagnées sur la Romanche, près de la gorge de l'Etroit, il fait édifier en 1851 une nouvelle usine, dite « Fonderie Saint-Joseph ». Outre les constructions servant aux travaux métallurgiques, l'établissement renferme de grands hangars pour les combustibles, des magasins pour les produits, des logements pour le directeur et les ouvriers, ainsi que des jardins et un

54 Courrier de l'Isère : journal administratif, politique et littéraire, 33e année, n°4986, 1851-08-09

55 Fer de la Motte, de Mésage et St Barthélémy ; Ecoles des Mines, Annales des Mines, série 1, volume 13, Image 177, 1826, [en ligne] <https://patrimoine.minesparis.psl.eu/scripto/transcribe/47/7059>

56 Émile Guemard, Statistique minéralogique, géologique, métallurgique, et minéralurgique du département de l'Isère, F. Allier, 1844 pp.721-722

bois pour l'agrément et les besoins du personnel. Cette usine qui occupe quinze ouvriers va se spécialiser non plus dans le travail du fer, mais dans le traitement des plombs argentifères d'Oulles⁵⁷. Vendue à la société Franco-Savoisienne qui continue l'exploitation de métaux importés depuis le nord des Alpes à Vizille, elle disparaît en 1876 pour être remplacée par une filature de soie pendant deux ans, puis une fabrique de carton à partir des années 1880.

Les exemples d'usines émergeant pour quelques années ou décennies sont légion à Vizille. Cependant nous voyons se dessiner une constante qui permet à la ville de ne pas ralentir son développement : les usines désaffectées laissent derrière elles des locaux qui sont réemployés pour d'autres usages et d'autres formes de productions.

En somme, l'évolution de la croissance industrielle de la ville apparaît très organique. Les manufactures trop spécialisées ou dépendantes du contexte local tombent rapidement en désuétude. Les coquilles vides des usines obsolètes viennent alors servir de terreau fertile à la naissance de nouvelles entreprises ou à l'épanouissement de plus puissantes. Au début du XIXe, ce phénomène peut en partie s'expliquer par la réutilisation du matériel moteur des usines installées favorablement au plus près des canaux, notamment du Gua et des Martinets, à une époque où l'accès à une source d'énergie est encore fortement lié au courant de l'eau. Avec l'indépendance énergétique qu'offre le charbon, le gaz puis l'hydroélectricité, l'accès à une prise d'eau reste toutefois un élément essentiel étant donné son action au sein de nombreux procédés industriels. Témoignage des dynamiques économiques au cours du temps, cette réutilisation de l'existant est un phénomène ancré sur le territoire. Les bâtiments de la parcelle 445 sur la rue Casimir Perrier sont notables à cet

⁵⁷ Annales des Mines, série 4, volume 13, Image 371, 1848, [en ligne] <https://patrimoine.minesparis.psl.eu/scripto/transcribe/97/23898>

égard puisqu'ils furent utilisés au début du XIXe siècle comme battoire à chanvre, avant de devenir piloir à plâtre, puis convertis en un moulin à blé, avant de se transformer en tannerie (Tannerie Allemand) dans les années 1880⁵⁸. Ce phénomène va se pérenniser au début du XXe siècle. Ainsi la filature de coton du château, ancêtre des bâtiments purement industriels de Vizille, a longtemps gardé de son utilisation première le nom de « la Filature ». Après sa reconversion en filature de soie au cours des années 1880, le lieu a attiré de 1900⁵⁹ à 1907 une éphémère industrie de chocolat et pâtes alimentaires.

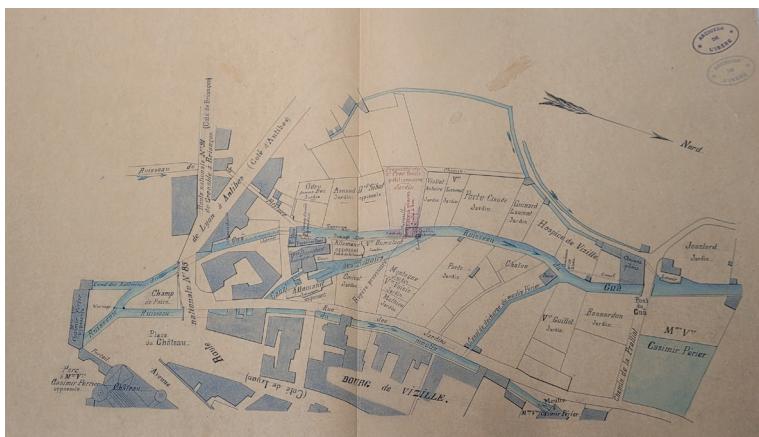
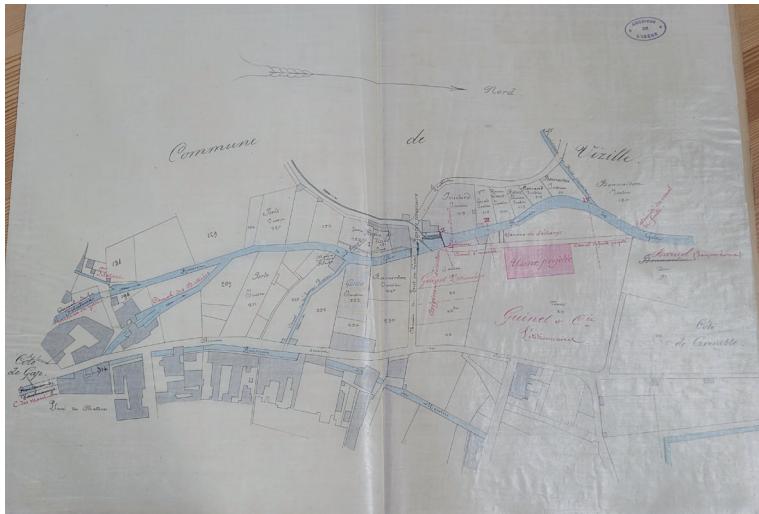
Institutionnalisant cette régénération, la ville au tournant des années 1910, met finalement en place des mesures afin de maintenir l'intégrité des locaux industriels pour l'installation éventuelle de nouvelles entreprises.



Moulin du Pétillon avant l'affaissement de sa toiture, au début du XIXe siècle les bâtiments attenant au canal furent utilisés comme battoire à chanvre puis piloir à plâtre avant de se transformer en un moulin à blé, une tannerie pour redevenir un moulin à huile.
Source : Moulin du Petillon, M.C Argoud, 2012, Mairie de vizille

⁵⁸ Marie Claude Argoud, Les Tanneries de Vizille, dossier de travail

⁵⁹ ADI 11J219, Vente passée par Jean Imbert à la « Compagnie dauphinoise d'alimentation Guillot, Ney et Cie », d'un tènement d'immeubles dénommé « la Filature », J.-L. Pellat, notaire à Vizille, 1er fév. 1900



Plan du gua en 1874 et 1885 dressés dans le cadre des enquêtes pour l'utilisation des eaux du Gua par les industries : Fabrique Guinet (jamais réalisée) à gauche, Tannerie Cros à droite. Source : plan du canal du gua, 1874,1884, ADI 7S2 194

Un entreprenariat hétéroclite

Bien qu'un mouvement quasi organique ou immanent semble organiser le visage de l'industrie vizilloise, notons que ce dynamisme est avant tout le fait de décisions proprement humaines et que cette économie est pollinisée

par de nombreux acteurs aux intérêts capitalistes propres tout au long du XIXe siècle.

Bien que les Perier apparaissent comme une famille structurante de cette économie, le territoire devenu sous leur égide promesse d'opportunité et de développement, reçoit par la suite de nombreux investissements d'aristocrates ou de bourgeois entrepreneurs de la région lyonnaise et du Nord Isère. Ainsi, la fonderie « Saint-Joseph » de Frédéric de Certeau, valorisant les métaux des mines de Séchilienne, est possédée par une grande famille de la Tour du Pin⁶⁰ ayant investi massivement dans des concessions de mines du massif de Belledonne. De la même manière, les plâtrières de Notre-Dame de Mésage, sont exploitées par Charles Sapey⁶¹, magistrat avant d'être industriel, issu d'une famille bourgeoise du Grand Lems.

Reconnue et établie politiquement grâce à des postes institutionnels valorisants (militaire, responsable d'administration publique, notaire, médecin), peu de porosité unit les notables vizillois à l'industrie locale. Ainsi, il semble que jusque dans les années 1850, une nette séparation scinde le milieu industriel et les élites locales de la ville. Il faut attendre 1851 et le rachat de la papeterie par une famille de notaires, les Peyron, pour observer les investissements de la petite bourgeoisie vizilloise au sein des affaires industrielles locales. Entre le milieu du XIXe siècle et le début du XXe, se dessine alors une typologie d'entrepreneurs plus variée. D'une part, celle de la grande bourgeoisie et de l'aristocratie urbaine et périurbaine du lyonnais, d'autre part celle des notables locaux pérennisant et renforçant leurs assises territoriales en devenant à la fois maires et patrons.

⁶⁰ *Courrier de l'Isère : journal administratif, politique et littéraire*, « Avis et Annonces », 1852-10-26

⁶¹ Cours des Comptes, Chambre régionale et territorial des comptes, Dictionnaire historique, généalogique et biographique (1807-1947), Notice SAPEY (ou SAPPEY) Jean Baptiste Charles, [en ligne] <https://www.ccomptes.fr/fr/biographies/sapey-ou-sappey-jean-baptiste-charles>, mis en ligne le 19.12.2022, consulté le 21.01.2025

Un autre type d'entrepreneuriat sociologiquement homogène se dégage, celui lié à des artisans et tenanciers de petites fabriques. Leurs manufactures, héritières de droits d'eau accordés par les seigneurs de Vizille sur les canaux du centre, meuvent des roues qui actionnent moulins, piloirs, battoirs. Parmi ces petits propriétaires bénéficiant du cours d'eau pour lancer des activités industrielles, les tanneurs forment une classe à part. Relativement exclus du reste du corps social du fait de leur métier perçu comme infamant, ces familles se lient entre elles via des mariages. Les alliances de ces familles, en permettant la mise en commun de patrimoine économique et de savoir-faire, vont conduire au renforcement des activités de tannage dans la zone au cours du XIXe siècle. En 1875, Émile Cros, propriétaire de la Motte d'Aveillans et fils d'une bonne famille du plateau matheysin, s'unit à Joséphine Allemand, dont les parents possèdent une tannerie à Vizille. Si cela reste à confirmer, cette alliance semble être un marchepied permettant à Émile Cros de se lancer dans les affaires en investissant le milieu de la tannerie. En 1885, on observe ainsi trois tanneries entre les vannes et le canal des battoirs : la tannerie Allemand, Dumollard et Cros. Leur présence crée un pôle de spécialisation industrielle près du centre-ville, dans une zone originellement dédiée aux activités meunières. Au début du XXe siècle, alors que la tannerie Allemand a été remplacée par les ateliers mécaniques Chalon, la tannerie Cros et son ensemble industriel remarquable apparaissent comme l'une des plus grosses fabriques de cuir du département.⁶²

À partir des années 1860, ce sont des ouvriers qualifiés qui, à leur tour, vont polliniser l'économie locale. C'est le cas pour le charpentier Martin Gassaud, dont les grands-parents habitaient déjà le canton en exerçant cette profession.



La Tannerie Cros à la fin du XIXe siècle, on remarque les cuves de trempage au-devant du bâtiment
Source : Gravure anonyme, Tannerie E.Cros, fin du XIXe siècle, coll. Cros

Devenu directeur de la fabrique de coton du château à trente ans, il investit en 1859 dans une nouvelle fabrique, matrice qui deviendra la future Alliance Textile. De la même façon, Henry Minder, né en 1802 à Mulhouse et dessinateur à l'imprimerie sur soie, a, par son parcours, un profil similaire à Martin Gassaud. Bien qu'émigré de son Alsace natale, il s'unit avec une famille locale, les Collins, avant de fonder avec Chatrousse la fabrique de noir végétal.

Nous le voyons, du noble gérant de loin ses affaires à l'artisan-patron local profitant d'une montée en compétences et d'un parcours plus sinueux, les visages de l'entrepreneuriat vizillois sont multiples. Cependant, dans la seconde moitié du XIXe siècle, celui-ci va être dominé par une nouvelle figure, celle du soyeux lyonnais.

⁶² Marie Claude Argoud, Les Tanneries de Vizille, dossier de travail et « Notice nécrologique, Joseph Cros », In : Ministère de la marine et des colonies, *La Revue maritime*, n°38, Paris, 1873, p.275

LA SOIE, GLORIEUSE INDUSTRIE

En 20 ans, entre 1840 et 1860, l'industrie Vizilloise connaît une grande phase d'expansion. En plus des activités plus ancrées traditionnellement sur le territoire (fonderie, exploitation plâtrière, tissage du coton), une nouvelle industrie, celle de la soie va s'insérer au sein d'un environnement propice, d'ores et déjà jardiné par la famille Perier. Issues d'une phase de décentralisation de la production du Rhône, les soieries fraîchement installées vont progressivement créer un maillage cohérent de grandes structures représentantes d'un type de « féodalisme industriel⁶³ ». Transformant aussi bien physiquement que socialement la ville, les fabriques lyonnaises vont conduire à la construction d'une véritable forteresse industrielle, comprenant leurs propres axes de communication, logements et dépendances. Moteur du premier exode rural, la présence de ces riches entreprises lyonnaises vont ériger Vizille au rang de véritable bastion industriel. Plus important encore, elles vont amener dans leur sillage des techniques de production modernes aboutissant sur un contrôle des âmes et des corps, entamant ainsi une vraie mutation culturelle du rapport au travail dans un bourg encore largement influencé par des mœurs paysannes.

LA PREMIÈRE ÈRE DE LA SOIERIE LYONNAISE 1830-1850

Dans les années 1830, la décision d'Adolphe Perier de transformer la manufacture de toile peinte de son grand-père en fabrique d'impression sur soie conduit à l'importation de nouveaux savoir-faire. Détenteur de techniques permettant

d'adapter l'impression du coton à la soie, François Revilliod, représentant d'une petite maison lyonnaise, prend la direction de l'unité de production des Perier avant de la louer pour son propre compte à partir de 1839. Occupant la quasi-totalité des salles de l'aile est du château ainsi que des bâtiments nouvellement construits à l'entrée du parc, l'industrie est décrite comme « la plus avantageuse pour Vizille⁶⁴ » en raison du salaire élevé des ouvriers et des savoirs techniques détenus par ses graveurs, imprimeurs et chimistes.

Recevant ses tissus de Lyon et les renvoyant dans le Rhône pour finition, la manufacture imprime foulards, mouchoirs, mousselines et robes de soie. Les graveurs et les coloristes, des hommes, représentent les professions les plus qualifiées de la fabrique. Ils préparent pour les uns les teintures, pour les autres les planches et moules d'impression en gravant sur du bois ou du cuivre les dessins envoyés par les fabricants lyonnais. Les 150 imprimeurs sont accompagnés par quasiment autant de femmes qui assurent les finitions. Ce sont des rentreuses, des encadreuses et des laveuses souvent accompagnées dans leurs travaux par des enfants. En 1860, 485 ouvriers et ouvrières travaillent dans cette fabrique⁶⁵.

Véritable appel d'air, l'importation de l'expertise lyonnaise et la bonne réputation de la fabrique de Revilliod conduisent dès 1840 à l'installation d'autres filatures. Important le modèle lyonnais « traditionnel », le tissage de la soie se développe d'abord à façon. Les usines, supports de la production, traitent les opérations préliminaires que comporte le tissage : le dévidage des flottes, l'ourdissage à la main, le doublage et le canetage des trames. Ainsi, en 1840 seule une dizaine de métiers à bras sont installés au centre-ville, dans l'usine de toile de parapluie Chapuys, et le gros de la production (40 à

⁶³ Selon le sens que lui donne Pierre Joseph Proudhon

⁶⁴ A. Bourne, *Op.cit.*, p.186

⁶⁵ Idem, p.188

90 métiers selon les sources) est réalisé au sein des foyers de Vizille, Séchilienne et Vaulnaveys comme activité secondaire.

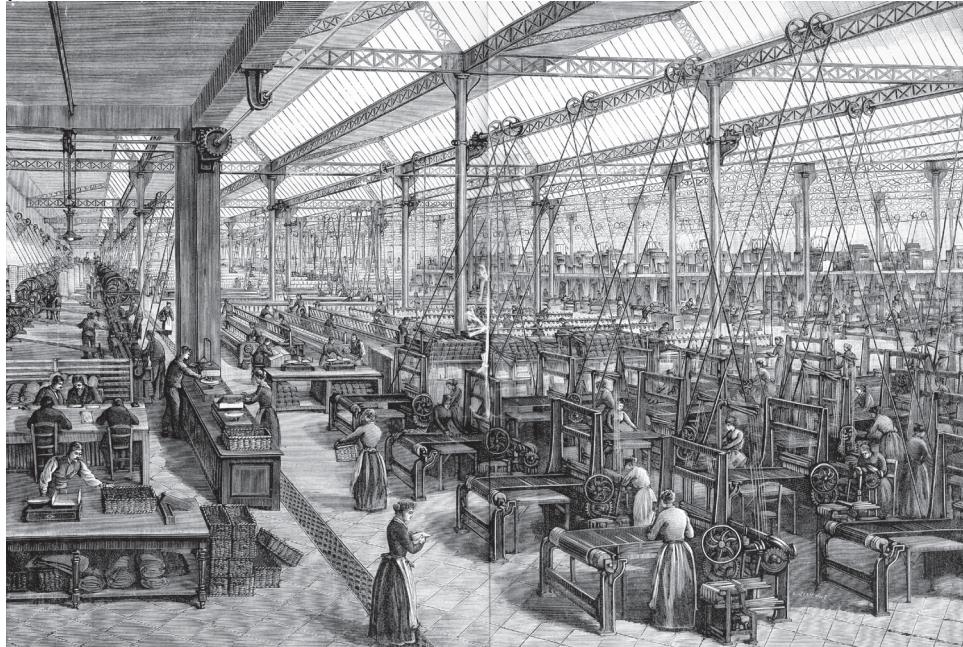
Les raisons de la localisation de cette production à Vizille semblent être avant tout structurelles. En effet, au début du XIXème siècle la fabrique lyonnaise traverse une crise, économique d'abord, sociale ensuite. Reposant sur les canuts, des ouvriers-artisans sous-traitants de l'industrie de la soie, indépendants de statut mais dépendants des marchands-fabricants, la soierie lyonnaise n'a pas de production centralisée. Éclatées entre des centaines d'ateliers, les maisons de soie sont contraintes de négocier avec une population au savoir-faire précieux. Au début du XIXe siècle, l'introduction des métiers jacquart au sein de la profession permet d'abaisser les coûts de la main d'œuvre en réduisant le nombre d'ouvriers par machine. En paupérisant une population déjà fragile, cette révolution technique sème les graines d'une contestation massive. En 1831, c'est la goutte d'eau. La conjoncture économique morose pèse sur la demande de soieries et la faiblesse de l'activité en résultant entraîne les salaires des ouvriers à la baisse. En réponse, les canuts exigent la fixation d'un prix minimum pour leurs étoffes. Devant le refus de leurs acheteurs, la révolte éclate. Pendant quelques jours en novembre 1831, les ouvriers de la soie se rendent maîtres de Lyon et de violents affrontements avec l'armée entraînent la mort de 600 personnes. Cette insurrection n'est pas un élément isolé et une réplique survient en 1834. En réponse, les industriels de la soie décident de « délocaliser » leur production dans des bassins de main-d'œuvre perçue comme moins exigeante, en campagne et notamment en Isère.



Représentation des combats de Lyon entre les canuts et les forces de l'ordre en 1834. Source : Vizille : Horrible Massacre A Lyon, De L'Imprimerie De Belfort, 1834, BNF, QB-370 (93)-FT4

Alors que l'organisation préindustrielle du travail textile induisait une production façonnée dans des petits ateliers à domicile, le progrès technique entraîne une volonté de rationalisation de la production et une concentration de cette dernière dans des bâtiments dédiés. De plus, les grands patrons voient les villes comme des repères d'ouvriers politisés prêts à l'insurrection. Il s'agit alors de trouver de nouvelles terres, où la main-d'œuvre est docile, vierge des idéaux portés par les canuts et loin (aussi bien géographiquement que conceptuellement) de l'héritage sanglant des révoltes lyonnaises de 1831 et 1834. Enfin, depuis le second quart du XIXe siècle, la concurrence entre la soie française et anglaise est rude. Ainsi les soyeux cherchent à rester compétitifs en abaissant le coût des ouvriers. Or les zones rurales apparaissent comme un territoire privilégié pour mettre en place des salaires réduits. La vie y est moins chère

qu'en ville et les familles subsistent encore principalement des profits qu'elles tirent de leurs exploitations agricoles. L'ouverture d'usines dans ces zones permet aux faonniers lyonnais de mobiliser une main-d'œuvre paysanne ayant tout intérêt à équilibrer ses revenus par l'occupation d'un poste stable.



Vue des opérations de tissage de l'usine Tresca (Tissage de Vizille) à la fin du XIXe siècle, chaque machine occupe une ouvrière. A gauche, des hommes semblent affairés aux vérification comptage des pièces manufacturées. Source : A Jeannot, Vizille : usine de tissage, Vue générale intérieure du tissage de Vizille, 1880-1890, MD, A92.132

Vizille est d'autant plus intéressante pour les soyeux sur ce point. Nous l'avons vu, la ville a une tradition industrielle. Grâce aux ressources de son territoire, elle attire depuis la fin du XVIIIe l'investissement d'entrepreneurs isérois et rhodanien et brasse des savoirs et expertises d'ingénieurs de l'est du pays. Grâce à son substrat mêlant logique de développement industriel à un bassin agricole, la région

propose une main-d'œuvre hétéroclite qu'il est aisément d'amener au travail à façon puis en usine pour un prix dérisoire, puisque l'accès à des jardins garantit aux salariés une certaine autonomie alimentaire.

L'aubaine que représente le potentiel ouvrier de la campagne est aussi appuyée par le faible coût et la facilité d'implantation d'une soierie. N'étant que très peu gourmande en énergie, un petit cours d'eau suffit à alimenter une usine qui peut, par ailleurs, déléguer une partie de sa production à domicile. Enfin, en délocalisant la production à une centaine de kilomètres de Lyon seulement, la marchandise, de faible tonnage, mais de haute valeur ajoutée permet dans tous les cas de garder les coûts de transport relativement bas⁶⁶. Enfin, un dernier élément peut expliquer le choix de Vizille : Casimir Perier, alors Président du Conseil des ministres (chef du gouvernement), joue un rôle actif dans la répression de la révolte des canuts en 1831. Dès lors, il est possible que son frère, propriétaire du château de Vizille et de ses industries textiles, aurait pu exercer une influence sur l'installation des soyeux lyonnais dans cette région.

DE NOUVELLES IMPLANTATIONS 1850-1880

Les canuts n'en restent pas là. Organisés au sein d'une société secrète d'entraide depuis 1846 : les Voraces, ils participent très fortement à l'insurrection de juin 1848 en France, et à celle de juin 1849. Ces heurts conduisent à une nouvelle phase de décentralisation s'étendant du bas Dauphiné à la Bièvre, jusqu'aux premières marches des massifs alpins.

Les établissements A. Guinet étudient ainsi leurs options d'implantation dans la ville, tandis qu'en 1849⁶⁷, la société Durand Frères édifie au Péage un vaste établissement de tissage au bout du parc du château, dans une zone encore peu urbanisée ramassée autour du pont de Mésage. Appartenant

⁶⁶ Veyret-Verner Germaine. L'industrie de la soie dans les Alpes du Nord. In : Revue de géographie alpine, tome 30, n°1, 1942, p. 125

⁶⁷ ADI 11 J 88 (100), bail à ferme passé sous seing privé à MM. Durand frères, négociants à Lyon, 30 juin 1849

à une maison relativement ancienne, fondée en 1767⁶⁸ par François Durand, négociant grenoblois et fabricant de gants, l'entreprise ayant migré à Lyon au début du XIXe siècle, se spécialise dans la fabrication de crêpes et de foulards de soie. Si, l'implantation des établissements Durand Frères est sans doute liée à un héritage familial⁶⁹ ainsi qu'à des dynamiques de réseau entre la soierie lyonnaise et la grande bourgeoisie iséroise⁷⁰, il paraît probable que les conflits sociaux et la prospérité des magnaneries implantées en Isère et dans le bassin inférieur de la Romanche (Brié, Montchaboud), aient également contribué à leur installation.

Les tissages Durand-Frères se développent rapidement selon un modèle en rupture avec le paradigme préindustriel lyonnais. Privilégiant le tissage en usine et cherchant à réduire le nombre d'employés travaillant depuis leur domicile, la compagnie s'impose en créant un microcosme autour d'elle afin de contrôler sa main-d'œuvre et de rayonner aussi bien économiquement que politiquement sur la région. En 1854 elle ouvre un moulinage et un second atelier de tissage. Elle construit également des pensionnats pour ses employées et agrandit ses locaux en 1857⁷¹ en ajoutant un parc de 350 métiers à tisser. En moins de 20 ans, elle devient la plus grosse usine du canton. En 1860 « *L'ensemble est un village avec ses rues, ses places, son éclairage au gaz. Six cents jeunes filles des communes voisines et du hameau du Péage forment le personnel. La plus grande partie de ces ouvrières logent et vivent dans la maison ; la nourriture se prépare et se distribue dans une pension alimentaire, dont l'organisation est calquée sur celle de Grenoble*⁷² ».

68 H. Martin, *Lyon exposition universelle de 1889*, Storck Imprimeur, Lyon, 1889, p.104.

69 Eugène Durand, né à Lyon en 1815 et devenu patron en 1839, connaissait probablement la région par son père d'origine grenobloise. De plus en 1780, des matrices cadastrales au péage appartiennent à Léon Durand. La filiation n'est cependant pas certaine.

70 Des accords entre les Perier et les Durand pour leur implantation sont passés en 1852, ADI 11 J 89 131-146

71 ADI 3971W18 Matrice cadastrale Vizille 1826-1914.

72 August Bourne, *op. cit.*, p.188



Les Établissements de Soierie Durand Frères du Péage entre 1905 et 1911. Source : Carte Postale, Vizille, Le Péage, la fabrique de Soieries, Carte postale Papeterie des Alpes, E.Guichard, 1911, coll. Privée

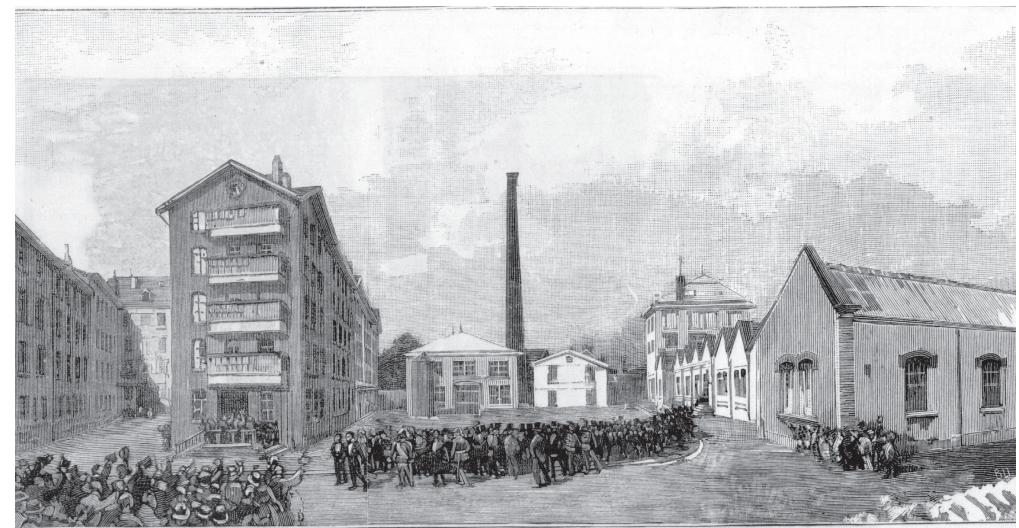


Les Etablissements de Soierie Durand Frères du Péage en 1911. Source : Le dévidage à l'usine Tresca à la fin des années 1880. Source : Vizille : A. Jeannot usine de tissage, Le dévidage sur guindres, 1880-1890, MD

La seconde grande soierie de Vizille à voir le jour après celle de Durand, est la fabrique Bellon. Installée en 1856, elle fut longtemps le symbole du cœur ouvrier de la ville avec ses grands ensembles d'immeubles balisant le paysage urbain dans le prolongement de l'auguste château de Lesdiguières. Dans la juxtaposition de ces deux bâtiments, aux deux extrémités de la place principale de la ville, d'où divergent les grandes routes, ces usines apparaissent comme le symbole de l'évolution de Vizille à cette époque, la traduction sur le terrain de la Révolution Industrielle en marche.

Mobilisant 180 ouvrières en 1860, la fabrique du centre-ville augmente rapidement ses effectifs à 400 dans la décennie suivante et ouvre ses gammes de production à de nouveaux types d'étoffes.

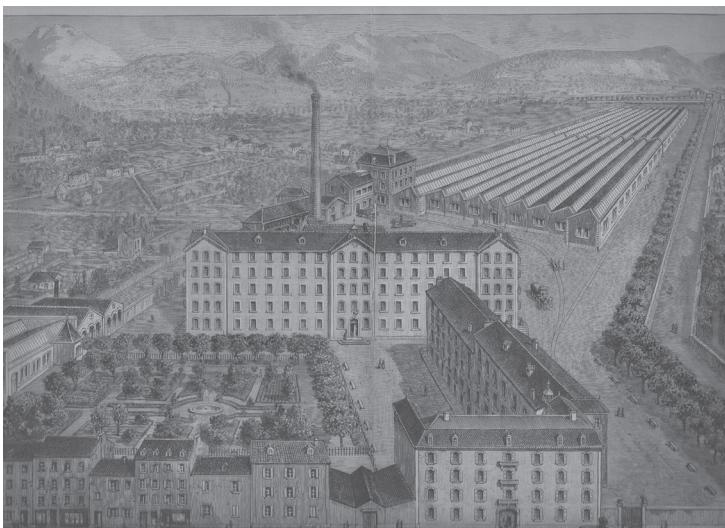
Fondée à Lyon en 1834, cette entreprise connaît une croissance aussi stable que dynamique, passant ses bénéfices de sept millions de francs-or en 1855 à quarante-trois millions en 1875. L'évolution de la dynastie industrielle fera prendre plusieurs noms à ces usines dont « Jaubert » et « Tresca ». Au début du XXe siècle elle se fige sous l'appellation de Tissages de Vizille. Véritable bastion, en cœur de ville, elle forme, tout comme son homologue du Péage, un ensemble cohérent tourné vers l'intérieur, vers sa production et ses enjeux. Reprenant la logique Durand avec moins d'espace, elle crée une véritable caserne à quelques mètres à peine des grands couloirs urbains de la ville (rue d'Italie et rue Neuve). En bordure du site, les hangars, les habitations des patrons, des cadres et des ouvrières cachent à la ville le cœur du complexe : son atelier de préparation internalisant toutes les opérations permettant d'obtenir le fil de soie (dévidage, moulinage, ourdissage, bobinage, cannetage) et son grand ensemble au toit en shed pour le tissage.



Les Tissage de Vizille en 1922, en bord du bourg et de la rue d'Italie (Aristide Briand) leur emprise forme un bastion à l'ouest de la ville. Source : Usine Tresca en 1888 In : Gérard Mingat et Roger Morard, Vizille, regards vers le passé, 1997



Les Tissage de Vizille en 1922, en bord du bourg et de la rue d'Italie (Aristide Briand) leur emprise forme un bastion à l'ouest de la ville.
Source : IGN, Campagne CF00G-681, Cliché 8, 01.01.1922



Les Tissage Tresca en 1894, cette vue d'artiste glorifie l'usine en étirant les grands toits en shed à l'ouest du complexe, leur donnant l'impression de s'étendre sur l'ensemble de la vallée. Source : Les Usines Tresca, In : Les Grandes Usines de Turgan, Etablissements Tresca Frères et Cie, n°40, 1894, p.6

Entre 1856 et 1871 se créent enfin deux nouvelles filatures de soie au sein de matrices préexistantes. Ce sont les tissages du château et ceux de Jandin-Duval, future Alliance Textile, qui s'épanouissent dans les espaces laissés vacants par le travail du coton en crise. Si le tissage du château connaît une fin précoce avant le début du XXe siècle, les établissements Jandin Duval prospèrent sur le même modèle que les deux grandes fabriques de la ville. Internalisant également toutes les composantes de la fabrication de l'étoffe de soie, l'usine structure un dernier de ces pôles de la soie autocentré. Au lieu-dit de la Praliat, dans une zone encore peu urbanisée, elle constitue, dans le prolongement de la fonderie Saint-Joseph sa propre centralité avec ses bâtiments administratifs, ses logements et sa cantine.

L'accélération des années 1880-1900

L'incendie du château de 1865, plus puissant, plus destructeur que celui de 1825, emporte l'aile nord du château réduisant à néant les ateliers d'impression sur soie. L'ampleur des dégâts étant bien trop étendue, les Perier font raser les parties détruites et installent la grande plateforme orientée vers le sud que nous connaissons aujourd'hui. La fabrique n'est jamais réhabilitée.

En 1880, l'industrie textile de Vizille est donc constituée autour des trois pôles majeurs que sont le Péage, la ville et la Praliat. Ces grands bastions employant 4 à 600 employés, sont secondés par des plus petites structures d'une centaine d'employés comme les établissements Guinet et Chapuys. Enfin, l'ancienne filature de coton du château remaniée en filature de soie en 1864 achèvent le maillage industriel du tissus vizillois⁷³.

⁷³ ADI 11J124 154, Bail sous seing privé passé par Auguste Casimir-Perier à Joseph Lambert, 29 nov. 1864

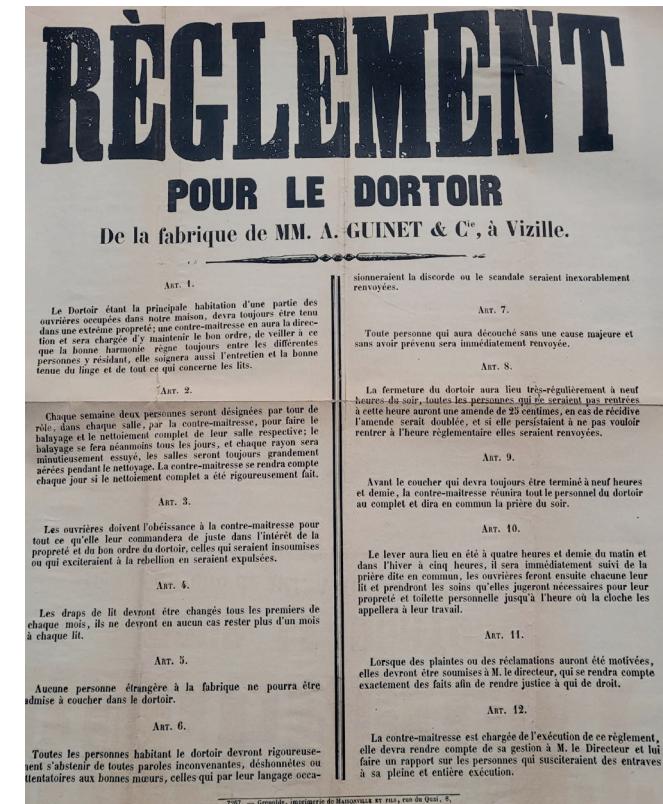


Incendie du château de Lesdiguières, à Vizille (Isère), appartenant à M. Casimir Périer. (d'après le croquis de M. L. Jourdan.)

L'incendie du château en 1865 représenté dans « Le Monde Illustré ». Source : Incendie du château de Lesdiguières, à Vizille (Isère), appartenant à M. Casimir Périer, L. Jourdan, MRF, 1978.1

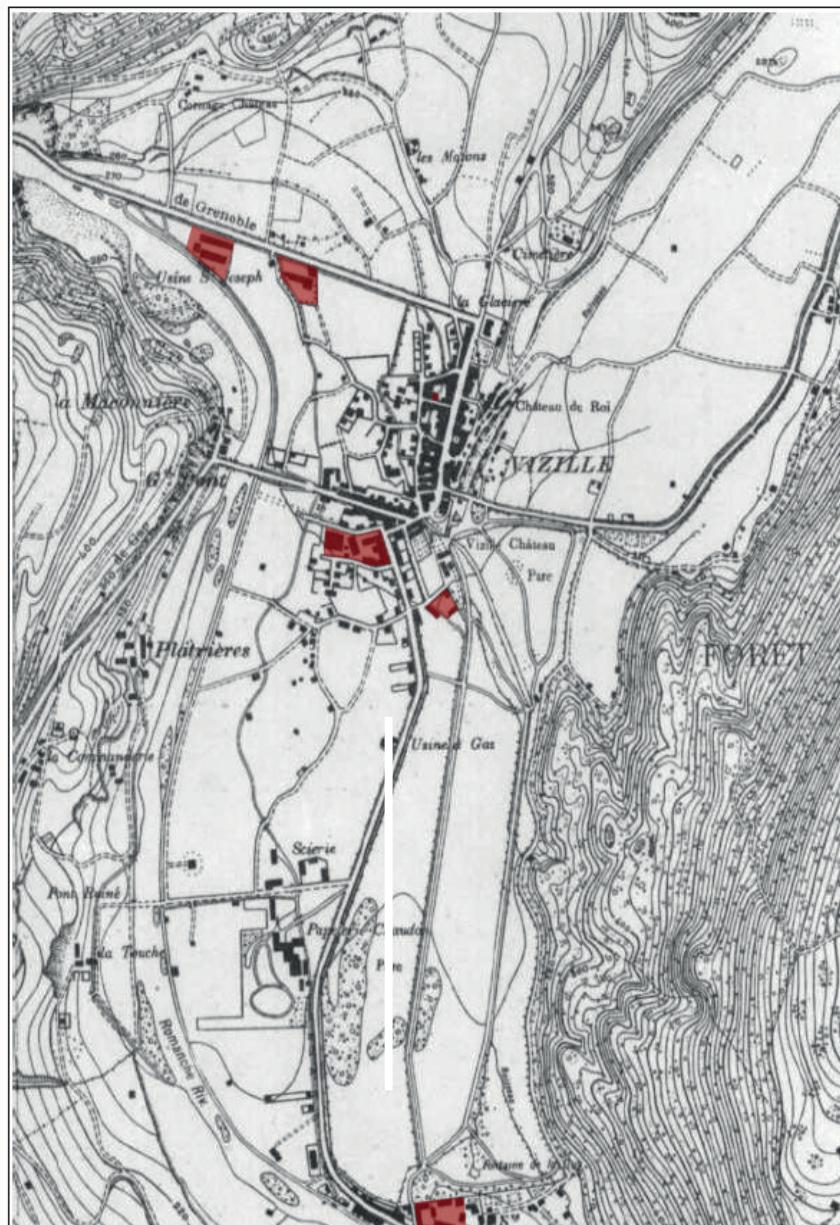
Depuis la création des premières usines jusqu'en 1885, le nombre des métiers à tisser présents en atelier reste inférieur à celui des métiers à domicile. Des familles de tous les villages du canton de Vizille travaillent pour les différentes compagnies lyonnaises installées en ville. Un véhicule apporte les étoffes à tisser et remporte celles qui sont achevées. À partir des années 1890, la proportion se renverse puis diminue avec une extraordinaire rapidité au tournant du XXe siècle. Dans un continuum entamé à partir des années 1850, les patrons cherchent à rationaliser la production en sortant des articles courants à très grand débit. Or, les métiers installés à domicile sont lents et impropre au grand rendement, d'autant plus qu'en usine la mécanisation a fait son œuvre, augmentant les cadences de façon exponentielle et faisant travailler une ouvrière sur deux à quatre machines en même temps à la fin du XIXe siècle. Enfin, la nécessité de porter et de reprendre la marchandise au domicile de chacun, ralentit considérablement l'élaboration des produits. Dans le dernier quart du XIXe siècle les usines pensionnats se

développent donc à Vizille comme ailleurs, en adoptant sciemment une stratégie d'acculturation des jeunes femmes issues d'un milieu rural. Encadrées par des congrégations religieuses, les compagnies lyonnaises proposent de donner « une éducation » aux filles. Une éducation qui se résume à des journées de travail de 12 à 14h, six jours par semaine. Face au discours bien rodé des patrons et aux promesses du revenu stable que permet le travail d'usine, nombreux sont les parents qui donnent leur fille à l'industrie. Ce discours qui s'essaime sur le territoire fait écho jusque de l'autre côté des Alpes. À Vizille, à Voiron, à Renage et ailleurs, des centaines d'italiennes logées et nourries au sein même de l'usine viennent gonfler les rangs d'un nouveau prolétariat féminin.



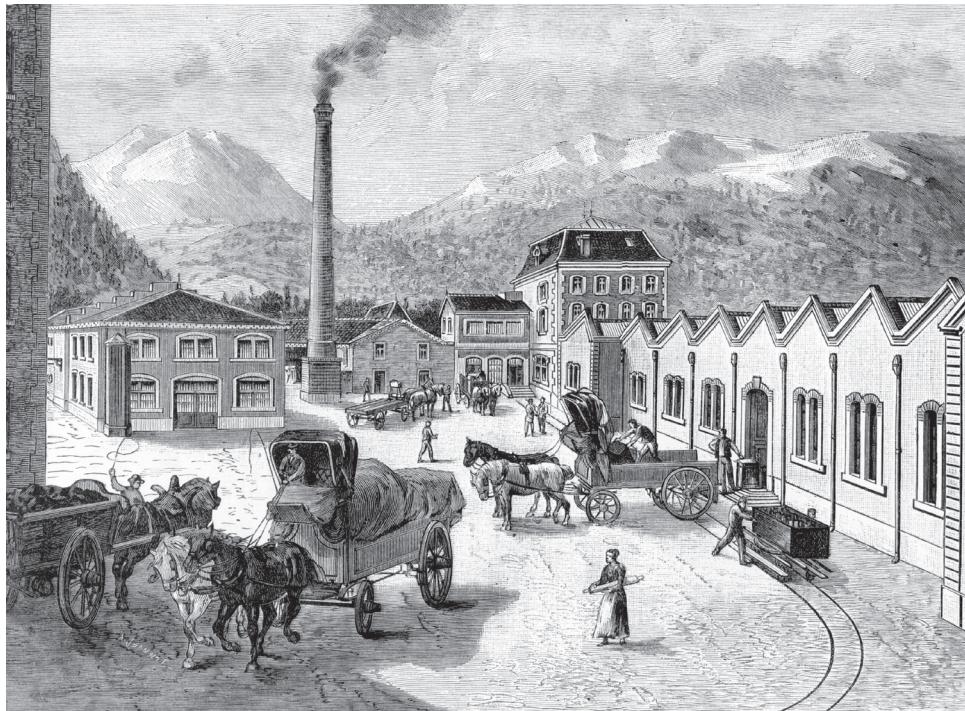
Règlement du dortoir d'un pensionnat de Vizille (Usine Guinet)
Source : Règlement du dortoir de la fabrique Guinet, années 1870, ADI 4E677-116 Fabrique Guinet

Par son poids économique, sa stratégie d'emploi, ses modes de production et sa prise de position géographique, la soierie vizilloise apparaît comme un élément constitutif du visage de la ville au début du XXe siècle. Employant plus de 1000 personnes⁷⁴, sa capacité à faire entrer les paradigmes de l'industrie moderne au sein du bourg avec une production cantonnée à de grands ensembles fermés, fortement mécanisés et gérés par des multinationales déconnectées du territoire, entraîne non seulement une mutation du tissu urbain avec un étalement polarisé mais aussi une mutation culturelle. Si début du XIXe siècle les logiques industrielles et agricoles coexistaient, les usines de soie ont finalement su faire muter la région. Par leur nature, elles n'ont certes pas phagocyté les ressources, mais elles ont profondément changé les mentalités et les conditions de vie des habitants. Dès lors, Vizille n'est plus un bourg, mais une ville moderne, un bastion industriel.

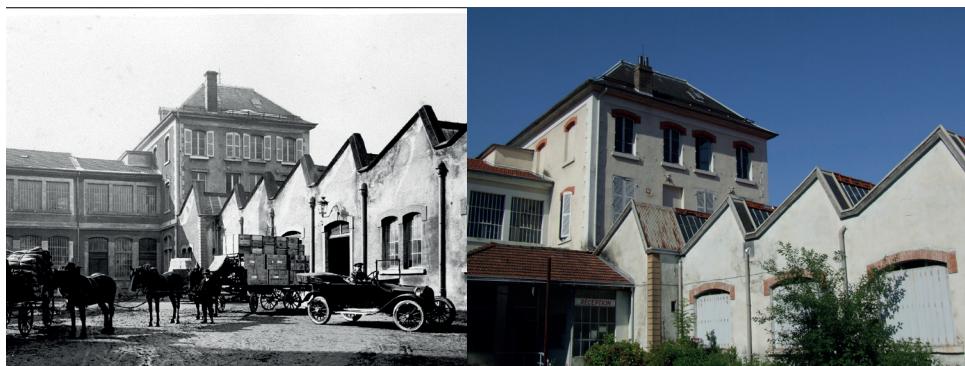


Carte des Pont et Chaussées dressée en 1885, les zones rouges représentent l'implantation des soieries vizilloise à la fin du XIXe siècle. Source : Carte de Vizille par les Pont et Chaussées, 1885, IGA

⁷⁴ A. Allix, *Op.cit.*, p.295 ; en 1913, Vizille dénombre 1132 travailleurs et travailleuses de la soie



L'Alliance Textile au début du XIX^e siècle. On peut observer la présence de terre cultivée en avant du site et ses toits en shed au second plan. A gauche la cheminée et le bâtiment originel de l'usine comprenant les logements des employés. Source : Carte Postale, Vizille (Isère) L'Alliance Textile, Carte postale, MD, I606B



Vue de la plateforme de chargement l'usine Tresca-Tissage de Vizille entre 1895 et 2012. Source : Tissage de Vizille, 1894, MD, I643 ET Tissages vers 1910, MD ET Maison de maître des Tissages avant leur destruction, M.C Argoud, 2012, Ville de Vizille

LA VIE D'UN BOURG EN MUTATION

L'industrie vizilloise, nous l'avons vu, connaît un développement précoce et rapide du fait de la conjonction de plusieurs facteurs. Les ressources naturelles végétales et minérales abondantes, la présence de terrains disponibles et d'eau contrôlée de bonne qualité, ont attiré l'attention de nombreux entrepreneurs. Profitant d'une main d'œuvre bon marché et dynamisée par des dynamiques de réseaux et des contextes sociaux économiques particuliers, leurs investissements et leur implication sur le bassin, ont permis l'épanouissement d'une économie florissante. Frappée de plein fouet par la Révolution Industrielle, ses logiques et ses besoins, Vizille se transforme. Non seulement elle s'étend, mais surtout, elle connaît en l'espace de cinquante ans une évolution drastique du profil de sa population, une remise en question de ses structures traditionnelles, et la déprise des dernières féodalités liées au château et à ses résidents. Déjà tournée vers l'extérieur, la présence d'industries à Vizille et dans la vallée de la Romanche, parachève le désenclavement de la vallée en y invitant l'un de ses plus illustres représentants : le train.

UNE MUTATION SOCIO-ÉCONOMIQUE

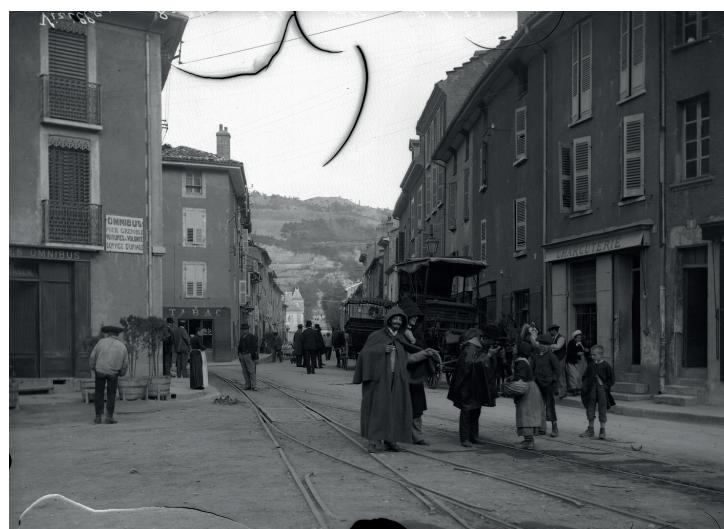
Majoritairement rurale en 1800, Vizille devient urbaine en seulement un siècle. Cela s'observe notamment à l'échelle du canton. En effet, entre 1801 et 1911, le total des habitants du canton de Vizille augmente de 25% en passant de 9 821 à 12 255 habitants⁷⁵. Dans l'ensemble, cette évolution est moindre que dans le reste du département de l'Isère⁷⁶. Pourtant, dans la même période, le bourg en lui-même connaît une

75 A. Allix, *Op.cit.*, p. 299

76 En 1801, l'Isère compte 435 888 contre 568 693 habitants en 1901, soit 30% d'augmentation. INSEE, Données sur la démographie, la population et l'enseignement primaire sur la période 1800- 1925, T87 et T210

progression de 200% en passant de 1600 à 4900 habitants⁷⁷. Cette croissance s'explique par un exode de populations rurales vers le bourg et ses industries et suit la courbe de son développement économique. Ainsi entre 1826 et 1836, lors de l'ouverture de la gorge de l'Etroit, la population croît de 50% en dix ans. Après une période de stagnation entre 1866 et 1881, la courbe de population connaît une nouvelle phase de croissance corrélée aux progrès de la population ouvrière des soieries alors en plein essor.

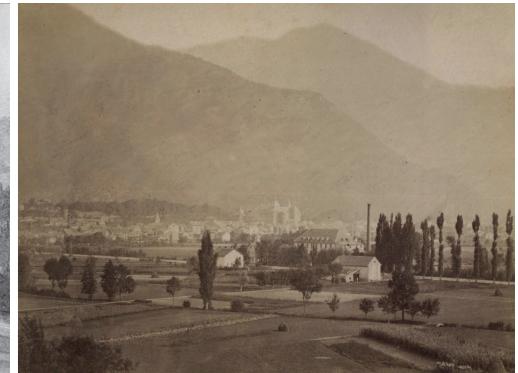
Entre 1890 et 1911, la courbe de natalité est en chute libre et témoigne également d'un changement de paradigmes. À l'influence rurale prédominante caractérisée par un rythme de naissances soutenu, se substitue l'influence industrielle prédominante, et Vizille absorbe, grâce à ses manufactures, les populations de son environnement immédiat. Au recensement de 1911 les chiffres sont clairs : sur 4 102 habitants, les ouvriers représentent 2 000 personnes environ contre 200 agriculteurs occupant les hameaux ruraux, 700 commerçants, employés, propriétaires, fonctionnaires, et 1 200 mineurs de moins de 16 ans.



Le centre-ville de Vizille au début du XXe siècle, le train y côtoie les voitures hippomobiles
Source : Emile Duchemin, Vizille : rue principale, vers 1900, BMG, Pv 13x18 Duchemin C.04

77 A. Allix, *Op.cit.*, p.303

Une des explications de ce paradoxe d'une natalité en berne face à une population croissante est l'immigration des campagnes vers la ville des jeunes femmes. En 1866, l'enquête ministérielle sur les besoins de l'agriculture⁷⁸ est équivoque : le canton de Vizille connaît une hémorragie de sa population paysanne. Les classes les plus pauvres constituées d'ouvriers⁷⁹ agricoles se tournent de plus en plus vers l'industrie, plus rémunératrice. Si les adultes restent attachés à la terre, ce sont les jeunes hommes et surtout les jeunes femmes non mariées qui émigrent vers la ville (1 sur 4 selon l'enquête). L'extrême prépondérance du nombre des ouvrières sur celui des ouvriers, déterminé par les besoins du tissage de la soie, entraîne un déséquilibre démographique menant à une situation de 4 femmes pour un homme à Vizille au début du XXe siècle. Il résulte alors de ce phénomène un faible vivier de couples potentiels et une sociologie familiale particulière : « *A Vizille, il est admis dans les ménages ouvriers que c'est la femme qui travaille. L'homme, il est vrai, peut s'employer au papier et depuis quelques années, de plus en plus, aux usines métallurgiques ; souvent aussi, il pratique une industrie à domicile, mais parfois, il lui arrive de s'occuper simplement du ménage et d'écouler une grande partie de son existence au café ou au jeu de boules. La mère de famille passe ses journées « en fabrique », même lorsqu'elle a deux ou trois enfants*⁸⁰ ». Cette particularité s'efface dès que l'on sort de la ville, la Romanche moyenne ou le bas Drac, employant une majorité d'ouvriers masculins au sein de ses usines (papeterie, métallurgie et houille blanche).



Vue du bassin de Vizille depuis cornage au début et à la fin du XIXe siècle. Source : Alexandre Debelle, In : Victor Cassien, Album du Dauphiné [...] t.II, Prudhomme, Grenoble, 1836, (BMG, Fonds dauphinois) ET Anonyme, Vizille vue de cornage, vers 1880, coll privée



Vues générales de Vizille au début du XX siècle
Source : Emile Duchemin, Vizille : Vue Général, vers 1900, BMG, Pv 13x18 Duchemin C.02 ET Carte postale, Vue général de Vizille, vers 1900, coll. privée

A la fin du XIXe siècle la population de Vizille est donc à la fois majoritairement féminine et ouvrière mais aussi en très grande partie, immigrée. Elle provient nous l'avons vu, surtout des communes rurales du canton, mais aussi des cantons limitrophes. Cette immigration peut être définitive ou temporaire. Dans le premier cas, il s'agit surtout de jeunes femmes isolées et de ménages qui trouvent à Vizille la possibilité de travailler et d'y vivre. Dans le second cas, il s'agit d'individus qui viennent aux usines de Vizille tout en conservant leur domicile ailleurs. Ces travailleurs sont d'ailleurs souvent

78 ADI 4E677 111, Statistiques agricoles. Enquête sur la situation et les besoins en agriculture, 1866

79 D'un facteur d'un ouvrier pour dix ouvrières, voir A. Allix p.311 et AHPV, Bulletins de Paie des ouvrières de l'Alliance Textile du 15 Decembre 1908.

80 A. Allix, Op.cit., p.311

des agriculteurs venus à la ville pour améliorer leurs revenus durant l'hiver. A cette immigration très locale se mêle une immigration plus lointaine. On recense ainsi 285 étrangers pour 3939 habitants (soit 7%) dans la ville en 1891⁸¹. Une part importante de ces immigrés sont de jeunes piémontaises recrutées en tant qu'ouvrières dans les grandes usines de soieries et venues travailler pour apporter un revenu supplémentaire à leur famille restées dans leur pays d'origine⁸². Ainsi, au Péage, 16% de la population est immigrée. Les listes nominatives du recensement permettent d'observer avec précision la prééminence de ces italiennes venues renforcer les rangs des ouvrières issues du bassin⁸³.

Notons qu'au crépuscule du XIXe siècle une forme particulière d'émigration ouvrière vizilloise naît de l'influence directe de l'industrie de la soie. Elle s'exprime par le départ aux Etats-Unis d'une centaine de femmes vers les soieries des villes du New-Jersey et de Pennsylvanie où sont implantées les filiales des grandes maisons lyonnaises s'étant installées à Vizille. Le cas de la fabrique Duplan à Hazelton est assez intéressant. La région bâtie sur l'exploitation des gisements d'anthracite présents dans le nord des Appalaches a fixé sur place une main-d'œuvre nombreuse, mais essentiellement masculine. En promettant un avenir meilleur et des perspectives de mariage à ses ouvrières, la fabrique lyonnaise vient perfectionner un mécanisme de colonisation industrielle de ces territoires en s'assurant l'exportation de ses savoirs-faire et le renouvellement de sa main-d'œuvre. Si plusieurs familles ont été fondées et sont restées dans le Nouveau Monde, certaines ouvrières reviennent au pays pour vivre sur les économies qu'elles ont engrangées après un séjour de 20 ou 30 ans en Amérique.

Cette émigration qui arrive tardivement et reste un phénomène marginal, n'entrave pas la croissance rapide de la ville qui connaît dès la seconde moitié du XIXe siècle des difficultés pour loger sa population : « *Les maisons de la ville sont mal bâties et incommodes. La population ayant augmenté peu à peu, on a cherché d'abord à établir des logements dans les bâtiments existants, sans s'inquiéter de l'espace. Chaque maison entièrement peuplée d'ouvriers est une véritable ruche*⁸⁴ ».

Progressivement cependant, la constitution des grands ensembles industriels va permettre de désengorger le centre-ville. Ainsi, avec la construction de logements par les industries elles-mêmes, de nouveaux quartiers se développent entre la seconde moitié du XIXe siècle et le début du XXe : quartier Alliance-Saint Joseph et Péage de Vizille en tête. Si la Grand Rue et de la rue Neuve restent les artères les plus peuplées de la ville du fait de la prédominance d'appartements hébergeant en moyenne trois foyers, la densité de population dans l'ensemble de la ville est à cette époque relativement homogène (soit entre 6 et 8 habitants par maison, tous quartiers confondus⁸⁵). Le recensement de 1891 permet d'observer plus précisément la constitution des deux pôles ouvriers de la ville, la rue Neuve et le Péage. Si l'axe central de la ville est également tourné vers les activités commerciales par sa position stratégique à l'entrée du Grand Pont, le Péage apparaît quant à lui comme l'expression pleine et entière du capitalisme industriel. Fonctionnant de fait comme une ville à part entière, ses habitants, son urbanisme et son économie sont dédiés à la fabrique Durand.

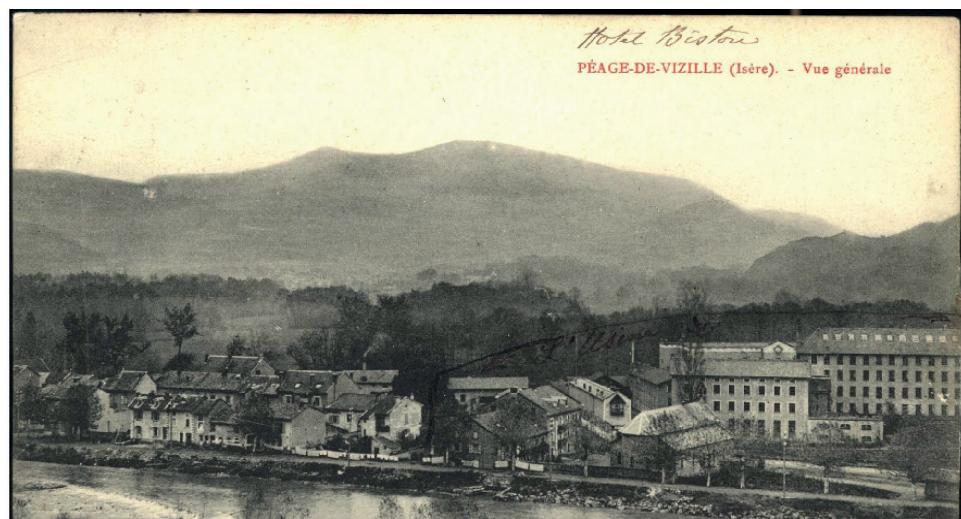
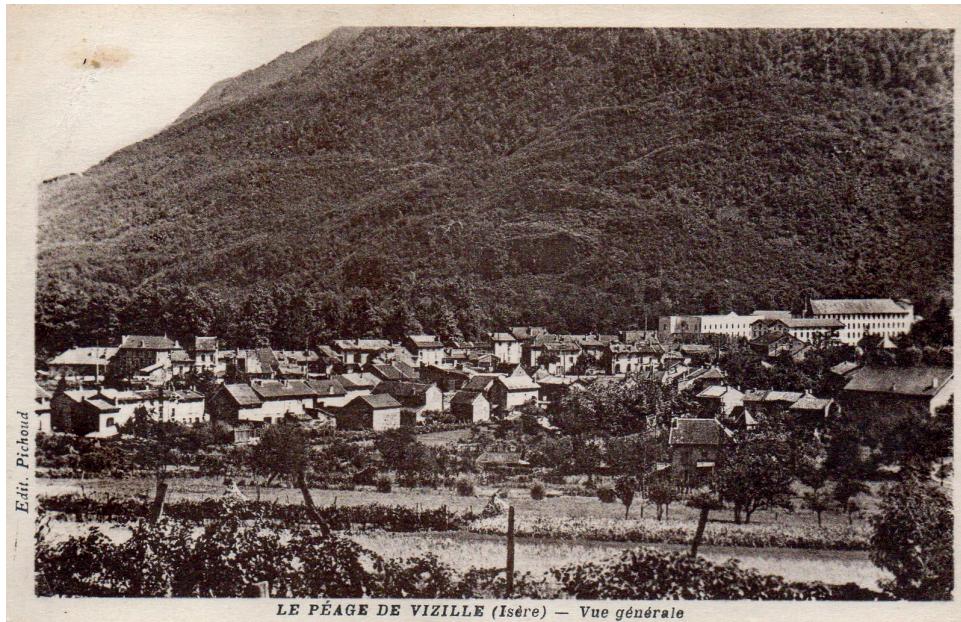
81 ADI 123M590/1, Recensement nominatif de la population, Vizille, 1891

82 Idem

83 ADI 123M590/2, Recensement nominatif de la population, Vizille, 1901 et 1906

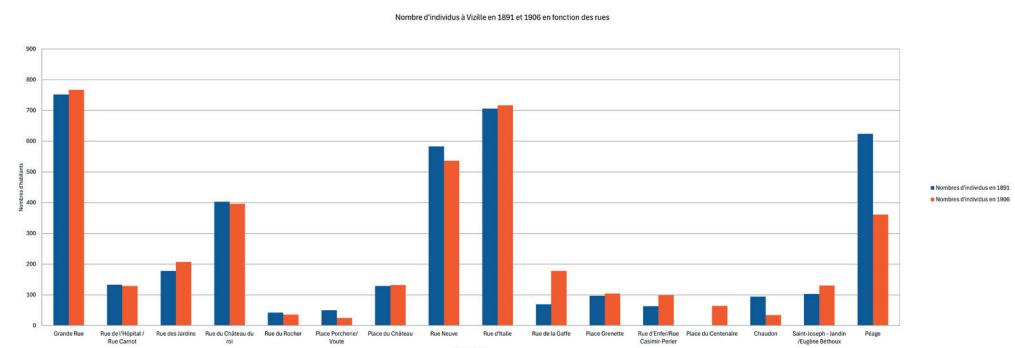
84 A. Bourne, *Op.cit.*, p.177

85 En comparaison Champagnier, préservant une démographie préindustrielle par son site favorable aux cultures à une concentration moyenne de 4 habitants/maison et en moyenne 1 foyer par habitation et 0,7% d'étrangers en 1891. ADI 1MII79/1, Recensement nominatif de la population, Champagnier, 1891



Le Péage de Vizille constitué autour des établissements Durand, première moitié du XXe siècle. Source : Carte Postale, Le Péage de Vizille (Isère) vue générale, vers 1920, coll. M.C Argoud ET Carte Postale, Le Péage de Vizille (Isère) vue générale, 1ère moitié du XXe siècle, coll. Mairie de Vizille

Cette mutation qui s'opère au cours du XIXe siècle, peut être interprétée comme celle de la représentation physique d'un rapport de force entre le monde agricole et le monde industriel. Cependant cette opposition est loin d'être essentielle. Encore au début du XXe siècle, le succès même de l'industrie tient en fait à la présence d'une population rurale, source de main-d'œuvre bon marché. De plus ces mondes coexistent physiquement et représentent deux dynamiques conjointes, l'une urbaine et industrielle avec Vizille, l'autre rurale et agricole dans le reste du canton. D'ailleurs en 1866, seul le nombre de travailleurs agricoles est en déclin sur ce territoire, non le nombre de propriétaires. Les terres occupées par les exploitations agricoles représentent environ 3800 ha de cultures vivrières (céréales, chanvre, betteraves, vignes) et 3200 ha de culture fourragère⁸⁶ soit un chiffre dans la moyenne haute des cantons voisins (Vif, Bourg d'Oisans, La Mure).



Répartition de la population vizilloise par rue entre 1891 et 1906. Source : Recensement 1891 et 1906, ADI, 123M590/1/ et 123M590/2

⁸⁶ ADI 4E677 111, Statistiques agricoles. Enquête sur la situation et les besoins en agriculture, 1866

UN DÉSENCLAVEMENT TOTAL

Le développement des industries dans le bassin vizillois et plus généralement dans toute la vallée de la Romanche jusqu'au Bourg d'Oisans entraîne un besoin impérieux de désenclaver la région. Si des routes carrossables ont permis de relier Vizille à Grenoble au cours des XVIII et XIXe siècles (1750 rectifications de la route d'Eybens par Brié et rampe de Laffrey, 1823 ouvertures de la gorge du Sonnant sur Gières, 1833 ouvertures de l'Etroit sur Jarrie), l'augmentation du tonnage des marchandises échangées du sud vers le nord ne permet plus à ces voies d'être efficaces. En effet en 1887 on estime qu'à la gare PLM de Jarrie, le fret sortant de la vallée de la Romanche représente 52 000 tonnes de marchandises et 90 000 voyageurs.

La voie ferrée de l'Oisans

Pour pérenniser le développement industriel, l'Etat, les représentants de l'armée et certains industriels (dont les papetiers de Riouperoux) s'emparent du sujet. En 1888, alors que se termine la voie ferrée La Mure - Saint-Georges-de-Commiers qui supprime en grande partie le fret du charbon Matheysin par Laffrey, un projet de connexion ferroviaire de Jarrie au Bourg d'Oisans voit le jour. Après plusieurs années de tractation le sort en est jeté, c'est une voie étroite qui réunira le P.-L.-M. (gare Jarrie-Vizille) à Riouperoux d'abord, puis au Bourg d'Oisans ensuite. Au printemps 1893 la réalisation de la voie est confiée aux V.F.D (Voies Ferrées du Dauphiné). En mai 1893 commencent ainsi la pose d'une voie étroite le long de la route 91, entre la gare de Jarrie-Vizille et le centre-ville jusqu'à la Croix du Mottet⁸⁷. A l'automne, les travaux sont ralenti alors qu'ils atteignent la Grande Rue. A cette époque, celle-ci est exiguë et l'hétérogénéité de ses façades en font une

⁸⁷ Mollin Joseph, « La voie ferrée de l'Oisans », In: *Revue de géographie alpine*, tome 33, n°4, 1945. pp. 671-692 ; doi : <https://doi.org/10.3406/rga.1945.5201>, p.677

voie tortueuse. Pour permettre l'établissement de la ligne, les propriétaires sont enjoins de se dessaisir d'un bout de leur parcelle et de démolir les bâtiments empiétant sur la nouvelle chaussée projetée⁸⁸.

Les expropriations sont expéditives, ayant eu lieu en septembre, elles permettent aux travaux de reprendre dès décembre. Le reste de la voie est par la suite étendue depuis le château par la rue d'Italie puis suit son cours le long de la Romanche pour atteindre le Bourg-d'Oisans en juillet 1894. Le fait que la voie fut établie sur une route déjà existante explique la rapidité des travaux. Seule la traversée de Vizille fut particulièrement laborieuse du fait d'une municipalité, hostile au projet de voie ferrée et préférant privilégier un transbordement en double gare, au Péage et à Jarrie. Cette hostilité est peut-être liée à l'élection, en 1892, d'un maire extérieur au milieu industriel, soucieux de préserver l'axe central de la ville des nuisances causées par les locomotives (réaménagement de la voirie, pollution, engorgement) et souhaitant préserver les habitants de l'expropriation.



Pose des rails du train de l'Oisans devant le château en 1893
Source : Carte postale, Vizille (Isère) Place du Château, 1893, coll. privée

⁸⁸ « Recullement de la Grande Rue à Vizille en 1893 », In : AHPV, *Mémoire, Lucie Baud la révoltée de la soie*, n°44, mai 2013



Le tram sur la place du centenaire (vers 1894-1900), on peu observer un mur derrière la place du centenaire pour la séparer des jardins. Source : La gare de Vizille, 1894-1900, coll. M.C Argoud



Dernier train VFD arrivant sur la place du château en 1964. Source : René Villiot, Dernier train le 10/11/1964, 1964, Collection Départemental de l'Isère

La voie principale se lie rapidement à toutes les grandes usines du secteur par de nouveaux embranchements et le trafic prend un essor dépassant les prévisions les plus optimistes. Dès 1900 de nouvelles installations agrandissent les gares de la région (Séchilienne, Jarrie-Vizille). L'augmentation de productivité des entreprises locales est si intense que le transport de fret peine à suivre. Ainsi en 1896, 40 000 tonnes de marchandises empruntent la voie ferrée de l'Oisans ; 20 ans plus tard ce sont 140 000 tonnes qui sont acheminées par cette même route⁸⁹. Contrairement à ce que pourrait laisser croire sa géographie, la vallée de la Romanche est moins un territoire de matières premières, qu'un espace de production de biens manufacturés de haute valeur ajoutée. Tout comme Vizille avec sa papeterie, ses forges et ses soieries, la Romanche est au début du XXe siècle une grande consommatrice de matériaux bruts qu'elle transforme en marchandises précieuses mais de faible densité. Ainsi, chaque année de plus en plus de wagons sont déployés. Ils amènent à Vizille et à Bourg d'Oisans, du charbon, de la chaux, des cocons, du bois et des métaux (chrome, manganèse, tungstène, quartz, sable, alumine) pour repartir chargés de tissus, de papier, d'aluminium, de lingots de ferro-alliages et d'ardoises.

Concernant le trafic des voyageurs, une ligne de tramway dédiée est développée depuis la gare de Grenoble dans le même temps. Passant par Uriage, elle rejoint la ligne de fret au niveau du Château de Lesdiguières en empruntant le tunnel élargi pour l'occasion⁹⁰.

Si la décision de créer deux lignes distinctes entre Grenoble et Vizille peut sembler contre-productive, elle s'insère en réalité dans une stratégie économique visant sans doute à rentabiliser les infrastructures en maximisant le nombre de voyageurs par train, Uriage étant devenue à la fin du XIXe siècle

⁸⁹ M. Joseph, *Op.cit.*, p. 682

⁹⁰ Supplément au journal *Le Temps*, *Le Dauphiné Pittoresque*, 19 juillet 1894

une destination de plaisance huppée, bénéficiant du boom d'une industrie touristique naissante. Par ailleurs, la desserte sans précédent des communes rurales au sud (Séchilienne, Livet et Gavet, etc.) permet d'accélérer l'industrialisation de la Romanche grâce à un apport inespéré de main-d'œuvre.



240 VIZILLE. — Le Tunnel. — LL.



Ancienne place de la Porcherie, devant la voute début XXe on remarque le rail sortant du tunnel. Comparaison avec le même lieu en 2024. Source : Vizille : Carte Postale, Le Tunnel, 1900-1930, coll. M.C Argoud et Photo Quentin Jagodzinski, novembre 2024

Désengorger une artère encombrée

A partir de 1908, les services du Contrôle estiment nécessaire d'ajouter de nouveaux wagons aux trains traversant Vizille afin de répondre à la croissance exponentielle du fret ferroviaire. La gare de Jarrie-Vizille devient trop petite et la traversée du centre bourg se transforme en un problème de plus en plus

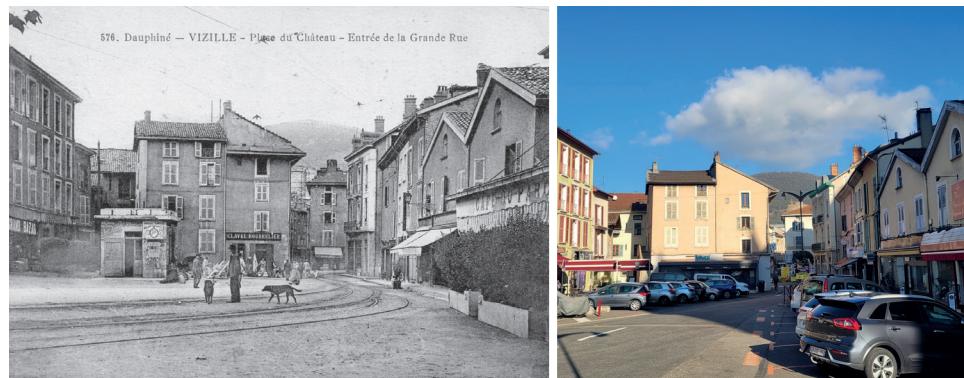
difficile à résoudre. En effet, au-delà de la basse vallée de la Romanche, le train dessert le couloir de Livet sur lequel se sont installés de grands centres industriels d'électrométallurgie (Usine Keller, CUAEM, SECEM). La domestication des eaux a fait muter leurs courants. Devenues électrique, elles permettent d'alimenter en énergie de grands établissements produisant en quantité importante les piliers de l'industrie moderne : aluminium, acier et ferroalliages divers. En 1918, le trafic total transitant par Vizille s'élève à près de 375,000 tonnes. Pour Livet seule, celui-ci est passé de 1000 tonnes en 1896, à 40 000 vingt ans plus tard. Un phénomène similaire peut être observé aux Clavaux. La station n'existe pas encore en 1896, en 1906 elle voit transiter 3000 tonnes de marchandises, et 50 000 en 1916⁹¹.



Le Train de l'Oisans
Livet et en gare de
Bourg d'Oisans
Source : Vizille :
Anonyme, Le Train
à Livet, Atlas du
Patrimoine en Isère,
début du XXe siècle,
MD, E72.63 ET Charles
Chusseau-Flavien,
Bourg d'Oisans : La
gare, 1900-1920, MD,
DOC SN2015.6.17

⁹¹ Joseph Mollin, *Op.cit.*, p.684

Cette intensification du trafic entraîne à la fois un engorgement et une détérioration précoce de la voie métrique inadaptée face à une circulation aussi frénétique. Dès le 4 juillet 1916, la société des V. F. D. présente divers projets, dont l'établissement d'une voie supplémentaire en gare de Jarrie, et l'agrandissement de la gare de Séchilienne. Ces projets, néanmoins, ne sont pas exécutés et en 1919, la situation devient lamentable, la réfection de certaines parties de la voie s'impose absolument et dans l'urgence. C'est ainsi que la société des V. F. D. présente, à la session d'avril 1919 du Conseil général, un programme de grands travaux comportant l'électrification de la ligne de Jarrie-Vizille au Bourg-d'Oisans, sa rectification, sa réfection complète, l'achat de 12 locotracteurs électriques et de 110 wagons. Ces transformations équivalent à une véritable reconstruction du réseau et le Conseil Général recule devant une telle responsabilité notamment du fait de la situation très précaire créée par la guerre⁹². Seuls quelques travaux de détail sont exécutés selon les moyens disponibles et la réfection totale de la ligne est abandonnée.



La place du château et la connexion des rails en provenance du bourg et de la voûte au début du XXe siècle, le même lieu en 2024. Source : Carte Postale, Dauphiné Vizille Place du Château entrée de la Grande Rue, début du XXe siècle, coll. Perriat ET Photo Quentin Jagodzinski, novembre 2024

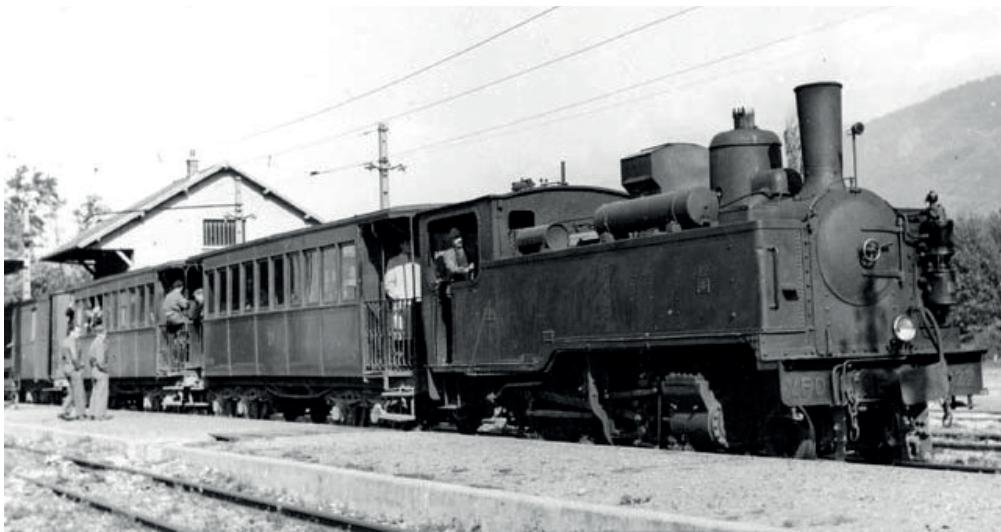
⁹² Idem

Un des projets majeurs avancés en 1920 dans le cadre de la régénération de la ligne de l'Oisans fut l'étude d'un changement de tracé des voies dans la traversée de Vizille. L'administration des V.F.D. reconnaissant que « le trafic important des marchandises crée dans Vizille une situation intolérable » entame des discussions entre 1920 et 1922 avec le conseil municipal, à la fois avide de débarrasser son centre-ville des charrois incessants, mais également inquiet de la perte d'une desserte du service voyageur.

En mars 1922, le projet de déviation est approuvé par le Conseil Général. Selon ce projet, « la ligne quitterait la route nationale de Jarrie à Vizille après l'arrêt de Saint-Joseph et passerait entre Vizille et la Romanche. A sa croisée avec la route 85, aux abords du grand pont de Vizille, elle passerait sous la route, au moyen d'un ouvrage à construire. Elle rejoindrait la route 91 au-delà de l'usine à gaz (Ecole Professionnel Supérieur)⁹³ ». Cependant, il fallait raccorder ce nouveau tracé avec la ligne d'Uriage pour permettre aux voyageurs d'arriver dans le centre de Vizille. Pour cela, il est prévu de prolonger et raccorder la ligne d'Uriage à la ligne du Bourg-d'Oisans sur une nouvelle gare en marge de la ville, sur les terrains d'une ancienne promenade publique, celle de « La Terrasse ». En somme, il est prévu de déplacer le nœud ferroviaire alors au-devant du Château de 3 à 400 m à l'ouest de la ville en déplaçant le service marchand sans toucher profondément au service des voyageurs. Neuf ans après les premières discussions, en 1931, le nouveau tracé est enfin mis en service, permettant par la même d'apaiser le centre-ville. Les lignes se nouent au niveau de la Terrasse, au pied du pont de la Rampe de Laffrey, pour continuer sur le long des digues jusqu'au Péage, avant de s'engouffrer plus loin dans la vallée. Conjointement, le retrait des rails dans la Grande Rue permet sa couverture en asphalte alors que les premières automobiles empruntent les routes iséroises⁹⁴.

⁹³ Idem, p.685

⁹⁴ ADI 4E677 267, Grand Rue Pavage, 1912-1913, Pavage de la voûte, couverture en asphalte, 1927-1934



Une locomotive à vapeur en 1946 à la gare de la Terrasse. Source : A.Rambaud, Vizille la Terrasse, 1946, coll. J.-P. Chenais/Amtuir



Vue aérienne de Vizille ouest. On observe la gare de la Terrasse et les bâtiments des Tissages de Vizille

Conséquemment à cette mutation du transport, le fret par voie routière s'effondre entre la fin du XIXe siècle et les années 1930. En 1917 André Allix écrira ainsi : « *Aujourd'hui d'ailleurs, le roulage est bien diminué. En 1878, les lignes ferrées de La Mure et de Veynes ont capturé le trafic de la « grande route » et décapité la rampe de Laffrey, où ne passent plus que les carrioles du transit rural, quelques charrettes de montagne chargées du foin Matheysin, les courriers automobiles depuis quelque temps établis entre Grenoble et La Mure, et de loin en loin les grosses voitures de coquetiers, souvenir d'autrefois, avec l'énorme falot de toile qui, balancé au pas des chevaux, éclaire les trajets de nuit de sa lueur clignotante*⁹⁵ ».

Un développement du tourisme ?

Si André Allix semble regretter le manège incessant des calèches ayant eu court sur la route de Laffrey entre le milieu du XVIIIe siècle et la fin du XIX, il semble surtout critique d'une ville ayant eu du mal à s'adapter à une autre facette du progrès, celle des automobiles : « *Le tourisme a récemment ranimé les routes, au moins pendant la belle saison. Mais la ville de carrefour, si favorisée au temps des rouliers et des diligences, est mal située pour tirer profit des cars alpins et des automobiles*⁹⁶ ».

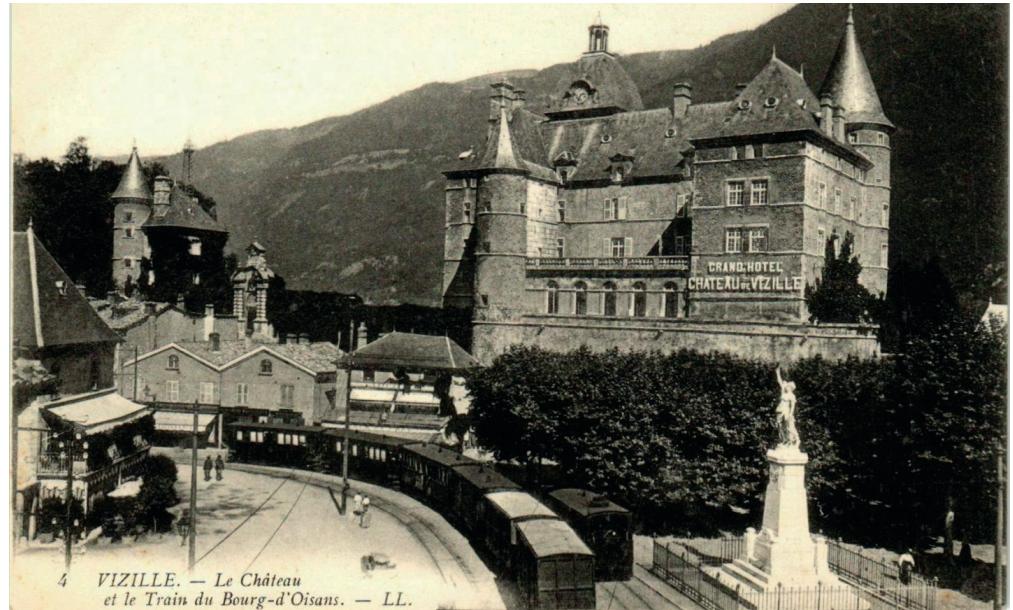
Une question se pose alors, A. Allix interprète-t-il correctement la situation ? Vizille est-elle si mal située pour développer une économie touristique au début du XXe siècle ? A vrai dire, il semblerait que oui.

En effet, si la route a longtemps profité à la ville dans un contexte de transit aussi bien marchand que de voyageur, les révolutions des transports dans la seconde moitié du XIXe siècle en ont fait un lieu de passage et non plus une

⁹⁵ A. Allix, *Op.cit.*, p.275

⁹⁶ *Idem*, p.276

étape. En tournant son économie vers les manufactures et en perdant l'économie du roulage, la ville a également perdu de son attrait, même si en 1902 elle possède encore de beaux hôtels et de « très jolis cafés⁹⁷ » fréquentés par les touristes et les cyclistes. Si le Château et son parc attirent, la ville industrielle apparaît bien peu pittoresque et en réalité les visiteurs y séjournent rarement, préférant les hôtels d'Uriage ou de Grenoble. Pour tenter de capter la manne que représente l'économie touristique, un essai d'industrie hôtelière est bien tenté au Château même, en 1901 par l'Anglo-French (Dauphiné) Syndicate Ltd⁹⁸, mais sans succès. « *N'ayant ni l'aspect rustique d'un village, ni l'élégance un peu banal d'une grande ville⁹⁹* », Vizille, atteignable depuis Grenoble en moins de deux heures à la fin du XIX^e siècle est ainsi une ville d'excursion à la journée et profite autant qu'elle souffre de la proximité de la station thermale d'Uriage et du pôle Grenoblois. Son monument principal mis en valeur par la photographie au sein de guides locaux, est donc une attraction régionale bien plus que vizilloise. Tout comme la proximité de Chamrousse, des forêts de Prémol ou les randonnées de la croix de la Veuve, de Bellevue ou de la Madeleine, les châteaux de Vizille (celui de Lesdiguières et celui du Roi), sont des divertissements touristiques au sein d'un maillage plus large dont le centre névralgique reste Grenoble.



97 A. de Lagrange, *Guide illustré des Alpes françaises*, Dauphiné et Savoie, ancien Guide rose, contenant promenades et excursions par chemins de fer, tramways et voitures, Impr. de Descôtes, Sévoz et Cie Grenoble, 1902, p.110

98 Musée de la Révolution Française, *La république dans ses murs, les présidents au château de Vizille 1925-1960*, journal d'exposition, 2002, p.2

99 Grenoble-revue : littéraire et commerciale : publication mensuelle illustrée, Baratier & Dardelet, Grenoble, 15 août 1890, p.96

Le château et la mention « Grand Hôtel » sur sa façade ouest et la rue du Rocher au centre-ville au début du XX^e siècle. Source : Carte Postale, LL, Vizille le château et le train de Bourg d'Oisans, 1901-1905, coll.privée ET Emile Duchemin, Rue du Rocher, avant 1900, BMG, Pv 13x18 Duchemin C.013

Structure et infrastructure d'une ville tournée vers le futur

De nombreuses sources entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle permettent d'entrevoir la vie d'une ville en mutation, à la fois profondément marquée par l'industrie, mais entretenant également son économie agricole. Une ville en développement, ouverte au progrès (urbanisme, salubrité publique, éclairage au gaz¹⁰⁰, érections de bâtiments publics, de monuments, de places) tout en conservant certaines structures sociales et certaines dynamiques inhérentes à la vie d'un petit bourg de campagne.



Un attelage de bœufs descendant du plateau de Champagnier à la fin du XIXe siècle
Source : Henri Ferrand, Attelage de bœufs à Vizille, vers 1890, BMG, Pv 9x18 Ferrand S.1

Les travaux entrepris dans la ville à partir des années 1860 témoignent de la volonté de doter Vizille d'une aura de modernité, en rupture avec son héritage d'Ancien Régime. L'un des premiers symboles de ce renouveau est la construction du nouvel hôtel de ville. Jusqu'à cette époque, la mairie de Vizille était installée dans l'Hôtel Villeroy, un bâtiment emblématique

¹⁰⁰ La société d'éclairage au gaz de Vizille est constituée le 26 juin 1873, Alfred Bonzon, *Manuel des sociétés par actions de la région lyonnaise*, 2e édition, impr. A. Rey, Lyon, 1893, p.394

du centre du bourg, autrefois propriété d'une branche cousine de la famille Lesdiguières. Cependant, l'évolution des besoins administratifs, le poids symbolique associé à la demeure Villeroy, et le désir de moderniser les infrastructures poussent la municipalité à entreprendre l'édification d'un nouveau bâtiment. Ce projet s'inscrit aussi dans un contexte plus large, marqué par les réformes du Second Empire et la centralisation croissante de l'État. La commune cherche donc à s'affirmer comme une force active sur le territoire, en écho aux transformations politiques et sociales de l'époque. Si Vizille a longtemps été sous la domination directe des Lesdiguières puis des Perier, leur influence s'amenuise. Désormais, l'État se positionne comme le principal acteur, utilisant les communes comme relais de son pouvoir. Il leur faut donc un siège qui incarne cette nouvelle identité et cette ambition renouvelée. Ce sera chose faite en 1861¹⁰¹.

L'aménagement de la place du Centenaire en 1887-1888 incarne encore plus précisément ce mouvement de fond. En effet, sa création allie à fois la volonté politique de faire de Vizille une municipalité en phase avec son époque à une réflexion urbanistique émergente dans le cadre d'une commémoration républicaine devenue nationale.

Au début du XIXe siècle, la place du château définit une zone comprenant le passage réduit entre la poterne, sa rampe et l'élargissement méridional de la voirie de la Grande Rue. Délimité à l'ouest par les murs du Château et au nord par le pont dit « Paradis » enjambant les canaux sortant du parc, ses côtés sud et ouest suivent la naissance du canal du Gua après sa rencontre avec le canal des batteries. A cette époque la voirie actuelle n'existe pas. La route, nous l'avons dit, passe sur le pont Paradis et les terrains au sud de la jonction entre la rue d'Italie et la rue Neuve sont des propriétés liées au parc du Château, utilisées comme

¹⁰¹ ADI 4E677196, Bâtiment communaux, mairie et halle, construction, 1859-1861

jardins potagers. L'urbanisation de la zone à cette époque démontre combien les terrains sont séparés par une frontière invisible et pourtant tangible. Les potagers qui bordent la route de l'Oisans ne sont pas emmurés, pourtant l'absence de bâtiment au sud du nœud routier exprime la séparation nette entre la ville et les servitudes du Château.

En 1839 Adolphe Perier, héritier du château Lesdiguières, rationalise ses terres. Il fait du jardin à la française un jardin de style romantique, délègue la gestion des industries et commence à vendre les terres maraîchères du château. Ainsi en 1839 et en 1848 deux terrains en bordure du pont passent à la famille Minder-Collin. Progressivement un morcellement des parcelles ronge les propriétés du Château entre le canal des batteries et celui de la filature. La plupart de ces terrains restent des jardins, mais sont à présent dédiés à l'alimentation des familles du bourg et seules quelques constructions sont édifiées à la naissance de la rue d'Italie. En 1864 et 1878 les terrains Minder-Collin deviennent des propriétés municipales¹⁰² servant en partie de place publique en annexe de celle du château où se tiennent trois fois par an les foires de la ville. Ces aménagements correspondent à une évolution du cœur de Vizille afin de désengorger les abords du Château et sa rampe lors de la tenue d'événements locaux¹⁰³.



Vue du château depuis l'actuelle rue Dr Bonnardon. On remarque le canal de la filature complètement ouvert et aux rives arborées. Source : C. Duchesne, Vue du Château de Vizille (près de Grenoble) brûlé le 10 novembre 1825, vers 1825, MRF, 2010.3

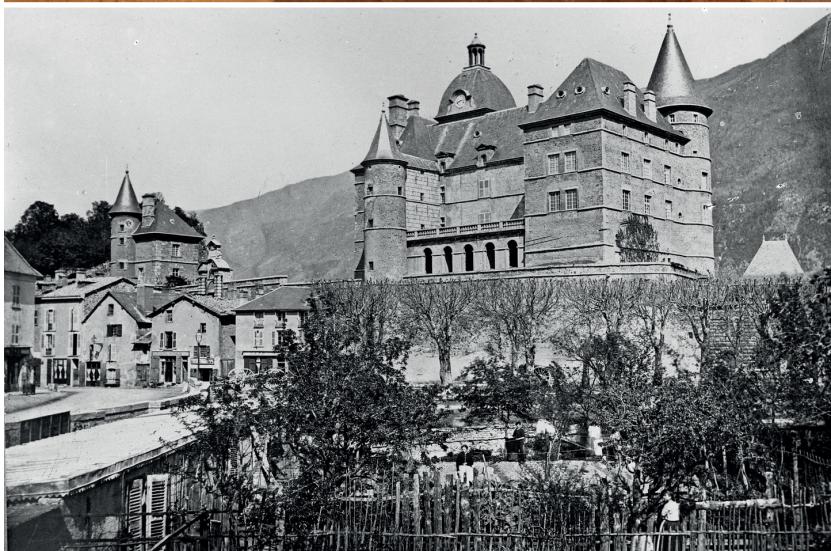
102 ADI 4E677 271, traité du 25 octobre 1887

103 ADI 1J 207-228, entre 1864 et 1875 des constructions projetées sur la place, le poids public est déplacé et une demande d'Auguste Casimir-Perier enjoint la mairie de déplacer la tenue des foires aux porcs de la rampe du Château.



Le Pont Paradis (à gauche) et des parcelles de jardin devant le château avant la création de la place du centenaire en 1888

Source :
Anonyme,
Peinture
«Château
de Vizille»,
seconde moitié
du XIXe siècle,
Collection
Département
de l'Isère 69.67.1
Henri Ferrand,
Château de
Vizille avant
l'inauguration
du monument
Ding en 1888,
printemps 1887
ou 1888, BMG,
Pv 13x18 Ferrand
C.86



A partir de 1887, la municipalité de Vizille souhaite élever un monument sur une place formée des terrains Collin et Minder¹⁰⁴ afin de célébrer le centenaire des états généraux, événement marquant une étape clé dans les prémisses de la Révolution

¹⁰⁴ ADI 4E677 271, Traité entre la municipalité et Mme Fontenillat, veuve d'Auguste Perier du 23 octobre 1887

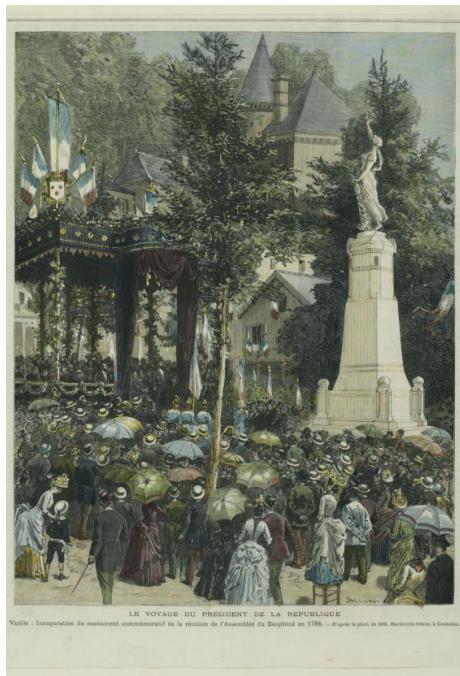
Française, et considéré comme l'un de ses préludes symboliques. Cette commémoration s'inscrivant dans un effort de Vizille pour s'ancrer comme un lieu de mémoire républicain fait écho à une IIIe République cherchant à renforcer son identité et ses liens avec les idéaux fondateurs d'un mythe national en construction. L'événement invoque également le souvenir de Claude Perier, initiateur du serment du jeu de paume, à une époque où la dynastie est en passe de quitter le territoire. Il est intéressant de noter une fusion des intérêts des Perier et de la Mairie à rappeler l'héritage républicain de cette figure, alors que l'Etat et ses prérogatives prennent de plus en plus de place dans la vie du bourg.

Inaugurée le 21 juillet 1888 en présence du président Sadi Carnot, la création de cette nouvelle place signe à la fois la destruction du pont Paradis, la couverture des canaux devant le château et l'extension du centre bourg sur le reste des parcelles jardinées du Château, a présentes protégées derrière de petits murs (sans doute pour éviter la confusion entre ces derniers les terrains des habitants).

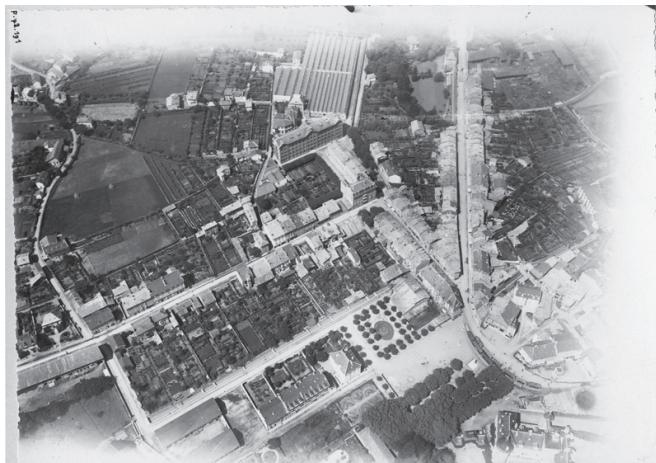


La place du centenaire vers 1890 en 2024. En 1890, on remarque derrière la Marianne, un canal non busé. Les rails ne sont pas encore visibles. En 2024 tous les canaux sont recouverts et la place asphaltée Source : Eugène Durand, Façade du château, vers 1890, coll.privée et Photo Quentin Jagodzinski, novembre 2024

Vizille. — Jet d'eau, place du Château



La place du centenaire vers 1890, vue depuis son jet d'eau, au fond les étals du marché
Source : Carte postale, Vizille Jet d'eau, place du centenaire, 1890, coll. M.C Argo



Vues du quartier bâti sur les anciens jardins du château au début du XXe siècle Source :
Carte postale, sans titre, 1925-1930, coll. Privée ET R.Tomitch, Vizille, 1905-1925, MD, F72.191

Entre 1894 et en 1901, La municipalité de Vizille voyant l'héritage des servitudes du Château s'étioler lors de ses ventes successives, négocie la libération des dernières parcelles au sud de la place du centenaire¹⁰⁵. Obtenant l'usage d'une voie de communication avec la route de l'Oisans, jusqu'ici privée, elle fixe les rues Docteurs Bonnardon et Emile Cros, et permet l'établissement de nouvelles constructions jusqu'à l'ancienne filature. En 1910, après un accouchement de près de soixante

¹⁰⁵ En 1894 le Château est acheté par Jean Imbert, un ingénieur-contracteur ; en 1901 il entre dans les possessions de l'entreprise Anglo French Dauphiné Syndicate Limited. Enfin en 1906 l'industriel Alberto Marone en prend possession jusqu'en 1924 où il est acheté par l'Etat Français.

années, un nouveau quartier naît enfin au centre de la ville. Ces quelques exemples ne sont pas exhaustifs et constituent avant tout les points clés d'une politique de grands travaux entrepris dans le bourg dans la seconde moitié du XIXe siècle, comprenant la création d'hôpitaux¹⁰⁶ (1856 et 1900), d'écoles, de chemins et d'abattoirs municipaux.



Plan du centre bourg de Vizille, on remarque la structuration des franges du bourg. A l'ouest industrie, au nord établissement public, au sud extension du centre bourg autour de la place du centenaire. Source : Plan de la ville de Vizille, avant 1930, coll. Ville de Vizille

La construction d'infrastructures publiques et la montée en puissance d'une politique municipale forte, coïncident avec la perte progressive du pouvoir des « châtelains » de Vizille. Dans les années 1870-1880, la présence de Camille Fontenillat, propriétaire du château, seconde épouse et veuve de Casimir Perier dans les documents liés aux droits d'eau sur la commune permet d'apercevoir une tentative autoritaire pour conserver ses priviléges. En s'opposant à la captation et

¹⁰⁶ Dans les années 1860, sous l'impulsion du maire François Revilliod, la construction d'un nouvel hôpital est lancée pour répondre aux besoins d'une population croissante, notamment ouvrière. Les discussions pour ce projet remontent à 1856, bien que la ville dispose déjà d'un hôpital établi par le Connétable en 1613 et géré par des religieux jusqu'à sa vente en 1790. Un décret de 1809 avait déjà déclaré d'utilité publique la construction d'un nouvel établissement, mais il n'avait pas été exécuté faute de fonds. Ce n'est qu'en 1815 que les autorités locales relancent la demande, obtenant une promesse d'examen qui ne se concrétise pas pendant quarante ans. Ce projet est finalement réalisé grâce à des fonds privés et le soutien impérial, avec la construction de l'hôpital dans l'ancien pôlier à plâtre, le long du canal du Gua. Au début du XXe siècle, l'hôpital est déplacé dans des bâtiments plus modernes au nord du bourg, le long de la route nationale. Musée Stendhal, François Revilliod, Hospice de Vizille. Réunion du 19 septembre 1856, A. Bourne Op.cit. et ADI 7S2 195 Serrurerie Chalon 1886

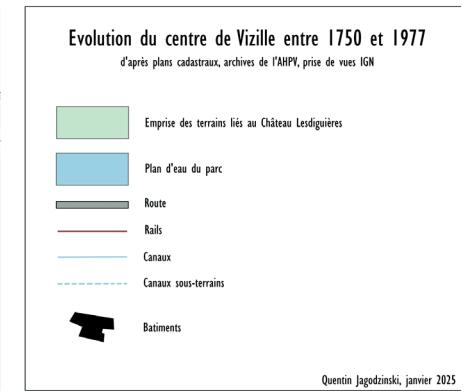
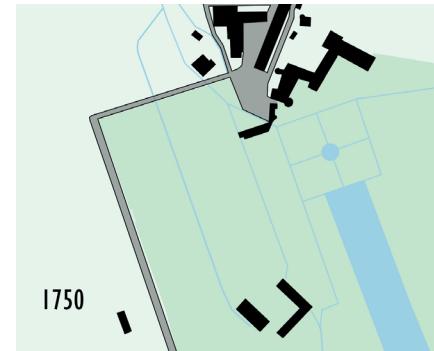
l'exploitation des eaux sortant du Château et alimentant le canal du Gua¹⁰⁷, Camille Fontenillat semble tenter de s'octroyer un pouvoir, de rappeler à la ville et ses industries que leur développement ne peut se faire sans son aval. Ses tentatives restent cependant infructueuses puisqu'en dernier recours, c'est bien l'Etat qui tranche. En 1874, malgré « l'opposition formelle » de Mme Fontenillat, l'entreprise Guinet est autorisée à réaliser une prise d'eau sur le Gua et en 1885, M. Cros obtient le droit d'installer une roue sur le même canal pour alimenter sa tannerie¹⁰⁸. Avec la vente du Château en 1895, les Perier quittent le Dauphiné en vendant le Château à Jean-Marie Imbert, ingénieur dans la région de Saint-Etienne. Avec le départ de la dynastie, puis le rachat du monument par l'Etat en 1925, ce sont les échos de la dernière dynastie des seigneurs de Vizille qui s'éteignent.

Entre 1860 et 1910, la ville change profondément. Alors que sa population progresse, de nouvelles structures de pouvoir se renforcent et la ville elle-même se dirige vers sa morphologie contemporaine. Quittant l'alignement des routes, elle vient progressivement grignoter les espaces libres. « Au centre même, devant le Château de Lesdiguières, à la place de l'ancien carrefour, tout un nouveau quartier bourgeois s'installe sur les territoires du Château. Aux extrémités, c'est la vaste plaine, naguère marécageuse, située entre la Romanche et la route de l'Etroit qui commence à se couvrir d'ateliers nouveau style, de maisons ouvrières modernes, d'édifices municipaux tels qu'hôpitaux, abattoirs et écoles ; ce sont, entre la Romanche et la route de l'Oisans, les territoires encore inoccupés du Chaudon que des projets de constructions industrielles menacent d'enlever bientôt à la culture.¹⁰⁹ »

¹⁰⁷ ADI 7S2 194, usines, réglementation, des barrages, des prises d'eau et des usines, Vizille

¹⁰⁸ ADI 7S2 194, règlement d'eau, procès-verbal de visite des lieux, 1885 et rapport de l'ingénieur ordinaire pour une prise d'eau sur le canal du Gua, 1874

¹⁰⁹ A. Allix, Op.cit., p.278



Evolution de Vizille abords du Château, 1750-1977. Note : En 1910 les rails remontant vers le pont ne desservent pas la gare de la Terrasse (qui n'existe pas encore), mais se connectent aux forges de Vizille. Source : Quentin Jagodzinski, 2025, d'après ADI 4P4/231 ; ADI 7S2 plan des canaux 1874-1885 ; ADI 4E677 396 Plan de Vizille vers 1920; ADI 11J79 81 Plan des jardins du Château an VIII ; AHPV Croquis des ruisseaux et canaux sortant du parc [...], avant 1930 ; IGN, campagne FR7029, cliché 208, 1979

UNE VILLE EN CRISE ?

Si le XXe siècle fait émerger une ville mature, il va également la mettre à rude épreuve. Cent ans durant, les grèves, les guerres, les crises économiques et la délocalisation vont être autant de tempêtes pour Vizille. Les entreprises, en ayant bouleversé les structures plus anciennes et en ayant modelé le territoire pour leurs intérêts, ont rendu le bourg dépendant de leur croissance. Or ces dernières sont spécialisées (soie, métal, papier) et sensibles aux mutations d'un monde instable. Ainsi la domination des pôles industriels sur l'économie vizilloise va apparaître progressivement comme une source de déconvenues aussi bien sociales, qu'économiques. Difficile à bien des égards, la période verra également, dans les décennies 1920-1930 et 1950-1960, deux phases d'urbanisation venant définitivement modeler la ville que nous connaissons.

DU MOUVEMENT SOCIAL



Sortie des usines dans la rue d'Italie, on remarque la présence manifeste de femme et d'enfants.
Source : Carte postale, Vizille Rue d'Italie, sortie des Usines, 1900-1910, coll. Ville de Vizille

Au début du XXe siècle, un mouvement de fond va s'éveiller, une lutte sociale d'une ampleur sans précédent pour une petite ville travailleuse, d'apparence calme depuis la stabilisation de la Troisième République. En quelques décennies, les soieries, mais aussi les forges ou la papeterie dans une moindre mesure, ont créé de vastes complexes, édifié leur loi et concentré de plus en plus d'ouvriers. Mais au tournant des années 1900, le modèle oppressif et prédateur de l'usine pensionnat, l'augmentation des cadences, la stagnation des paies et la mécanisation dangereuse, dépossédant l'ouvrière de son savoir-faire, font naître un mouvement de grande généralisée dans l'industrie de la soie française. Le rêve capitaliste des patrons, forgé sur l'acculturation des campagnes et l'établissement de centre de production autonome et obéissant s'effrite...

Les révoltées de la soie

Dès 1894, des troubles touchent l'usine Durand au péage avec près de 300 grévistes rassemblés devant l'usine et réclamant la démission du directeur et le rétablissement des salaires avant leur diminution au début du mois d'avril¹¹⁰. Dissipées par les forces de l'ordre, les ouvrières descendent jusqu'au centre-ville pour faire connaître leur colère. D'une courte période, cette première grève vizilloise de l'industrie de la soie se termine sur une négociation entre les parties le 15 avril 1894. Elle crée néanmoins un précédent.

Le 26 novembre 1902, l'usine Tresca connaît à son tour un vaste mouvement de protestation. Les salaires trop bas et un management favorisant les ouvrières les plus attirantes physiquement met le feu aux poudres. « Mille ouvrières¹¹¹ » se mettent alors en grève. Relayé dans de nombreux journaux, ce chiffre probablement surévalué¹¹², permet néanmoins de

¹¹⁰ Le Sud-Ouest journal quotidien, Les Grèves, 9 avril 1894

¹¹¹ Mémorial de la Loire et de la Haute-Loire, 28 novembre 1902

¹¹² En 1900 le nombre d'ouvrières de la soie des quatre grandes usines de Vizille avoisine les 1200

percevoir la puissance et l'impact sourd d'un mouvement massif et inédit. Cette grève d'une journée qui ne fera aucun incident apparaît comme les prémisses d'une longue séquence.

En effet, les ouvrières de Tresca ayant obtenu gain de cause (rehaussement des salaires et licenciement de deux cadres¹¹³), inspirent 200 travailleuses de l'usine Duplan à déclarer la grève dès le 27 novembre 1902. Le patronat cette fois ne plie pas et tente d'ostraciser les éléments les plus rebelles afin d'éviter un effet boule-de-neige, tout en intimidant le reste des ouvrières en laissant courir le bruit d'une possible fermeture¹¹⁴. Bien qu'il n'ait pas d'issue positive pour les grévistes¹¹⁵, le mouvement renforce les positions des ouvrières qui s'organisent sous l'impulsion de Lucie Baud, veuve de 31 ans, entrée en apprentissage dans les soieries Durand Frère à 12 ans en 1883, avant de continuer sa carrière chez Duplan et Cie (Alliance Textile). En s'appuyant sur le soutien de la Bourse du Travail de Grenoble, elle crée le « Syndicat des Ouvriers et Ouvrières de la Soie du Canton de Vizille », le premier de la ville.

Se formant entre 1902 et 1904 à l'action auprès de groupements syndicaux, Lucie Baud assiste à l'effervescence des réunions des activistes de gauche et participe au 6e Congrès National Ouvrier de l'Industrie Textile, à Reims : distinction particulière pour une femme ouvrière, marginale dans l'espace public. Elle n'aura pas de tribune pour une prise de parole auprès des « camarades » de lutte, mais en ressortira enrichie prenant définitivement conscience de l'intensité et des résultats inégaux des grèves qui essaient le pays.

En effet, au début du siècle, toute la France, et particulièrement l'industrie textile, est secouée par une

vague de conflits sociaux. En Isère, les tisseuses, encouragées par la conjoncture politique (poussée de la gauche radicale aux élections de 1898) et confiante dans les institutions, s'agitent. Les protestations et défilés, d'abord dirigés contre la rigueur des internats, deviennent endémiques à partir de 1900 et agrègent des enjeux économiques à mesure que la rationalisation du travail et la technicité des machines pèsent sur les rythmes de production et les salaires. Entre 1900 et 1905, on dénombre ainsi une quinzaine de conflits dans la région de Voiron¹¹⁶. Alors en marge des mouvements qui bousculent le pays, Vizille, fort du jeune syndicat, entre dans la lutte.

Entre 1904 et 1905, les conditions se dégradent dans l'usine Duplan. L'ancien directeur de site part à la retraite et confie à son successeur la mission d'introduire de nouveaux procédés de fabrication mécanisés au sein des ateliers. Les cadres espèrent ainsi réduire le personnel de l'usine de 60 % en assignant une ouvrière sur trois machines à la fois. Progressivement, de nombreuses ouvrières sont mises au chômage et en 1905, la pression qui pèse sur le reste des travailleuses devient intenable. Craignant de connaître le même sort que leurs collègues, certains syndicalistes quittent l'usine dès le 6 mars pour s'organiser. Le 9, elles lancent un ultimatum au Directeur Général M. Duplan. Ignorées, le dédain auquel font face les ouvrières les exaspère et accélère le déclenchement de la grève. Le 10 mars 1905 la situation s'embrase.

¹¹³ *La Fronde*, « Une grève à Vizille (Isère) », 30 novembre 1902

¹¹⁴ ADI 4E677/119, Avis usine Duplan du 29 novembre 1902

¹¹⁵ *Le Courrier de Saône-et-Loire : journal politique et judiciaire*, « Les Grèves », 12 février 1902

¹¹⁶ Gautier Andrée, « Les ouvrières de la soie dans le Bas-Dauphiné sous la Troisième République » In : *Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie*, n° 2-4/1996. Mémoires d'industries, sous la direction de Chantal Spillemaecker, Jean Guibal et Marie Grenier



Un cortège de femme brandissant le drapeau rouge lors des grèves de Voiron, 1906. Source : Carte postale, Voiron Grève de la soierie, groupe attendant l'arrivée du Délégué, 1906, coll. privée

Les réclamations formulées par 14 syndicalistes dont Lucie Baud, s'axent autour de trois points fondamentaux : la stabilité des salaires, la sécurité des machines et la reconnaissance de la légitimité de leur syndicat. La direction refuse de négocier et tente même de diviser par deux ou trois les prix des façons. Face à cette provocation, les femmes « acceptent la guerre à outrance¹¹⁷ » que leur lance le patronat. Atteignant son pic mi-avril¹¹⁸, le mouvement tiendra bon trois mois durant grâce, entre autres, à la solidarité des ouvrières de l'usine Tresca contribuant à la caisse de grève et aux manifestations en dehors de leurs heures de travail.

Après plus de cent jours, le mouvement s'éteint lentement. Ayant réussi à rompre la solidité et l'enthousiasme des grévistes, Léopold Duplan décide de fermer l'usine au mois de juin 1905, le temps de « faire le ménage » et de laisser les ouvrières dissidentes quitter la ville ou trouver du travail

¹¹⁷ Lucie Baud, « Les Tisseuses de soie dans la région de Vizille », *Le Mouvement socialiste*, 10, 1908, p. 420

¹¹⁸ *L'Express républicain de Saône-et-Loire : journal républicain du matin*, « La grève de Vizille », 13 avril 1905

ailleurs. Lucie Baud tente de maintenir l'unité des troupes et demande une réembauche globale chez Duplan. Mais il est trop tard. En juillet, l'usine rappelle des ouvrières au compte-goutte excluant la plupart des membres des syndicats. Ces ouvrières qui portent en elle les germes de la révolte populaire sont discriminées sur le bassin vizillois. Condamnées à l'exil, beaucoup partent pour les soieries du Nord-Isère. Lucie, chef de file d'un mouvement aussi remarquable par sa durée que par son ampleur, quitte la ville le 1er septembre 1905 pour rejoindre Voiron après une faste cérémonie d'adieu à ses anciennes camarades de lutte.



Photographie présumée de Lucie Baud. Source : Anonyme, date inconnue, coll. Amis de l'Histoire du pays Vizillois

Bien qu'elle n'ait pas atteint ses objectifs premiers, cette lutte de plus de cent jours forge la conscience ouvrière de Vizille et s'insère dans un élan plus global de tentative d'émancipation des ouvrières de la soie française. Plus ou moins fructueuses à leur échelle, ces grèves ont dans tous les cas, largement contribué à faire péricliter le modèle de l'usine-pensionnat et à unifier un prolétariat jusqu'alors invisible.

En réponse à ces mouvements sociaux, les établissements de tissage font évoluer leur stratégie et vont chercher plus de souplesse entre l'usine et les territoires ruraux. Le pensionnat, concentrant les ouvrières et leurs idées n'est plus adapté. Il est venu le temps des transports et de la cité ouvrière : l'achat d'une relative paix sociale contre le confort de la maison individuelle. Marque de cette nouvelle entente, le quartier d'habitation des usines Duplan sort de terre au nord du bourg en 1919.

Une grogne dans la durée

Si les tentions de 1894 avaient entamé une rupture, la grève de l'usine Duplan marque véritablement l'entrée dans une époque conflictuelle, la fin du statut quo généralisé. En janvier 1906, six mois seulement après les troubles ayant touché les usines de soie de Vizille, c'est au tour des ouvriers des Forges et Laminoirs de se mettre en grève pour une courte période¹¹⁹. En 1918, alors que la 1^{re} Guerre Mondiale n'est pas terminée, 350 ouvrières de l'usine Tresca font à nouveau grève pendant 9 jours, protestant contre des salaires ne suivant pas la hausse du coût de la vie. Après une relative accalmie d'une vingtaine d'années les conflits reprennent de plus belle. En avril 1937, les Tissage de Vizille (ancien Tresca) et les établissements Durand ne pouvant appliquer les salaires des conventions collectives, sont

¹¹⁹ Ministère du commerce, de l'industrie, des postes et des télégraphes, *Office du travail, Statistique des grèves et des recours à la conciliation et à l'arbitrage survenus pendant l'année 1906*, Imprimerie nationale, Paris, 1906

sanctionnés par un mois de grève et l'occupation par les ouvrières de la propriété personnelle de M. Durand¹²⁰. Enfin en 1956 l'Alliance textile entamant une stratégie de rationalisation de la production et rognant sur le coût du travail en réduisant sa durée fait face au dernier grand mouvement social majoritairement féminin de la ville.

La particularité du mouvement social français au début du XXe siècle est la mise en scène de l'ouvrier comme une figure héritière et de la Révolution, réinterprétée selon une perspective marxiste. La mobilisation de symboles révolutionnaires se mêle ainsi à ceux représentatifs de l'internationalisme communiste. Les grèves des soieries sont symptomatiques de ce phénomène : aux slogans anti-patronat, les grévistes ajoutent le port du drapeau tricolore mais aussi celui du drapeau rouge. L'Internationale est scandée avec autant de ferveur que la Carmagnole ou la Marseillaise.

A Vizille, le poids des état-généraux de 1788 ajoute une dimension supplémentaire à ce phénomène. En mars 1920, un orateur intervenant devant les métallurgistes en grève à Vizille, se déclarait convaincu du proche avènement «*de la grève générale en France, sur l'ordre de la CGT, suivie de la révolution*» et ajoutait, en un superbe syncrétisme, que «*Vizille qui avait déjà joué un rôle initial lors de la première révolution française devait donner le signal de la seconde*¹²¹».

Ces luttes qui essaient le tissu industriel vizillois et principalement sa soierie, première pourvoyeuse d'emplois dans la ville dans la première moitié du XXe siècle, ne sont pas seulement l'expression d'une crise sociale. Elles sont surtout les premiers symptômes liés à l'évolution des modes de production et de ses applications aussi bien techniques

¹²⁰ *La Dépêche de Constantine : journal politique quotidien*, «*Incidents à Vizille*», 8 mai 1937 ; *l'Usine : organe de l'industrie des Ardennes et du Nord-Est*, «*Motif Divers*», 13 mai 1937 ; *L'Action française : organe du nationalisme*, «*Nouvelles grèves*», 22 avril 1937

¹²¹ AN F7 13775, 10 mars 1920, réunion du 1er mars 1920, in : Danielle Tartakowsky, «*Chapitre 3. Le mouvement ouvrier dans la guerre de position. 1920-1923*». *Les manifestations de rue en France*, Éditions de la Sorbonne, 1997, p.72

que conceptuelles. Si dans un premier temps la mécanisation et l'hyperspécialisation des ouvrières selon une perspective fordiste apparaît comme une aubaine, elle conduit in fine à une dérive capitaliste, une fuite en avant entraînant l'affaiblissement de la filière et grecrant sa résilience.

UNE VILLE POUR LES OUVRIERS

Conscient des défauts de son système, subissant la poussée du syndicalisme et la grogne de la masse ouvrière, l'Etat et les industriels adoptent de nouvelles stratégies à partir des années 1920-1930. Nous l'avons vu, au niveau des entreprises, cela se traduit par le désenclavement des bastions que représentent les soieries avec la construction de maisons individuelles permettant d'acheter le travail ouvrier contre le prix de conditions de vie descentes. Mais ce mouvement s'exprime également au sein de nouvelles infrastructures publiques dont le but est de proposer des remèdes sociaux afin d'apaiser et de « régénérer » la classe ouvrière en lui offrant l'accès à la formation, à la santé et au divertissement, particulièrement au sein des municipalités communistes ou socialistes. César Ferrafiat (élu maire en 1923), fidèle aux engagements pris en 1907 par l'Union Sportive du Parti Socialiste de « donner aux jeunes gens des *distractions saines et agréables*¹²² », s'insère dans la ligne politique de son camp. Il fait ériger à Vizille plusieurs infrastructures sportives dont le stade et la piscine municipale en 1929 et 1936. La démocratisation de ces activités étant alors perçue comme un moyen « d'assainir » les corps et les esprits tout en renforçant un sentiment d'unité nationale en conformité avec un idéal républicain.



La piscine municipale de Vizille, première du département en 1936
Source : Anonyme, la piscine municipale, vers 1940, coll. Ville de Vizille

L'un des plus grands chantiers de la ville sous la mandature de Ferrafiat est sans doute la construction de l'Ecole Professionnelle Nationale de Jeunes Filles. Conformément aux lois Jules Ferry de 1882, l'instruction publique à Vizille est dispensée depuis 1887 au sein d'une école de garçons bâtie au nord du bourg. Bien qu'ouverte à l'enseignement féminin à la fin du XIXe siècle, la scolarisation des jeunes filles du bassin vizillois reste marginale, alors même que le travail féminin représente la majeure partie de la main d'œuvre locale.

En 1926, Vizille compte 4512 habitants et malgré la mécanisation et les difficultés du secteur, la soierie seule emploie toujours près d'un millier d'ouvrières. Pour pérenniser l'activité et permettre la formation d'ouvrières dans de nouveaux secteurs d'activité, l'autorité locale monte une commission afin d'étudier la faisabilité et le financement d'une école nationale d'enseignement professionnel strictement féminine.

Le projet est finalement réalisé en deux volets. D'une part, l'ancienne filature du château, reconvertie au début du XXe

¹²² B. Cacrèrs, *Allons au-devant de la vie*, Paris, Maspero, 1981, p.80

siècle en usine de pâte alimentaire, devient une possession communale. La municipalité démolie partiellement le bâtiment pour y installer l'Ecole Primaire Supérieure de jeunes filles en 1932¹²³. D'autre part, motivée par l'espace, l'accès et le cadre paysager, la commune met à disposition un vaste terrain, de 3 ha, situé à L'Île Rare, au sud de l'agglomération. En 1934, l'Ecole Nationale Professionnelle dédiée à un enseignement technique féminin est inaugurée. Prenant le relais de l'EPS, il propose une formation pour les jeunes femmes de 13 à 18 ans en tissage de soierie, chimie industrielle et papeterie¹²⁴. Créé avec un financement mixte de l'Etat et des entreprises locales, le nouvel ensemble s'organise selon un plan en U assez classique, autour de deux ailes symétriques, avec les ateliers et un gymnase placé à l'arrière. Toujours visible de nos jours, les bâtiments abritent à présent le Lycée des Portes de l'Oisans.



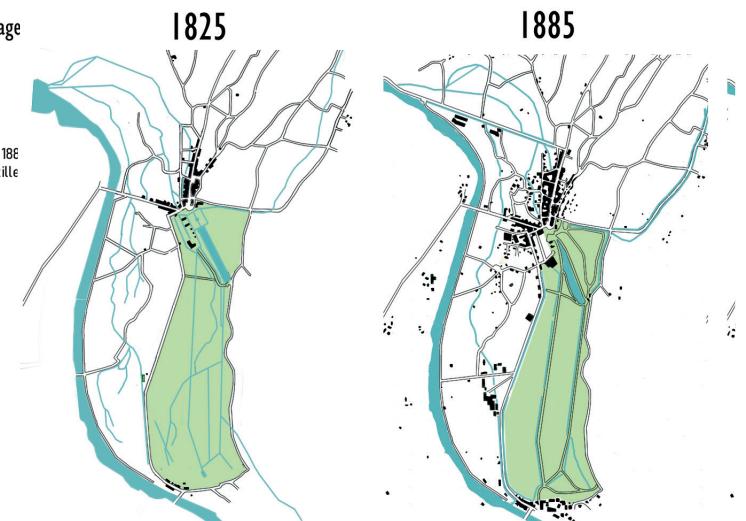
Des femmes dans la cour de la nouvelle Ecole National Professionnelle de Jeunes Filles. Source : Lucien Beaugers, les jeunes filles dans la cour, vers 1935, ADI

Symboles de modernité et de progrès social, ces installations marquent une certaine prospérité de la ville dans les années d'après-guerre, et confirment la progression de son profil urbain vers le sud. En répondant à ses enjeux d'hygiène, de loisirs, de santé publique et d'éducation, Vizille sédimente les positions qu'elles avaient su faire émerger à la fin du XIXe siècle. Se faisant relais de l'Etat dans ses infrastructures essentielles, la mairie apparaît enfin comme la force structurante du territoire. Elle qui, durant près d'un siècle avait été soumise à la domination des Périers, reprend des territoires et s'étend petit à petit sur le parc du Château, sans à avoir à passer par son « chatelain ». En aménageant une ville ouvrière moderne, en intervenant comme médiatrice avec le patronat lors des conflits sociaux, la municipalité semble plus que jamais trouver sa place au sein d'une ville dynamique. Cependant la configuration de son économie est déjà en train de muter. La période est instable et les grands courants de la seconde moitié du XXe siècle ne seront pas tendres pour la localité.

Evolution du tissu urbain du paysage vizillois 1825-1937

D'après ADI 4P4 231, cadastre de 1825
Carte D'Etat-major plan 152, 1845-1855.
Plan de Vizille par les Ponts-et-Chaussés, 186
IGN 01.01.1937, Vue aérienne, Cliché 404, Vizille

Réalisation Quentin Jagodzinski
Avril 2020



Evolution du tissu urbain du paysage vizillois, 1825-1937. Source : Quentin Jagodzinski, 2020

123 ADI, 4E677 225-232 Ecole primaire élémentaire et école primaire supérieure (E.P.S.) de jeunes filles

124 Armand Dalloz, *Jurisprudence générale*, Librairie Dalloz, Paris, 1930, p.108

VERS LA FIN D'UNE ÈRE

La déréliction de la soie

Depuis la fin du XIXe siècle, la soierie lyonnaise est en pleine transformation. La mécanisation poussée autorisant de produire plus à moindre coût, permet d'ouvrir de nouveaux marchés dans le prêt-à-porter, tout en continuant de répondre aux demandes de la haute couture alors en plein essor. Si la Première Guerre Mondiale porte un coup à l'économie, la modernisation des soieries lui permet une reprise rapide et d'être en phase avec la prospérité des Années Folles. Bien qu'elles pourraient tirer parti de l'engouement des classes moyennes urbaines à la recherche de vêtements de mode à un prix bon marché, la plupart des grosses maisons soyeuses lyonnaises restent sur des modes de fonctionnements assez élitistes et ne profitent pas de façon optimale de la réduction des coûts permise par l'arrivée des fibres artificielles. La rayonne, ajoutée aux fibres naturelles ne sert qu'à la marge, pour donner des aspects particuliers ou des qualités nouvelles à la soie. Ainsi, ces produits ne se démocratisent pas autant que les créations synthétiques vendues par les acteurs de la chimie.

Fortement concurrencé par des forces extérieures, une prédateur interne mine également le milieu de la soie française. Les années 1920 voient la multiplication de nouvelles petites maisons qui tentent de tirer leur épingle du jeu en proposant des tissus de qualité moyenne ou médiocre. Eclatée entre un trop grand nombre d'acteurs, la production s'emballe et le marché se retrouve alors saturé alors que se profile la Grande Dépression en 1929. De nombreuses entreprises sont forcées de vendre à perte et leur manque d'investissement dans des matières moins chères (coton, laine) ou synthétiques (viscose, rayonne), les prive d'une alternative à une période où la soie naturelle ne trouve plus preneur. En Savoie et en Isère, de

nombreux tissages se mettent alors en sommeil.

A Vizille, la période annonce la fermeture des établissements Durand Frères¹²⁵ et Chapuys, (la Fabrique Guinet s'étant déjà éteinte à la fin du XIXe siècle). Si les Tissages de Vizille et l'Alliance Textile restent à flot, le choc n'en demeure pas moins très violent pour l'industrie. Entre 1928 et 1934, la valeur de la production de soieries s'écrase de 76 %. Sur ces huit ans, cinquante maisons lyonnaises disparaissent, leur nombre passant de 119 à 69. De nombreuses sociétés choisissent d'abandonner la soie naturelle pour survivre et se tournent entièrement vers les fibres artificielles. Même si ces matériaux sont bien moins rémunérateurs, leurs prix bas permettent de trouver encore un marché. Cette reconversion brutale et définitive sur un terrain déjà bien investi par les chimistes, bouleverse profondément l'industrie.

Bien que les industries textiles de Vizille résistent au choc, la Seconde Guerre Mondiale leur porte à nouveau un coup rude. Les entreprises connaissent de graves soucis d'approvisionnement. Les importations de soie naturelle venue d'Asie sont rendues quasi impossibles jusqu'en 1945 et les 5 à 6 tonnes annuelles de production de cocons français sont incapables de répondre aux besoins des usines. L'approvisionnement en rayonne quant à lui se trouve concurrencé dans l'économie dirigée de Vichy par d'autres industries nationales. Les contraintes administratives et la désorganisation de la filière finit d'enfoncer le secteur, empêchant une reprise notable de la production jusqu'en 1948.

Cependant, l'économie d'Après-Guerre ne relance pas l'économie de la soie. Les modes vestimentaires et les habitudes de consommation ayant changé, la Fabrique

¹²⁵ L'usine Durand connaît en réalité une disparition en deux temps puisque le moulinage y revient de 1934 à 1936 avant de définitivement être abandonné. Germaine Veyret-Verner, « L'industrie de la soie dans les Alpes du Nord », in : Revue de géographie alpine, tome 30, n°1, 1942, p.150

lyonnaise va lentement se déliter et s'évanouir, malgré de nombreuses tentatives pour survivre. Les structures destinées à la revigorer ne parviennent pas à enrayer l'effondrement des ventes et des effectifs. La Fabrique disparaît en tant que force économique structurant la région lyonnaise et les quelques maisons survivantes se positionnent sur les crêneaux élitistes du grand luxe, de la haute couture et de la restauration de tissus anciens.

Soumise au patronat lyonnais, maillon d'une industrie mondialisée en perte de vitesse et inadaptée du point de vue de ses infrastructures toujours plus vastes malgré les crises, les deux dernières soieries de Vizille cessent leurs activités durant les années 1960.

En 1957, l'Alliance Textile licencie la moitié de ses 400 employées et devient au début des années 1960 une filiale de la STE « Société Textile d'Exploitation », une entreprise née de l'association de plusieurs fabricants lyonnais sur le déclin. En 1963, l'usine s'apparente dès lors à un local d'instruments composites (entreprises Nicolas SA, Brunswick, Pichat Chaléard) dont elle n'est plus la propriétaire. Trois ans après sa restructuration, l'Alliance Textile dépose le bilan et la STE continue de faire tourner au ralenti la petite production des dernières maisons de soierie française alors à l'agonie.

En 1968, l'usine de papèterie Rhodia de Séchilienne, victime d'une importante crue de la Romanche profite du démembrement de l'usine des Tissages de Vizille pour s'installer en ville ce qui lui permet paradoxalement de gagner en superficie et d'augmenter sa production et sa capacité de stockage.



Démolition des bâtiments des Tissages de Vizille en septembre 1972
Source : André Villiot, Feu les Tissages 10/09/72, 1972, Coll. Département de l'Isère, A2009.3.1976

D'un bassin industriel à une ville dortoir

La déprise du travail de la soie ne signifie pas pour autant la fin de l'industrie sur le territoire Vizillois. A vrai dire, la métallurgie et le secteur du bâtiment restent des secteurs d'activité importants dans les décennies 1950-1970. En 1950, le maire de Vizille lui-même est un chef d'industrie. Avec le boom de l'Après-Guerre et le besoin d'infrastructures nationales solides, la métallurgie vizilloise peut se lier à de gros marchés, tel que celui de la SNCF pour le compte de qui elle va fabriquer et monter du matériel de chantier : grues, pelles mécaniques, plateformes. Délocalisée dans le Nord Isère en 1963 après être devenue les « Ateliers mécanique du Dauphiné », la matrice des

anciennes Forges continue d'accueillir une activité industrielle de verrerie. De la même façon, en 1953, profitant de l'essor du marché du bâtiment, l'entreprise Cros change d'activité pour s'orienter vers la maintenance de compresseurs thermiques dédiés au BTP. Si elle abandonne l'activité de tannage, elle reste attachée au territoire et contribue à son économie.

Du côté de l'agriculture, celle-ci quitte définitivement l'ouest du bassin dans la seconde moitié du XXe siècle, alors que l'essaimement urbain grignote les dernières grandes surfaces agricoles du plan de l'agneau.

Malgré les fermetures d'usines, Vizille reste une ville industrielle et ouvrière. Comme au XIXe siècle, de nouvelles sociétés viennent s'installer dans les coquilles laissées par d'autres. En 1968, la ville compte 1744 individus actifs employés de plus de 25 ans. Sur ce chiffre 58% sont ouvriers. Contrairement à la période précédente, se sont en revanche majoritairement des hommes qui représentent les forces vives de ce travail (à hauteur de 65 %). Témoignage de la crise du textile, les chiffres démontrent la vitalité du milieu ouvrier masculin et ce, jusqu'à la fin des années 2000¹²⁶.

Cela dit, les statistiques démographiques et sociales du territoire de Vizille disponibles pour la seconde moitié du XXe siècle, bien qu'elle corrobore les traductions physiques et tangibles des mutations de la ville (fin de la soie notamment), ne saisit pas toute la complexité de la mutation du territoire. En effet, la prospérité de l'industrie vizilloise post Seconde Guerre Mondiale est en réalité factice et très fragile, puisqu'elle n'emploie que peu de salariés. Ainsi sur la période, on observe avant tout un changement de la fonction de la ville, le glissement d'un bassin industriel à une ville-dortoir pour des ouvriers travaillant avant tout hors du bassin et non plus à l'intérieur de ce dernier.

¹²⁶ Insee, Base historique des recensements de la population, exploitation complémentaire, tableau communal, population active occupée âgée de 25 à 54 ans, par secteur d'activité et sexe au lieu de résidence, 1968-2021, 26 novembre 2024

Quelques chiffres sont à ce titre particulièrement évocateurs : en 1936 on compte 2 500 personnes actives (les industries de transformation en emploient 1 652, soit 63,4 %), sur lesquels le textile s'inscrit pour 825 (33 %), les métaux 145, la papeterie 250. A cette date, 255 hommes travaillent à l'extérieur, principalement à Jarrie, Pont-de-Claix (Progil)¹²⁷. La Seconde Guerre Mondiale, marque un effondrement des effectifs du tissage mais aussi de ceux des autres filières. Certes les coquilles sont remplacées, mais par des sociétés de plus en plus petites. Lorsque les forges et lamoins ferment leurs portes, la métallurgie n'est plus représentée que par quelques petits ateliers et une petite usine de charpentes et de pelles mécaniques ; l'usine Poncet employant seulement 40 ouvriers. Les usines nouvelles n'arrivent pas à s'imposer véritablement et la manufacture la plus vivante, une fabrique de meubles installée en 1928, n'emploie en 1960 qu'une centaine d'ouvriers. En définitive, Vizille devient un centre industriel non spécialisé, en difficulté de reconversion. Elle joue davantage le rôle d'une commune-dortoir que d'un centre industriel. Ce rôle lui vaut une population relativement jeune grâce à une natalité soutenue et une certaine vitalité démographique liée à une politique de logement très efficace.

Au début des années 1960 la ville compte plus de 6000 habitants et atteint son pic en 2006, avec 7781 habitants¹²⁸. Durant quarante ans, la ville donne le change en maintenant artificiellement sa croissance, grâce à la présence d'une main-d'œuvre qui effectue des migrations journalières de travail tout en conservant une certaine activité commerciale et scolaire. Bénéficiant de l'expansion de Grenoble et de sa banlieue immédiate, elle joue le rôle de grande banlieue de résidence pour travailleurs. Démunie d'une vision industrielle

¹²⁷ Veyret Paul, Veyret Germaine, *Petites et moyennes villes des Alpes*, In : Revue de géographie alpine, tome 52, n°1, 1964. P.6

¹²⁸ Ldh/EHESS/Cassini et puis Insee Populations légales de la commune

cohérente lors d'un moment charnière de son histoire, Vizille se voit entre les années 1960 et 1980 étouffée par Jarrie et Pont-de-Claix qui tirent parti de l'héritage de leurs industries chimiques. De son côté, Grenoble maintient ses activités mécaniques tout en valorisant un nouveau pôle de l'électronique et de l'informatique, offrant plus d'attrait pour la main-d'œuvre et pour les cadres.

Grenoble et son immédiate banlieue ont donc joué le rôle d'une pompe aspirante, plus que celui de distributeurs de travail, dans une période qui était favorable dans ce domaine à la concentration plus qu'à la décentralisation. Au début des années 1980, la déportation des activités économiques vers la proche banlieue grenobloise, les crises pétrolières et la transition économique locale vers les technologies de pointe (microélectronique et informatique), entraînent la réduction de l'activité des grandes usines de la région (Rhône-Poulenc, Bouchayer Viallet, Scheider). Dans le même temps, les usines de la vallée de la Romanche dont pouvait bénéficier le bassin vizillois, ferment à tour de rôle (fermeture de l'usine Keller-Pechiney de Livet en 1984).

De 1170 ouvriers en 1975, la ville n'en compte plus que 636 en 1982¹²⁹. Au début des années 1990, la situation de l'emploi local ne s'améliore pas. En 1997, le groupe Exacompta Clairefontaine rachète la marque Rhodia et recentre l'unité de production plus près de son siège, en la déplaçant à Mulhouse. En 2001 le site des « Tissages » est donc désaffecté et seule une partie des logements et du bâtiment du contremaître sont conservés au sein d'une large cicatrice industrielle à l'est de la ville. En 2008 c'est la STE qui entre en liquidation judiciaire et son site vizillois, déjà partiellement abandonné, est laissé en friche.

¹²⁹ Insee, Base historique des recensements de la population, exploitation complémentaire, tableau communal, population active occupée âgée de 25 à 54 ans, par secteur d'activité et sexe au lieu de résidence, 1968-2021, 26 novembre 2024

Les arbres meurent, mais leurs souches ne nourrissent plus de nouveaux écosystèmes. Le cycle de la « régénération permanente » semble brisé. Au début des années 2000, la domination d'une économie libérale globalisée, le manque d'investissements privés et la déspecialisation de l'économie de la ville dans un contexte de crise industrielle ne font plus de Vizille un territoire porteur pour les grandes entreprises. Les matrices industrielles aménagées pendant un siècle et demi restent vides, silencieuses.

CHANGEMENT DE PARADIGME

Des années 1960 aux années 2000, malgré ses difficultés économiques, la ville continue de se développer. En soutenant une politique d'habitat forte malgré une désindustrialisation manifeste, Vizille, à l'instar de centaines de localités du pays, crée un paradoxe l'amenant à devenir une véritable ville de banlieue et non plus un pôle périphérique à part entière. L'élément le plus évident de ce glissement, est l'édification de ses grands ensembles d'immeubles à partir du milieu des années 1950. Par ailleurs, la volonté de fluidifier le trafic routier en décalant ce dernier sur une rocade permettant de relier la vallée de la Romanche au bassin grenoblois, semble également constitutif de l'émergence d'une ville à deux vitesses. Conservant d'une part un centre urbain commercial à destination de sa population, Vizille peuple ses frontières en regardant vers Grenoble alors que ce chef-lieu la considère de plus en plus comme un simple point de repère sur la route des grands domaines skiables des Ecrins, puis une attraction touristique et culturelle départementale à partir des années 1980.

Les grands ensembles d'Après-Guerre

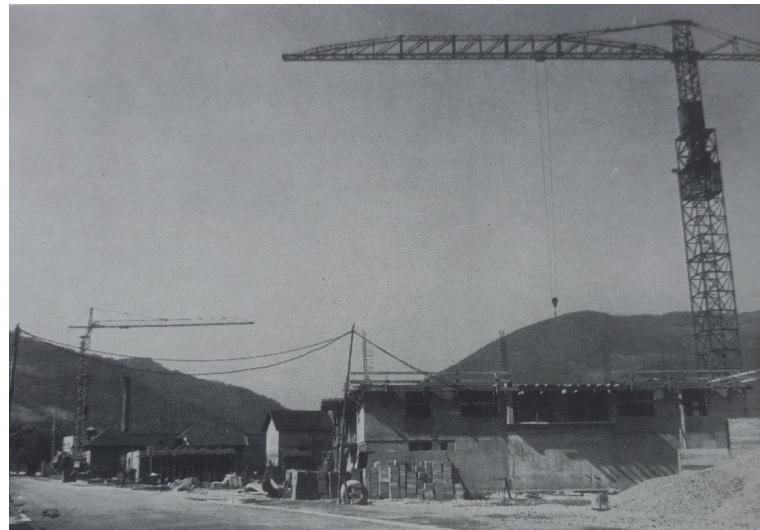


La constitution des grands ensembles de logement au nord du bourg dans les années 1960. Source : IGN, Campagne FR1196, Cliché 24, 02.08.1966

La municipalité de Vizille au cours des décennies 1950-1960 continue de jardiner sa politique d'amélioration de la condition ouvrière. Si elle s'était occupée de l'éducation et des loisirs dans les années 30, la nouvelle politique entreprise par la municipalité après-guerre concerne l'amélioration de logements en ville. Aux logiques industrielles privées de la gestion de l'habitat ouvrier se substituent de nouvelles logiques publiques soutenues par l'Etat. Se faisant relais des entreprises, les élus de Vizille ancrés à Gauche¹³⁰ font alors de la ville un fer de lance de cette politique du logement social instiguée dès le milieu des années 1950.

Le coup d'envoi est donné dès 1954 avec les ensembles Cité Liberté et Cité Marcel Cachin des Mattons, puis continue en 1967 avec la cité Plein Soleil (ensemble de maisons individuelles) et la « Tour » de l'Alliance qui accueille ses 40 premières familles dès 1969. Malgré les grands progrès effectués, en avril 1967, la

municipalité insiste toujours dans le bulletin municipal sur la nécessité de supprimer les « taudis », soit plus de 300 « îlots insalubres » se situant de part et d'autre des rues du Général de Gaulle et Jean Jaurès¹³¹. La construction de ces nouveaux ensembles se ressent sur le dynamisme démographique de la ville : en 1962 la population est de 6493 habitants, en 1968 elle passe à 6882, soit 6% de croissance en 6 ans.



Construction de tour d'habitation et d'un foyer socio-éducatif au nord du bourg au milieu des années 1960
Source : Anonyme, Ville de Vizille, Bulletin Municipale de Vizille, de nouveaux logements se construisent, 1966



L'avenue Veneria et une résidence de la cité Marcel Cachin au Mattons dans les années 1970
Source : Anonyme, Ville de Vizille, Bulletin Municipale de Vizille, 1964 ET René Villiot, Azentis, Foyer résidence, 15.10.1974, Coll. Départemental de l'Isère, A2009.3.22

¹³⁰ Majoritairement socialiste de 1902 à 1953, puis communiste jusqu'à 1998

¹³¹ Ville de Vizille, Bulletin Municipal de Vizille, 1967

Entre 1946 et 1970, les politiques urbaines permettent à une majorité de ménages vizillois de déménager au sein de nouveaux ensembles, principalement en appartement. La construction de ces logements collectifs et pavillonnaires s'accompagne d'équipements sportifs et éducatifs (école Joliot Curie notamment). A ces infrastructures prises sur les terres agricoles, de nombreux chantiers impactent également le centre-ville. On installe une bibliothèque près des halles de la mairie, la place du marché est agrandie, un foyer socio-éducatif et des terrains de pétanques sont construits quartier de l'Alliance. Au sud de la ville, le péage voit la reconstruction de sa place centrale alors détruite par les travaux de la rocade, et les terrains du Château sont rognés une dernière fois entre 1970 et 1977 pour d'une part l'élargissement de la rue Cros et la création d'un centre culturel et sportif (gymnase, stade et cinéma).

Une seconde vague d'extension de ce secteur se prolonge jusqu'aux années 1980. Le secteur est du Péage se développe alors avec la construction d'un ensemble collectif, le Grand Trou, poussant l'urbanisation du territoire vers sa frontière administrative et naturelle au sud jusqu'aux années 2000, avec l'étalement d'un tissu pavillonnaire diffus. Corollaire de l'étalement périphérique, le bâti du centre-ville est très peu renouvelé et subit une période de déclin et d'abandon. N'ayant pas été traité à la racine, le problème semble avoir été décalé dans le temps. L'automobile quant à elle, devenue reine, amène au usage des canaux du centre-ville pour gagner en espace de stationnement. A partir de 2003, le développement de la ville se voit fortement ralenti par la conjonction de contraintes techniques (raccord à l'assainissement presque inexistant), naturelles (PPRI de la Romanche) et de risque industriel (PPRT du site de Jarrie).

La dernière mutation des transports

En parallèle de ces évolutions, la ville entame également dans les années 1960 une extension de son réseau de voirie. Nous l'avons dit, au début du XXe siècle, le trafic est bien trop intense pour la voie ferrée étroite de la « Grande Rue » (actuelle rue Général de Gaulle). La situation conduit la mairie à saisir le Conseil Général et à planifier une rectification des sections Jarrie-Vizille et Vizille-Le Péage sur les digues de la Romanche. En 1918, après neuf ans de discussion, le projet de désengorgement du centre-ville voit enfin le jour et les lignes de fret et de passagers se nouent au pied du pont de la Rampe de Laffrey.

Après une dizaine d'années d'apaisement, soit autant de temps que pour faire sortir de terre le projet de déviation, le trafic dans la rue du « Général de Gaulle » reprend de plus belle, cette fois sur roues. Au sortir de la Seconde Guerre Mondiale, camions, autocars et voitures individuelles viennent concurrencer le rail. Ainsi en 1946, le service des voyageurs des V. F. D. est arrêté, et une partie du transport se déporte à nouveau sur l'artère principale.

En 1966 la rectification de la RN85 après Saint-Joseph, vient créer une rocade le long des voies ferrées marchandes. Entérinant la fin de l'ère du train en Oisans, cette route par les digues permet d'éviter la traversée de Vizille pour les trajets automobiles venant et allant à Grenoble. Bien qu'une relique du réseau entre Jarrie et La Terrasse subsiste malgré tout jusqu'aux années 2000, la ligne finit par disparaître complètement. De son tracé ne subsiste que des rails, perdus dans les herbes folles, scindant les murs égratignés d'une gare usée et désaffectée.



Prise de vue aérienne de Vizille en 2003, la couleur permet une lecture claire du paysage. Les toits orangés forment l'habitat historique du centre bourg. La RN85 le long de la Romanche vient former un second axe de rupture est-ouest du territoire.
Source : IGN, campagne P03000082, cliché 76, 2003



La destruction des rails en centre-ville en 1964
Source : René Villiot (?), 1964, Coll. Départemental de l'Isère

Entre 1931 et 1966, trente-cinq ans seulement auront suffi à changer une fois de plus les modes de transports privilégiés par les hommes et des marchandises dans la vallée. Le train se voit substitué par l'automobile et les camions, engins plus souples et moins coûteux. Bien que les raisons soient nombreuses et les facteurs multiples, la voie ferrée de l'Oisans et les derniers trains de Vizille se voient condamnés par l'avènement de l'asphalte.

Malgré la désindustrialisation ayant touché de plein fouet la vallée de la Romanche à la fin du XXe siècle, la RN85 reste un axe majeur du territoire, particulièrement lors de la saison hivernale puisqu'elle garantit l'accès à la D1091 et aux stations de ski de l'Alpe d'Huez et des Deux Alpes. En été, elle est une voie privilégiée d'accès aux lacs du plateau matheysin. Sensée répondre à l'augmentation du trafic, la solution qu'elle propose à l'arrêt du service marchand des V. F. D. en 1964 force le recours à l'automobile en proposant un axe majeur hors du bourg. En l'espace d'une vie humaine, la domination du transport muletier aura laissé sa place au train. A son tour, le transport ferroviaire s'effondrera pour un retour à la route cette fois-ci via l'automobile. Chaque évolution, perçue comme une manière de fluidifier les échanges posera pourtant le même problème : celui de l'engorgement de la ville.

Ces trente dernières années, le développement du pôle économique de la région grenobloise, l'attractivité (économique et culturelle) que continue de constituer Vizille au niveau cantonal, et la domination du véhicule individuel, ont conduit à un nouvel engorgement du centre-ville sur ses axes principaux. Le recul historique nous permet d'observer une situation relevant d'une subtile ironie. Après des siècles d'efforts pour maîtriser la rivière, pour la repousser au plus près du Moutet, la rocade est devenue un nouvel espace découpant le territoire et fracturant ses communications

est-ouest. Créée par la main de l'homme, elle entame aujourd'hui le territoire de la ville, sans répondre de façon satisfaisante aux besoins de transport de ses habitants.



Les mutations du transport à Vizille dans la première moitié du XXe siècle et de nos jours
Source : Émile Duchemin, Vizille : rue principale, 1894-1914, BMG, Pv 13x18
Duchemin C.05 ; Carte postale, Autocar au château, 1ere moitié du XXe siècle, coll. Ville de Vizille et Photographie Quentin Jagodzinski, novembre 2024

En rupture avec sa destination originelle, la piétonisation de la rue du Général de Gaulle est sans doute le premier témoignage du retour d'un cycle de mutation pour la ville. Voie d'accès privilégiée au bourg alors que celui-ci descendait de son rocher, elle est restée une artère structurante de la localité alors que l'agglomération colonisait son bassin vers l'ouest, le sud puis le nord. Malgré la rocade, elle a continué de représenter, au moins symboliquement, un axe majeur pour le transport véhiculé dans le bourg. Aujourd'hui, sa

fermeture à la circulation automobile témoigne à la fois de l'aboutissement d'un étalement urbain, et l'ouverture d'une nouvelle séquence de réflexions sur la réadaptation des flux et des moyens de déplacement.

Depuis ses origines, Vizille vit au rythme du transport. Asphyxiée par le ballet des charrettes, des trains et des voitures s'agglomérant sur ses routes, ce sont pourtant bien ces réseaux qui ont contribué à féconder son économie. Ainsi cette question apparaît comme un enjeu essentiel pour cette ville dont l'Histoire s'est écrit conjointement à celle des voies de communication. Tiraillée depuis le XVIIIe siècle par des mouvements antagonistes, l'équilibre entre fluidité des transports, dynamisme économique et apaisement des riverains est une recette complexe que trois cents ans d'histoire n'ont su résoudre. Semblant vivre chaque mutation des transports comme une crise existentielle, cette identité de ville-carrefour apparaît autant comme une force structurante pour Vizille qu'un défaut lorsqu'elle doit se réinventer. Les reliefs ne sont pas près de se déplacer, et l'Histoire montre que jusqu'ici la ville a su toujours se réadapter au temps, profitant de son rôle particulier de point de passage du nord au sud et des opportunités portées par ses territoires frontaliers... Reste à voir dans le futur dans quel sens ces flux s'écouleront.

CONCLUSION - LA BELLE ENDORMIE :

L'histoire de Vizille, de sa structuration et de son épanouissement, est remarquable sur bien des points. Véritable condensé de l'histoire nationale, elle offre, à une échelle réduite, un aperçu des grands mouvements et transformations qui ont façonné le pays. Bourg ancien, héritier de la Renaissance autant que de la Révolution industrielle, Vizille, avec son schéma urbain particulièrement clair, offre une lecture tangible de son passé. À ce titre, l'emprise des trois projets identifiés au sein de la « centralité vizilloise » témoigne, chacun à leur manière d'un chapitre essentiel de cette évolution :

La place du château évoque les déterminations territoriales liées aux possessions des « seigneurs » de la ville jusqu'au XIX^e siècle. Sa forme actuelle démontre aussi la mutation de l'espace induite par la montée en puissance de l'État comme force organisationnelle majeure des espaces.

La friche Cros et son environnement, montrent un espace profondément structuré autour de ses canaux, source d'énergie pour une proto-industrie ancienne et dynamique. Elle témoigne de l'accélération de son industrialisation avec le passage à des établissements plus vastes et la survie d'un réseau de structures plus modestes rive droite du Gua.

La friche des Tissages, enfin, représente une autre facette de la Révolution industrielle et de sa capacité à modifier les tissus urbains. Elle rappelle les « forteresses » de la et évoque une ville ouvrière et d'ouvrières.

Aujourd'hui, contrairement à ce que les chuchotements du temps laisseraient entendre, Vizille n'est pas « morte ». Elle hérite de soucis de longue date (habitat du centre insalubre, trafic routier chaotique) qui ont été traités par des réponses qui ne sont plus adaptées à notre temps. Cependant, c'est avant tout le manque de dynamisme économique et le déclin industriel qui semblent constituer les enjeux majeurs de ce

début de siècle. La fin du règne des usines et surtout le manque d'activités de substitution ont entraîné à la fois des difficultés d'accès au travail et un non-renouvellement de la population par d'autres catégories socio-professionnelles, laissant de fait un vide démographique ayant un impact direct sur l'économie du bourg.

Pourtant, premier site touristique du département, la ville n'arrive pas à capter la manne économique que représente l'attractivité du château par un manque de réflexion globale qui peut être compris à l'aune de l'arrêt des dynamiques symbiotiques entre le monument et la ville dès les années 1860. En effet, avec la fin de l'industrie du château, celui-ci se renferme. Si Lesdiguières avait voulu une séparation claire entre son domaine et la ville, son projet s'exprimait au travers d'une dimension globalisante du territoire. Certes, les deux pôles ne devaient pas être poreux, mais le territoire entier était pensé comme une entreprise, comme une zone à développer : Le monument et son parc devaient être son prestige, son substrat sa fortune. L'ouverture du château à l'industrie, nous l'avons vu, a dynamisé profondément le bassin vizillois en le liant à l'activité de la soie. Cependant, une fois le château redevenu une simple demeure de plaisir, gérée par des entités hors de la fabrique de la ville et de ses composantes économiques ou sociales, celui-ci devient un poids mort en empiétant sur la majorité des terrains viables de Vizille sans contrepartie. L'ouverture des jardins et du musée dans les années 1980 est une grande avancée à ce titre, mais elle semblera insuffisante tant qu'un nouveau cycle de réflexion sur les rapports entre la ville et le Château ne sera pas explicitement entamé.

Depuis les années 2000, Vizille semble dans une phase de jonction entre des modèles sur tous les plans : économiques, sociaux, environnementaux, transports. Contrairement

aux périodes précédentes, les problématiques liées à ces différentes questions s'expriment conjointement, renforçant alors un sentiment de faillite. Il y a un « creux », et comme l'histoire l'a montré, il suffit parfois d'une volonté politique ferme pour qu'il soit comblé. La nature a horreur du vide et les projets actuels pourraient bien être à la naissance d'un nouveau cycle. Il y a peu à craindre pour l'avenir d'une agglomération aussi stratégique au niveau départemental et métropolitain. Cela suppose toutefois que les actions entreprises s'inscrivent dans un narratif positif, capable d'éveiller et de motiver les esprits de cette ruche pour la faire accoucher de son futur.

LISTE DES ABRÉVIATIONS :

ADI - Archives Départementale de l'Isère

AHPV - Amis de l'Histoire du Pays Vizillois

AN - Archives National

BMG - Bibliothèque Municipale de Grenoble

Coll - Collection

CUAEM - Compagnie Universelle d'Acétylène et
d'Electrométallurgie

INSEE - Institut national de la statistique et des études
économiques

MD - Musée Dauphinois

MRF - Musée de la Révolution Française Domaine de Vizille

SECEM - Société d'Electrochimie, d'Electrométallurgie et des
Aciéries Electriques d'Ugine

BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES :

Nous tenons à remercier chaleureusement Marie-Claude Argoud, 1^{ère} adjointe au maire de Vizille, pour avoir mis à disposition ses recherches et ses ressources iconographiques. Nous remercions également Arnaud Lamoureux, stagiaire en licence 3 à l'Université Grenoble Alpes, pour ses précieuses contributions

RÉPERTOIRE :

ADI, 7 S 2, Usines, dossiers concernent la réglementation, les barrages, les passages, etc. des prises d'eau et des usines dans les communes [en ligne] https://archives.isere.fr/sites/isere-archives-fr/files/inline-files/7S2_public_20220513.pdf

ADI, Aurélie Bouilloc, Karen Cammas, Guide des archives communales de l'Isère VIZILLE mairie, 2024 [en ligne] <https://archives.isere.fr/sites/isere-archives-fr/files/2024-04/vizille.pdf>

ADI, Aurélie Bouilloc, Karen Cammas, mairie de Vizille, Sous-série 4 E (dépôts des communes) Vizille 4 E 677, 2000-2010-2024 [en ligne] https://archives.isere.fr/sites/isere-archives-fr/files/2024-10/vizille_1.pdf

ADI, Brigitte Blanc, Vital Chomel, Inventaire des archives du château de Vizille et de la famille Perier sous-série 11 J, 2020 [en ligne] <https://archives.isere.fr/sites/isere-archives-fr/files/inline-files/11J.pdf>

ADI, Emmanuel Colonel, Caroline Wahl, Fonds Péronnet, Riondet, Demartini, Coutavoz et Maillot, architectes à Grenoble

194 J 1-573 ; 1858-1974, 2008-2020 [en ligne] <https://archives.isere.fr/sites/isere-archives-fr/files/inline-files/194J.pdf>

ADI, Série S – Ponts-et-Chaussées et travaux publics Routes de grande voirie 1 S, 13 S, an VIII-1958 [en ligne] https://archives.isere.fr/sites/isere-archives-fr/files/inline-files/S_route_1.pdf

ADI, Série S, Cours d'eau, navigation intérieure, service hydraulique, associations syndicales An VIII-1969 [en ligne] https://archives.isere.fr/sites/isere-archives-fr/files/inline-files/S_eau_0.pdf

ADI, Brigitte Blanc, Vital Chomel, Archives du château de Vizille et de la famille Perier, Archives Départementale de l'Isère, Grenoble, 1985.

ARCHIVES :

ADI 34 J 3, Rapport de l'ingénieur des Ponts-et-chaussées Crozet du 3 avril 1829

ADI 3971W18 Matrice cadastrale Vizille 1826-1914

ADI 4P4/231 Plan du cadastre Napoléonien, 1825

ADI 4E677 274, Route nationale n° 85 ou route de la gorge de l'Étroit. Délibérations de la commission syndicale pour son ouverture : registre, 1822-1828

ADI 4E677 111, Statistiques agricoles. Enquête sur la situation et les besoins en agriculture, 1866

ADI 4E677 111, Statistiques agricoles. Enquête sur la situation et les besoins en agriculture, 1866

ADI 4E677 116, Règlement de la Fabrique Guinet, 1870

ADI 4E677 120, Grève usine Tresca, 1918

ADI 4E677 267, Grand Rue Pavage, 1912-1913, Pavage de la voûte, couverture en asphalte, 1927-1934

ADI 4E677 271 Traité entre la municipalité et Mme Fontenillat veuve d'Auguste Perier du 23 octobre 1887

ADI 4E677 271, traité du 25 octobre 1887

ADI 4E677 382 Plan de l'Ile Rare, 1865

ADI 4E677 396 Plan Ville de Vizille, année 1920

ADI 4E677 119. Avis usine Duplan, 29 novembre 1902

ADI 4E677 196, Bâtiment communaux, mairie et halle, construction, 1859-1861

ADI, 4P4 231, Cadastre Napoléonien, Vizille, 1823

ADI 7S2 192, 193, 194, usines, réglementation, des barrages, des prises d'eau et des usines, Vizille, 1807-1935

ADI 7S2 195, Serrurerie Chalon, 1886

ADI, 11J79 81, Plan Place du château, an VII

ADI, 1J1679, Fiche d'ouvrières de la soie, 1871

ADI, 11J93 220-228, Plan place du château, 1864-1875

ADI 11 J 124 121-126 impression sur étoffe : bail sous seing privé passé par Adolphe Perier à François Revilliod de l'établissement d'impression à façon du château de Vizille, 20 août 1853
ADI 11J 8, fol. 684-693

ADI 11 J 88 100, bail à ferme passé sous seing privé à MM. Durand frères, négociants à Lyon, 30 juin 1849

ADI 11 J 89 131-146 accord entre Durand et Perier pour l'implantation d'une filature, 1852

ADI 11J124 154 Bail sous seing privé passé par Auguste Casimir-Perier à Joseph Lambert, 29 nov. 1864

ADI 11J 207-228 entre 1864 et 1875 des constructions projetées sur la place, le poids public est déplacé et une demande d'Auguste Casimir-Perier enjoint la mairie de déplacer la tenue des foires aux porcs de la rampe du château.

ADI 11J219 Vente passée par Jean Imbert à la « Compagnie dauphinoise d'alimentation Guillot, Ney et

ADI 123M590, Recensement nominatif de la population, Vizille, 1891

ADI 123M590/2, Recensement nominatif de la population, Vizille, 1901 et 1906

ADI 1M1179/1, Recensement nominatif de la population, Champagnier, 1891

ADI, B3122, 1418

ADI, B33Q9, Comptes de la châtelenerie de Vizille, mai 1383
AHPV, Bulletins de Paie des ouvrières de l'alliance textile du 15 Decembre 1908.

AHPV, Reculetent de la Grande Rue à Vizille en 1893, in : Mémoire, Lucie Baud la révoltée de la soie, n°44, mai 2013

AN F7 13775, 10 mars 1920, réunion du 1er mars 1920 In : Danielle Tartakowsky, « Chapitre 3. Le mouvement ouvrier dans la guerre de position. 1920-1923 ». Les manifestations de rue en France, Éditions de la Sorbonne, 1997, p.72

AN, LH/634/6, Légion d'Honneur Joseph Auguste Cros (1846-1913)

AN, Atlas de Trudaine pour la généralité de Grenoble, R. n° 110, Grenoble, Haut-Dauphiné, n° 2, Petite route de Grenoble à Briançon, Portion de route d'en deçà «Vizille» allant bien au-delà longeant le torrent de «Romanche», 1745-1752, AN CP/F14/8478, n°50, 51, 52, 80

Ecole des Mines, Annales des Mines, série 1, volume 13, Image 177, 1826

Ecole des Mines, Annales des Mines, série 4, volume 13, Image 371, 1848

Musée Stendhal, François Revilliod, Hospice de Vizille. Réunion du 19 septembre 1856

INSEE :

INSEE, Base historique des recensements de la population, exploitation complémentaire, tableau communal, population

active occupée âgée de 25 à 54 ans, par secteur d'activité et sexe au lieu de résidence, 1968-2021, 26 novembre 2024

INSEE, Base historique des recensements de la population, exploitation complémentaire, tableau communal, population active occupée âgée de 25 à 54 ans, par secteur d'activité et sexe au lieu de résidence, 1968-2021, 26 novembre 2024

INSEE, Données sur la démographie, la population et l'enseignement primaire sur la période 1800- 1925 T87 et T210

OUVRAGES :

A. Bruel et A. Bernard, *Chartes de Cluny*, t. III, p. 430-431, n°2307

A. de Lagrange, Guide illustré des Alpes françaises, Dauphiné et Savoie, ancien Guide rose, contenant promenades et excursions par chemins de fer, tramways et voitures, Impr. de Descôtes, Sévoz et Cie Grenoble, 1902

Albert Naz, Raoul Naz, Souvenirs de Vizille et chansons d'autrefois, Belley 1965

Alfred Bonzon, Manuel des sociétés par actions de la région lyonnaise, impr. A. Rey, 2e édition, Lyon, 1893

Auguste Bourne, Vizille et ses environs, description pittoresque, Guillot, Grenoble, 1860

Aymar du Rivail, Delphinatis, de Allobrogibus libri novem, cura et sumptibus Aelfredi de Terrebasse, Vienne, Lyon, Paris, 1844 (1534)

B. Cacérès, *Allons au-devant de la vie*, Paris, Maspero, 1981, p.

Charles de Rémusat, *Mémoires de ma vie*, tome 2, « La Restauration ultraroyaliste, la Révolution de juillet, 1820-1830 », Paris, Plon, 1959

Claude Expilly, *Les Poèmes de messire Claude Expilly*, Augustin Courbé, Paris, 1656, p.216

Comité Départemental du Centenaire de la Révolution, *La Révolution de 1848 dans le Département de l'Isère*, Allier, Grenoble, 1949

Conseil Général de l'Isère, Jean Paquet, Au temps des diligences, Progrès et limites des transports traditionnels dans le département de l'Isère au XIXe siècle, CRDP, Grenoble, 1969

Edmont Esmonin et alli, La révolution de 1848 dans le département de l'Isère, Imprimerie Allier, Grenoble, 1949

Émile Gueymard, Statistique minéralogique, géologique, métallurgique, et minéralurgique du département de l'Isère, F.Allier, Grenoble, 1844

Eugène Choulet, La Famille Casimir-Perier, étude généalogique, biographique et historique, d'après des documents des archives de Grenoble, de Vizille et de l'Isère, J. Baratier, Grenoble, 1894

F. Crozet, Description Topographique Historique et Statistique des Cantons formant le département de l'Isere et des communes qui en dépendent, Canton de Vizille, Prudhomme, Grenoble, 1869

François de Neufchâteau, *Dictionnaire d'agriculture pratique*,

Aucher-Eloy, Paris, 1827, P.LXXIV

François Perrin-Dulac, *Description générale du département de l'Isère*, Vol.1, J.Allier, Grenoble), 1806

Guide du baigneur et du touriste à Uriage, imp. de G. Dupont, Grenoble, 1894

Guy Allard, Recherches sur le Dauphiné, Description des communautés comprises dans cette province, vol.6, t. II

H. Martin, *Lyon exposition universelle de 1889*, Storck Imprimeur, Lyon, 1889

Jean-Baptiste Dumas, Précis de l'art de la teinture, Bechet Jeune, 1846, p.304

Jean-Pierre Moret de Bourchenu Valbonnais, *Histoire de Dauphiné et des princes qui ont porté le nom de Dauphins*, [...], t.II, Fabri & Barillot, Genève, 1722

Pierre Vaillant, Les libertés des communautés dauphinoises (des origines au 5 janvier 1355), Lib. du Recueil Sirey, Paris,1951

Pierre Barral, Les Périer dans l'Isère au XIX^o siècle, Paris, PUF, 1964

Société de gens de lettres, *Voyage pittoresque de la France, Dauphiné* [...], Chez Lamy, Paris, 1792

Ulysse Chevalier, *Regeste Dauphinois*, t. I & II, Imprimerie Valentinoise, Valence, 1913

V. Brunet, Géographie historique, physique, politique, industrielle, commerciale, statistique et pittoresque du

département de l'Isère, Imprimerie de Prudhomme, Grenoble, 1857

Xavier Drevet, E. Desbois, Louise Drevet, *La rédaction du Dauphiné, Promenades autour d'Uriage*, X. Drevet, Grenoble, 1883

ARTICLES :

André Allix, « Vizille et le bassin inférieur de la Romanche. Essai de monographie régionale », In : *Recueil des travaux de l'institut de géographie alpine*, tome 5, n°2, 1917

André Allix, « la population de l'Oisans », In : *Société dauphinoise d'ethnologie et d'archéologie*, Bulletins de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie, Veuve Rigaudin, Grenoble, 1929, pp. 23-104

Andrée Gautier, « Les ouvrières de la soie dans le Bas-Dauphiné sous la Troisième République », In : *Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie*, n°2-4/1996. Mémoires d'industries, sous la direction de Chantal Spillemaecker, Jean Guibal et Marie Grenier, pp. 89-105, DOI : <https://doi.org/10.3406/mar.1996.1599>

Boris Deschanel, « Assignats et stratégies marchandes : l'exemple de la famille Perier et de ses relations d'affaires », In : *Les dynamiques économiques de la Révolution française*, Colloque des 7 et 8 juin 2018, p. 375-391

Claude Levy, La fabrique de soie lyonnaise (1830-1848), In : *1848 et les révolutions du XIXe siècle*, Tome 38, Numéro 177-178, été 1947. pp. 20-47, DOI : <https://doi.org/10.3406/r1848.1947.1422>

Francis Salet, « Documents sur la construction du château de Vizille », In : *Bulletin Monumental*, tome 116, n°1, année 1958

Marcel Blanchard, « Note sur le premier projet de chemin de fer dauphinois (1828-1829) », *Revue de Géographie Alpine*, 14-1, 1926, pp. 215-217

Marie-Christine Bailly-Maître, Laurence Pissard, « La mise en mémoire de l'aventure industrielle d'une vallée alpine (Isère). Le musée de la Romanche. » In : *Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie*, n°1-4/2005. Mémoire, patrimoine et musées. pp.191-200, DOI: <https://doi.org/10.3406/mar.2005.1889>

Mollin Joseph, « La voie ferrée de l'Oisans », In : *Revue de géographie alpine*, tome 33, n°4, 1945. pp. 671-692; doi : <https://doi.org/10.3406/rga.1945.5201>, p.677

O. Lacroix, « La grève de Vizille », In : *Le Mouvement Socialiste : revue bi-mensuel*, 11e série, VIIe année, n°158, direction Hubert Lagardelle, Edouard Cornely, Paris, 1er juillet 1905, pp.332-340

« Ouvrières et ouvriers » In : *Cahiers Jaurès*, 2013/4 N° 210, 2013, p.163-180, DOI : <https://doi.org/10.3917/cj.210.0163>

Pierre Léon, « Les grèves dans l'Isère, Société d'histoire moderne et contemporaine », In : *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Presses universitaires de France, Belin, Paris, 1er octobre 1954

Pierre Léon, « Les grèves de 1867-1870 dans le département de l'Isère », In : *Société d'histoire moderne et contemporaine, Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Presses universitaires de France, Belin, Paris, pp. 272-300

Raoul Blanchard, « L'état actuel de l'industrie en Dauphiné (région de Grenoble) », In: *Recueil des travaux de l'institut de*

géographie alpine, tome 4, n°3, 1916. pp. 329-354, DOI : <https://doi.org/10.3406/rga.1916.4864>

Valérie Huss, « La manufacture Brunet-Lecomte de Bourgoin-Jallieu (Isère) », In: *Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie, Mémoires d'industries*, sous la direction de Chantal Spillemaecker, Jean Guibal et Marie Grenier n° 2-4/1996, pp. 65-78.

Veyret-Verner Germaine, « L'industrie de la soie dans les Alpes du Nord », In: *Revue de géographie alpine*, tome 30, n°1, 1942, p. 125

JOURNAUX, REVUES ET BULLETINS :

AHPV, Mémoire, *Lucie Baud la révoltée de la soie*, n°44, mai 2013

AHPV, Mémoire, *mémoires ouvrières, un passé pas si lointain le texte integral*, n°51, septembre 2016

AHPV, Mémoire, *L'esprit de résistance*, n°56, mai 2019

Annales des Mines, série 4, volume 13, Image 371, 1848

Armand Dalloz, *Jurisprudence générale*, Librairie Dalloz, Paris, 1930

Association communale de France, Revue municipale : recueil hebdomadaire d'études édilitaires pour la France et l'étranger, n°849, aout 1930

Bulletin de l'Association des Anciens Elèves de l'Ecole Supérieure de Commerce et de Tissage de Lyon, 1880, n° 240, janvier 1934

Bulletin des contributions directes et du cadastre, 1er partie, XXXe année, Paul Dupont, Paris, 1861

Catalogue d'exposition, *La splendeur des Lesdiguières, le Domaine de Vizille au XVIIe siècle*, Musée de la Révolution française, 23 juin 2017

Catalogue officiel de l'industrie, *Weltausstellung* E. Panis, Paris, 1855

Courrier de l'Isère : journal administratif, politique et littéraire, 33e année, n°4986, 9 août 1851

Courrier de l'Isère : journal administratif, politique et littéraire, « Avis et Annonces », 34e année, n° 5176, 26 octobre 1852

Courrier de l'Isère : journal administratif, politique et littéraire, « Purge d'hypothèque légale », 54e année, n°8436, 18 septembre 1873

Gazette du commerce, n°42, Imprimerie de Prault, 26 mai 1781

Grenoble-revue littéraire et commercial, publication mensuelle illustrée, Baratier & Dardelet, Grenoble, 15 août 1890, BMG Jd.520

L'annonciateur Grenoblois, Journal de renseignements et Annonces judiciaires, 24 décembre 1890

L'Usine : organe de l'industrie des Ardennes et du Nord-Est, Motif Divers, 13 mai 1937

La Dépêche de Constantine : journal politique quotidien, « Incidents à Vizille », 8 mai 1937

La Fronde, Une grève à Vizille (Isère), 30 novembre 1902

L'Action française : organe du nationalisme, « Nouvelles grèves », 22 avril 1937

Le Courier de Saône-et-Loire : journal politique et judiciaire, 62e année, « Les Grèves », 12 février 1902

Le Courier de Saône-et-Loire : journal politique et judiciaire, 65e année, n°17543, « Les grèves », 16 avril 1905

Le Génie industriel, Revue des inventions Française et étrangères, Vol. 40, Armengaud, Paris 1871

Le Petit Dauphinois, Le plâtre en agriculture, 5 février 1939

Le Républicain du Gard : journal quotidien du soir, « Albert Lebrun à visiter ses voisins Dauphinois de Vizille », 20 août 1936

Le Sud-Ouest : journal quotidien, n°3830, « Les grèves », 4 septembre 1894

Le Sud-Ouest journal quotidien, « Les grèves », 9 avril 1894

L'Express républicain de Saône-et-Loire : journal républicain du matin, « La grève de Vizille », 13 avril 1905

Lucie Baud, Les Tisseuses de soie dans la région de Vizille, Le Mouvement socialiste, 10, 1908

Mémorial de la Loire et de la Haute-Loire, 28 novembre 1902

Notice nécrologique, Joseph Cros, In : Ministère de la marine et des colonies, La Revue maritime, n°38, Paris, 1873, p.275

Supplément au journal Le Temps, Le Dauphiné Pittoresque, 19 juillet 1894

Syndicat des fabricants de soieries de Lyon, La Soierie de Lyon : organe du Syndicat des fabricants de soieries de Lyon, 1928

Ville de Vizille, Bulletin Municipal, 1964

Ville de Vizille, Bulletin Municipal, 1967

RAPPORT ET TRAVAUX INSTITUTIONNELS :

A. Balmain, Datara, RHA0146, Ancienne carrière de gypse triasique de Champ sur Drac, 2016-2020

Centre d'Archéologie PYC, *Bourg fortifié de Vizille, Vizille enceinte de bourg ou de ville Xle, Collection Départementale de l'Isère, 6.1302, 1993*

Chantal Mazard, *Vizille, La Grand'Vigne : rapport de sauvetage urgent, Conservation du patrimoine de l'Isère, 1992*

CoursdesComptes,Chambrerégionaleletterritorialdescomptes, Dictionnaire historique, généalogique et biographique (1807-1947), *Notice SAPEY (ou SAPPEY) Jean Baptiste Charles, [en ligne]* <https://www.ccomptes.fr/fr/biographies/sapey-ou-sappey-jean-baptiste-charles>, mis en ligne le 19.12.2022, consulté le 21.01.2025

Bureau de Recherche Géologique et Minéralogique, C.Bricon et alli, *Etude des gisements de gypse de Champs-sur-Drac et de ses prolongements, Rapport complémentaire, 1961*

Direction Départementale des Territoires Service Prévention des Risques Cellule Affichage des Risques, *Synthèse des*

événements historiques liés aux crues de la Romanche dans son secteur aval, n°2, Aout 2010

Direction Départementale des Territoires Service Prévention des Risques Cellule Affichage des risques, *Plan de prévention du risque inondation de la romanche aval*, dossier d'approbation, juin 2012

Marie Claude Argoud, *Les Tanneries de Vizille*, dossier de travail

Insitut National des Science Appliquées, Vincent Papazian, *Réinvestir le vieux Vizille, étude de cas*, 2022, <https://architecture-diplome-insa-strasbourg.fr/Reinvestir-le-vieux-Vizille>

Ministère de la Transition Ecologique, Région Auvergne Rhône Alpes, Info-sols, RHA3803245, *Fiche détaillée : Tannerie Cros et Allemand*, 09/02/2012 [en ligne] https://infosols.developpement-durable.gouv.fr/documents/public/Fiche_BASIAS_d%C3%A9taill%C3%A9e_RHA3803245.pdf

Ministère de la Transition Ecologique, Région Auvergne Rhône Alpes, Info-sols, RHA3805137, *Fiche détaillée : Jaubert Audras et Cie, Jandin et Duval, Joseph Guinet et Fils et Antoine GUINET*, 18/07/2014 [en ligne] https://infosols.developpement-durable.gouv.fr/documents/public/Fiche_BASIAS_d%C3%A9taill%C3%A9e_RHA3805137.pdf

Ministère du commerce, de l'industrie, des postes et des télégraphes, Office du travail, *Statistique des grèves et des recours à la conciliation et à l'arbitrage survenus pendant l'année 1906*, Imprimerie nationale, Paris, 1906

Musée de la Révolution française, Journal d'Exposition, *La République dans ses murs, les présidents au château de Vizille*, 1925-1960, mars 2002, 14p. https://musees.isere.fr/sites/portail-musee-fr/files/docs/presidents_compressed.pdf

Musée de la Révolution Française, *La république dans ses murs, les présidents au château de Vizille 1925-1960*, journal d'exposition, 2002,

Musée de la Révolution Française, *Le château de Vizille au temps des Perier 1780-1895*, journal d'exposition, 2003

Nicole Thévenet, Musée de la Révolution Française, Dossier pédagogique, *Les Perier L'ascension économique, politique et sociale d'une dynastie de bourgeois dauphinois*, [en ligne] https://musees.isere.fr/sites/portail-musee-fr/files/inline-files/MRF-DossierPed-Perier_0.pdf

Région Auvergne-Rhône-Alpes, Ville de Lyon, Inventaire général du patrimoine culturel, Enquête thématique régionale, Patrimoine industriel, Nadine Halitim-Dubois, Dossier d'œuvre architecture IA69001587, Tissages de Vizille, 2020

4ème de couverture :
Illustration de la place du château
(c) Alice Raconte / 2024

